

Oolong

La tombe

feuilletonné pour *Le Terrier*
www.le-terrier.net
du 9 février au 26 juillet 2004

Le bombardement

Le bombardement (est ce qui) arrive.

Le bombardement modifie le monde là où il se produit, le monde ne reste pas le même après. Nous non plus.

Le bombardement laisse des traces identifiables à la fois dans les rues et dans nos vies.

Le bombardement est un phénomène périodique, il se produit à des intervalles variables, mais ne cesse pas de se produire encore et encore. Seul celui qui vit ici depuis assez longtemps a la connaissance de cette périodicité. Celui qui déclare assister à son premier bombardement est donc soit un étranger, soit un fou.

De tels fous ne manquent pas. Ces fous sont une des modifications apportées par le bombardement. La mort est une autre de ces modifications.

La mort se manifeste dans les morts.

Après le bombardement, nous comptons les morts, et nous apprenons le décès de certains seulement bien plus tard. Car il n'existe pas de recension officielle des morts parmi nous, une telle recension est interdite. Ainsi, si je dis que nous comptons nos morts, cela ne signifie pas que nous en opérons un dénombrement précis, mais seulement que des morts se produisent, et que ces morts sont un fait que

les survivants doivent prendre en compte.

(Ceux qui croient en la vie éternelle se posent aussi d'autres questions devant ces morts)

Cependant, comme le bombardement est un phénomène périodique, les moyens de s'en protéger ne manquent pas, nous les avons appris avec le temps. Ces moyens de se protéger nous garantissent à peu près contre la mort. Ils sont sans effet sur la folie (la folie est une conséquence plus certaine du bombardement que la mort).

Nous savons comment nous protéger du bombardement, mais nous ne savons pas (toujours) pourquoi.

Le bombardement est voulu par l'État. Le bombardement est une opération de l'État. C'est donc l'État qui décide du déclenchement du bombardement à des intervalles variables. Il n'existe pas d'échappatoire. Comme fait le bombardement ne peut être ni anticipé, ni remis en cause, ni critiqué. Tout comportement du type de ceux précités entraîne l'exil, qui signifie la mort.

Il arrive que certains ne cherchent pas à se protéger du bombardement lorsqu'il arrive. Ceux là se tiennent alors dans les rues. Ils attendent. Il arrive que leur attente soit récompensée. Cette façon de faire, lorsqu'elle réussit, nous la nommons mort volontaire. Seul ce terme est accepté par l'État.

Deux, j'en descends deux

Deux, j'en descends deux, je les descends souvent comme ça, deux par deux, les marches, je bondis, je devale, je brûle mes forces, j'éprouve ma résistance et ma condition physique (déplorables, l'une comme l'autre) dans cet exercice, voilà ma seule façon de danser, de marche en marche, acrobate le matin, rarement plus tard la journée, je danse dans la lumière, verte du haut en bas, la lumière vient du haut, de la verrière-soupirail qui digère la lumière. Elle ne la transmet pas, ne la laisse pas simplement passer, elle la respire, elle en sue un à un chaque rayon. La lumière coule de là-haut et me tombe dessus, elle pèse sur mes vêtements, les salit et les alourdit au passage, se prend dans mes bras puis dans toutes les poussières possibles, me faisant trébucher, avant de finir de tomber, trois étages plus bas, au moins, plus bonne à rien,

je n'avance pas vite, malgré les bonds à la descente, deux par deux, mes jambes s'agitent très loin de moi ce me semble, orphelines là-bas sur les marches, je n'avance pas vite mais j'avance et il règne tout en dessous, perdue sous les autres odeurs, un relent de vieille cire salie, la cire qui couvre les marches, arrachée par les talons des habitants qui laissent derrière eux des runes jusque dans le vieux bois, dessins en creux dans la matière usée mi-dure, du doigt je les touche parfois, je sens des éclats de cire figée, je devine les longues épines fibreuses emportées pour en faire je ne sais quoi, des couteaux ? à la place desquelles la cire s'est solidifiée en plein, les angles des marches ne sont plus droits depuis un moment, usés de tout leur long, lames frottées de pas, recouvertes ensuite de cire, et comme ça combien de

fois ? traîtres glissants, banc de poissons abandonnés pour toujours là, invisibles,

avant d'en descendre deux, j'en avais monté quatre, des marches, dans un gros effort, mais là, je continue posément, une par une, lever/poser/appuyer, trois temps précis, ne pas contrarier le mouvement, surtout au moment de lever, le plus dangereux, l'équilibre prend place entre, respecter le rythme, c'est mon habitude à la montée, rarement plus d'une à la fois, et encore avec hésitation, tâter le terrain du pied avant de porter tout le poids du corps, prévenir la modification toujours possible des propriétés physiques de l'escalier, son devenir mou, il n'y a pas un bruit, pas un bruit c'est sombre malgré la lumière, elle n'éclaire rien, fond de bassin, lorsqu'elle a fini de goûter jusqu'en bas elle s'opacifie, je nage dedans, gluante,

je me vois bien, je me représente, en train de me mouvoir entre les jambes de l'immeuble obèse, bras grand écartés, envergure maximum atteinte pour améliorer mon équilibre, si je pouvais me laisser pousser les bras, je le ferais, je n'ai pas la tête qui tourne, elle se tient droite, ma tête pour une fois, de ce côté-là, ça va plutôt bien, je descends encore une marche, obstacle branlant, prêt à disparaître, insistant encore je le surveille, et je trébuche très bas ce coup-ci, ce n'est pas la première fois ce matin, le bout de mes doigts cherche le mur, le touche, glissade rose, pas même un point d'appui véritable, je recherche le minimum de friction pour me tenir debout, me retenir à la surface plane et verticale, je sais que c'est possible, le bout de mes doigts chauffé en râpant la pellicule grasse à la surface du mur, faudra que je m'essuie les mains, presque aussi glissant que pour les pieds, on devrait mettre des pitons,

tiges d'acier brossé en saillie, appeaux pour la chute de lumière, abeilles, se harnacher avant, avec une corde, surtout moi,

penché à moitié pour rattraper le désordre entre bras et jambes, orientation incertaine de mes grands et petits axes, je mime l'attitude du mannequin, mais poids à répartir, le mannequin reste stable sur son cul lesté, pas moi, pression changeante du sol sous mes semelles, posture contraire aux lois de la pesanteur, un instant comme si j'étais dans l'espace, je flotte, si maladroit pourtant, problème d'équilibre : des échasses, au bout de chaque doigt, de chaque orteil, extrémités oursins, je devrais me planter, avancer comme un chat, sur les griffes, mais non, je ne pique pas (me laisser pousser les ongles, et les tailler pointu, j'ai déjà essayé, je me fais mal, je n'accroche pas mieux), les doigts glissent, le mur se refuse au grain et à la prise, banquise, blocs sans accrocs, sauf un trou soudain près du majeur de ma main droite, je le connais bien, je le cherchais, ce trou-là, je mets mon doigts dedans, profond le trou, réel appui, enfin, sortir de là, passe difficile, me relever, multiples inconnues, équation de mon équilibre, trop de variables, pas le temps de la résoudre, un coup de rein, c'est tout, à la grosse, attention, ne pas me marcher dessus moi-même, me piétiner, presque la cheville tordue qui fait mal, ouf,

je ne suis jamais assuré de l'existence de mes pieds, j'exprime ceci "mes pieds n'existent pas, ils n'ont jamais existé, je ne sais pas ce qu'est un pied", le matin, au réveil j'éprouve un temps de doute, assez long à ce sujet, des minutes passent à la montre, je les compte, enco-

re au fond du lit, tant que je ne suis pas levé, ça peut aller pour l'équilibre, mais le monde manque de précision, ça peut paraître bizarre, mes pieds je me demande à ce moment-là, larges pièces de corne et d'os, ils se dérobent à la perception, je les vois bien, mais ça ne m'en dit pas plus, devant moi et sous moi, ne m'appartiennent qu'à moitié, pareil mes mains et les doigts au bout, en dessous du poignet réside une question, un outil sans mode d'emploi, au sortir de la boîte ouverte, posée sur le sol, notice arrachée, à explorer à chaque fois, comment ça marche ? pas moyen de me persuader qu'elles sont bien à moi, mes mains, mes pieds non plus, les mêmes qu'hier, pourtant, mais loin, satellisés, c'est pour ça que descendre l'escalier n'est pas simple, je n'y suis pas encore fait, l'après-midi ça va mieux, mais le matin j'y passe pas mal de temps, avec mes mains mes pieds qui cherchent à se mettre en place, ou alors moi qui les cherche, des désaccords soudains entre nous, là, tout au bout des membres, tout de suite ça prend une, deux heures, pas souvent plus, ça dépend de la force du doute, de la vitesse des habitudes à revenir, jamais pressées, détours, je négocie,

de là où je suis entre deux marches je vois bien la peinture, qui s'en va sur le mur et en dessous, l'enduit qui s'en va et en dessous, entouré de craquelures d'enduit et de peinture qui forment des rayons autour du trou, les briques, même un morceau de bois de la charpente tout à droite, solitaire vertical, juste avant l'endroit où l'enduit a tenu bon, par fragments, le fond d'un oeil rouge qui fixe stupidement l'escalier, et les habitants qui montent et qui descendent devant lui, une sentinelle pétrifiée, je ne sais pas, laisse rien passer, voit tout, moi un peu plus souvent que les autres, je passe plus de temps dans l'escalier

qu'eux, le trou et les éclats organisés autour c'est toute une histoire déposée sur le mur, rien que pour moi, je vois tout moi aussi, plus que le trou, ça me distrait durant le voyage jusqu'en bas, je fais pas mal de bruit aussi, mais l'escalier se tait,

je remonte ma cheville tordue qui me fait mal, j'ai l'habitude alors je fais lentement pour la remettre en place, calage au millimètre, l'équilibre je le tiens, je suis installé sur ma marche à présent, la douleur dure un peu plus mais ce n'est pas grave, je n'ai jamais été foutu de monter et descendre les marches correctement depuis que je suis tout petit, il paraît que c'est ma nourrice qui m'a balancé dans les escaliers un jour de colère, pas même contre moi, et qu'après je n'ai plus jamais monté les marches correctement, je monte et puis je descends, je refais vingt fois la même marche dans les deux sens avant de me décider à aller vraiment dans un sens, je perds l'équilibre tellement vite que j'oscille, je fais le pendule dans les escaliers, sur toute la hauteur, selon les jours, depuis tout petit, même que ça énervait tout le monde, la famille, les amis, les inconnus, pourtant je le sais, rien à voir avec la nourrice, élément populaire anecdotique, couleur locale et lutte des classes, posée là pour ne pas se poser les vraies questions, la nourrice devant les vrais problèmes, une impasse pour ne pas dire le doute des pieds, des mains, pas si facile, rejeter la faute sur la nourrice, rien du tout, auxiliaire du destin, tout au plus, un cran en dessous des tragédies grecques, mais pas loin,

alors je trébuche comme tout de suite j'ai fait, je trébuche dans la lumière pire que l'ombre, mais ça va bien, ça fait mal aux chevilles et des fois je tombe vraiment, mais là ça va bien, j'ai presque le nez sur

le trou dans la peinture et dans l'enduit, si je bouge trop en avant, je vais me mettre de la poussière de brique rouge sur le nez, ça fait pas un pli, faut que je remonte ma jambe où est accrochée la cheville qui me fait mal et que je me remette droit mais sans me pencher vers l'avant sinon mon nez ira frotter contre la brique et il sera couvert de poussière rouge, mais en fait ce n'est pas grave si ça arrive, j'ai encore tout le temps, pas si longtemps que je suis parti, et puis comme ça je peux réfléchir à l'aise,

on a vraiment du mal à croire que cette lumière-là, dans l'escalier, elle ait pu naître en hauteur, on ne parvient pas à la penser en altitude, de même qu'on ne parvient pas à la penser droite mais uniquement en rebonds et en écorchures, et qu'il faille ensuite la remonter péniblement, à dos d'âne peut-être, pour lui permettre de redescendre encore, pas si vite, avec moi

je me redresse, me tiens droit sur mes pieds posés, ancrés, un peu raide, dans la lumière qui ne parvient pas à dessiner d'ombre, rien du tout, lumière en pattes de crabes, avance jamais dans la direction où on l'attend, je souffle, je fais une pause, je n'ai pas trop mis de poussière sur les pans de mon manteau, ni d'autres saletés, sous mes chaussures sans doute, mais je ne vais pas faire des contorsions en parapluie pour aller voir sous mes pieds, pas à dire, cet escalier est horriblement sale, pas beaucoup plus que les autres escaliers de la ville en fait, plutôt dans la moyenne, voire riant par endroits, vers le bas du deuxième étage, en particulier où les couches de peinture écaillées ont fini par faire une fresque, assez abstraite sur une portion du mur, faut se pencher pour bien voir, presque au sol, ramper avec

la lumière à fleur de marche, sans tricher avec la poussière, escalier dans la moyenne mais pas dénué de charme, c'est exactement ce que ça veut dire ici, qu'il est horriblement sale, dégueulasse, répugnant, immonde, les gens ne font d'ailleurs qu'y passer,

on n'a jamais vu dans cette ville d'escalier autrement qu'horriblement sale, ce n'est pas une loi, rien ne prouve qu'on ne puisse trouver un jour un escalier propre, ou même plusieurs, dans la ville, pour ma part je n'ai jamais cherché méthodiquement, exploration citadine, expédition étalée sur trois mois, phases de ravitaillement et porteurs, bivouacs savamment calculés avant le départ et nerfs d'acier pour gérer les imprévus, mais j'ai juste constaté partout où j'allais la présence uniforme de la saleté dans les escaliers, et cette intuition de mes jeunes années nourrie par l'expérience est devenue comme une règle, même si nous savons tous que ce n'en est pas une à franchement parler, et que mon jugement sur la question de la saleté des escaliers d'ici provient seulement de l'accumulation d'une très grande quantité de saletés séparées au départ, vivant chacune une existence de poussières et de saletés indépendantes, autonomes, territoires de graisse et de cendres, ne cédant à de brefs échanges qu'à l'occasion de certains courants d'air capables de brasser les niches écologiques de crasse, poussières ivres de liberté mais qui représentées ainsi, les unes par dessus les autres dans la mémoire ou la conscience de celui qui, comme moi, parcourt un minimum les escaliers de la ville, en lâchant la bride à sa sagacité, finissent bien par avoir exactement l'apparence d'une règle ou même d'une loi de la poussière et de la crasse dans les escaliers, comme si tout allait forcément dans le même sens,

si il y a comme une loi pour les escaliers sales c'est que celui qui n'a jamais quitté la ville et ne connaît que ses cages d'escalier peut s'imaginer que les escaliers sont normalement sales, qu'il n'en est jamais autrement, étant donné qu'il n'aura probablement jamais vu un seul escalier propre dans sa vie, eut-il même parcouru tous les immeubles de la ville et monté tous les escaliers les uns après les autres, ils sont tous sales, celui-ci a de la peinture jaunâtre et qui s'écaille avec des traînées bariolées dans les tons bruns-gris mal décidés à tous les étages et à toutes les hauteurs, il manque des morceaux de rampe aussi, et les barres de fer qui tiennent la rampe dans le ventre de l'escalier sont toutes tordues et vaguement rouillées de haut en bas, pas une rouille franche et rouge, mais une de ces rouilles incertaines qui colle aux doigts lorsque je touche trop fort,

moi qui suis déjà allé à l'étranger, et dans d'autres villes, je sais aussi qu'il existe des escaliers propres ailleurs, pas si loin que ça en fait, il suffit de s'éloigner de quelques kilomètres, et je sais donc que ce n'est pas une loi, mais je ne parviens pas toujours à l'expliquer aux gens et certains ne me croient pas lorsque je leur dis qu'il existe ailleurs des escaliers propres et qu'escalier et escalier sale ce n'est pas la même chose, mais comme ils ne l'ont jamais vu eux-même et que souvent on le leur a jamais dit non plus, je ne leur en veux pas, sauf ceux qui me traitent de menteur, mais j'ai l'habitude, alors je ne leur en veux pas beaucoup non plus à ceux-là

seulement, le mien, d'escalier, je sais encore mieux à quel point il est horriblement sale, j'y passe du temps, compagnonnage forcé, la

rampe me tient le bras, du fait de mes difficultés avec les marches, que je les monte et les redescends plusieurs fois, bornes indicatrices dans ma vision globale de l'ensemble plus vaste nommé escalier, avec une canne à la main certains jours, m'y appuyant au risque de la voir céder elle aussi, patiner dans la graisse, malgré son bout ferré, j'y vais de mes dessins dans les sols, les murs aussi des fois, sans trop parvenir à sortir ou à rentrer chez moi,

au lieu de ça, de sortir ou de rentrer d'un coup, je suis dans l'escalier, titubant d'une marche l'autre, en trébuchant pas mal aussi, avec une chance équiprobable de me retrouver dehors sur le trottoir (en espérant qu'il ne se soit pas mis à pleuvoir durant le temps de ma descente dans la lumière qui colle et de ne pas m'être mis trop de saletés sur les habits et sur le nez et les cheveux) ou de rentrer chez moi si vraiment ça ne veut pas descendre comme ça arrive certains jours, il faut savoir s'avouer vaincu, vivre avec l'incertitude de ses pieds comme avec les escaliers, désertion temporaire du champ de bataille, âme gorgée de dépit et de honte, larmes aux yeux, impuissance comme les tout petits, mais toujours la possibilité de recommencer le lendemain, dans ces cas-là je disparaissais de l'escalier, lui aussi,

j'ai de la chance j'habite au dernier étage, au-dessus de moi, personne, rien que la verrière poncée d'algues, son existence opaque à la verticale de ma porte ou presque, l'escalier s'arrête sur mon palier, je n'ai donc jamais à faire face à la situation où non content de ne pas parvenir à sortir de l'immeuble, coincé dans cette cheminée à gens mais sans personne, en plus je me retrouverais dans les étages supérieurs, de telle façon que je risque de ne pas pouvoir rentrer chez moi

et de perdre encore des heures pour redescendre, ou alors qu'en rentrant chez moi le soir je dépasse mon palier, emporté par l'élan, je ne parviens pas à faire l'arrêt au bon niveau, faute de préparation suffisante et de concentration sur l'objectif, ça m'est déjà arrivé dans une autre maison de passer une partie de la nuit couché, assis couché plutôt, épuisé, pour faire un court somme de récupération avant de reprendre mes efforts, poches trop petites et teint terreux, sur les marches parce que je n'arrivais pas à redescendre après avoir passé mon palier, même plusieurs nuits des fois, ça m'est arrivé aussi, sauf s'il y a une rampe d'escalier praticable, auquel cas je fais le fardeau dessus et je me laisse tomber sur mes fesses qui glissent en essayant à peu près de freiner correctement pour me retrouver devant chez moi, mais là, dans cet immeuble dont j'habite le dernier étage, la rampe est semée de petits trucs en métal pointu décoratifs et astiqués, trop pointus pour me laisser glisser même en arrachant mon pantalon sur eux, c'est le malheur de la décoration d'ici, c'est pas beau, et en plus je ne peux pas glisser dessus, ce qui permet tout de même de gagner du temps dans les descentes,

Je peine pas mal, j'en redescends encore une de marche, mais cette fois, je me retrouve sur le cul assis, les fesses dans la poussière et la crasse qui niche entre les marches forcément depuis longtemps, de la vieille crasse encore plus sale, je fais une nouvelle pause, je ne cesse pas de faire des pauses, je risque de perdre le rythme, je suis content parce que la marche n'est pas mouillée, des fois lorsqu'il pleut, assez souvent en fait, il arrive que les gens qui montent et descendent ramènent de la pluie sur les escaliers, du mouillé, ça se voit bien, le bois devient plus sombre là où c'est mouillé; et ça se sent aussi comme les

marches deviennent plus glissantes, comme de la mousse humide et grasse dessus, et ça se sent surtout lorsque comme maintenant je tombe et que je m'assieds, l'eau mouille mon pantalon et mes sous-vêtements et mes fesses, ensuite si je parviens à sortir, j'ai un rond d'humidité grand sur les fesses de mon pantalon et de mon manteau pour le reste de la journée, mais aujourd'hui je dirais qu'il ne pleut pas, et c'est pas plus mal, si ça dure plusieurs jours le bois commence à moisir en surface à cause de toute la crasse et l'odeur n'est pas trop agréable, mais ça ne me gêne pas, ça fait un moment depuis ce matin que je suis dans l'escalier, en progressant vers la sortie mais vraiment pas vite, je descends tellement peu que c'en est insensible, je crois que j'ai déjà vu tous les voisins au moins deux fois entre le cinquième et le troisième, là je suis vers le troisième, assis sur les marches, sur le bois, la marche au-dessus de celle sur laquelle je suis assis me rentre dans les reins, alors je suis presque bien, ça me fait un support

or j'avais du mal depuis longtemps avec les escaliers mais sans doute que ce n'était pas tout et pas la seule source de la difficulté particulière qui était l'apanage de ce jour-là, même s'il existait d'autres jours comme ça, et j'en remontais un, puis, profitant d'avoir franchement trébuché ce coup-ci sur ma chaussure usée, j'en descendis une volée, d'un coup au moins cinq, avec en plus deux grands pas, mais toujours dans le sens descendant, ce qui me permit de me retrouver sous le palier du troisième étage et en bonne voie d'avoir franchi la moitié de l'effort total nécessaire à gagner d'abord le hall d'entrée, minuscule et encore beaucoup plus sale que le reste, et dans lequel je détestais tomber à cause de la force des odeurs qui faisaient

les gens se retourner sur moi ensuite dans la rue si j'y restais trop longtemps pour une petite sieste avant de gagner la rue, l'odeur s'accrochant tout de suite dans mon manteau, et après le hall la rue qui me permettrait ensuite de gagner ma véritable destination située bien au-delà du seuil de l'immeuble, et je refis deux marches vers le haut en m'emmêlant les pieds, et me rattrapant à une chemise de nuit qui pendait là pour sécher j'en déchirais un grand morceau dans ma demi-chute, morceau dans lequel je me mouchais avant de le mettre dans une des poches de mon manteau, le nez vide facilite la descente

j'avais du mal pas seulement à cause de mes pieds et de ma marche vraiment pas faits pour monter et descendre les escaliers, mais aussi à cause de toute l'histoire avec mon ami O

Il ne serait rien arrivé si

Il ne serait rien arrivé si (mais je ne suis pas sûr qu'il soit arrivé quelque chose par la suite, je n'en suis absolument pas sûr. Si je regarde autour de moi à présent en particulier, rien ne me prouve d'aucune façon qu'un quelconque changement soit intervenu. Je ne fais que reprendre la formulation de mon ami O qui disait souvent que « il ne serait rien arrivé si... ») je n'avais pas pris la décision de continuer la recherche de mon ami O.

Mais une fois que ce commencement a eu lieu, il n'existe pas de moyen de le supprimer. Ce commencement suppose une suite. Maintenant que c'est commencé je sais très bien que ça ne pourra plus jamais s'arrêter.

Je n'avais, pourtant, aucunement envie de poursuivre la recherche de mon ami O. Car la mort de O était un fait définitif placé entre la recherche de O et moi, et aussi entre la recherche de O et O lui-même. Poursuivre cette recherche après sa mort était comme, me semblait-il, le poursuivre lui, lui courir après, comme s'il s'était enfui après un vol, et le poursuivre non pas pour le retrouver en personne, en chair et en os, et pour me donner la possibilité de fêter avec lui de joyeuses retrouvailles, mais pour me perdre dans sa recherche après sa mort, pour m'y égarer moi-même, Egon, son ami le plus proche, comme il avait été, lui, O, mon ami le plus proche.

Une recherche est un événement personnel. L'histoire d'une recherche se confond avec l'histoire de l'individu qui la conduit, sur-

tout dans le cas de O. En poursuivant sa recherche, je prenais aussi le risque de perdre irrémédiablement sa recherche, de causer la perte de sa recherche. Cette recherche aurait été forcément modifiée par mon intervention - car toute recherche que nous reprenons et que nous n'avons pas entamée, nous ne pouvons que la flétrir, et plus encore la trahir - devenant ainsi une tout autre recherche que celle qu'il avait d'abord imaginée, puis qu'il avait mise en forme, et en grande partie déjà conduite à bien, par un effort constant et douloureux.

Je suppose douloureux, je n'en sais rien à vrai dire, n'ayant jamais moi-même effectué une quelconque recherche de ce genre, ni jamais éprouvé la douleur de O à sa place quelque proches que nous ayons été, pourtant j'avais une idée, que je crois assez exacte, de cette douleur.

La perspective de poursuivre la recherche de mon ami O me faisait immensément peur, il fallait d'une part être le continuateur de sa recherche, et d'autre part être aussi le continuateur de la souffrance attachée à cette recherche, la souffrance ne va pas sans la recherche et vice-versa, recherche qu'il avait avancée fort loin pendant qu'elle le conduisait aussi fort loin, lui, et qu'il en était transformé, qu'il était modifié par le voisinage permanent avec cette recherche, et qu'il vieillissait avec cette recherche faisant partie de lui de plus en plus; et ceci bien que, au fil des ans, il ne soit jamais parvenu - à moins qu'il ne vaille mieux dire qu'il n'en avait jamais éprouvé le besoin, ou qu'il ne l'ait pas souhaité de peur que cela ne nuise au déroulement d'ensemble de cette recherche et à son bon aboutissement, à supposer qu'il ait eu la moindre idée de ce que cet aboutissement aurait pu être

- il n'était jamais parvenu à publier la moindre chose, la moindre ligne ou le moindre article, sur le sujet qui constituait le sujet de cette recherche.

Non, je n'étais pas chaud, pour poursuivre dans ces conditions, mis au pied du mur, sa recherche, car si j'étais un ami très proche de O, et sans doute son ami le plus proche, et ceci depuis les années de notre adolescence commune, je n'avais cependant que l'idée la plus floue et la plus incertaine de l'ensemble, de la nature propre de cette recherche, je n'en savais pas grand chose de plus que ce que m'avait appris une fréquentation incessante de mon ami O, qui était certes marqué par cette recherche, profondément marqué par le fait de porter sans cesse cette recherche, mais qui ne m'avait jamais non plus exactement décrit cette recherche, et qui jamais, de sa voix ou de sa main, ne m'avait dit ou écrit quoi que ce soit qui puisse s'interpréter comme un encouragement ou une incitation, ou un ordre, de m'engager dans un tel prolongement de sa recherche, du moins de son vivant, et ne m'avait en fait jamais fourni la moindre raison de le faire, de telle sorte que je ne voyais pas du tout quelle raison j'aurais eu désormais de poursuivre sa recherche à mon tour, en m'engageant en quelque sorte dans la recherche de sa recherche, depuis que lui avait choisi la mort volontaire et que sans doute sa recherche, quoique d'une façon bien particulière, n'avait pas été étrangère à cette mort choisie, et que du moins sa mort volontaire équivalait pour lui à une fin, à la forme de fin la plus définitive qu'on puisse imaginer en l'occurrence, me disais-je, de sa recherche,

J'avais d'autant moins envie de poursuivre la recherche de mon ami O que j'étais fortement déprimé, déprimé par sa mort volontaire, et fatigué des nuits passées avec nos camarades communs à commenter et à tenter de prêter sens à cette mort volontaire, commentaires et sensations que nous savions voués à l'échec d'aussi loin que nous essayions de les prendre tant l'interprétation univoque de son acte, tout comme l'interprétation consécutive de la disparition de Juliette, la bonne amie de O, n'avait que peu de sens en l'absence de tout repère exact concernant les causes de cette mort volontaire, causes que mon ami O seul aurait pu nous fournir, et que seule une très exacte connaissance de l'état de son travail et de celui de sa recherche et de son état d'âme, une description très précise de ces différents points que lui-même nous aurait fournis très peu de temps avant sa mort volontaire (mais le connaissant, la possibilité qu'il fournisse une telle description n'a aucun sens) aurait pu nous permettre de construire quelques hypothèses crédibles sur les causes de sa décision de mourir,

Il n'appartient qu'au mort de parler de sa mort

oui, mais que dites-vous là ?

et de tenter alors une interprétation; mais nos causeries de la nuit, causeries dénuées de tout type de crédibilité et sans la moindre forme réussie d'exercice de notre raison, causeries à vrai dire inutiles au regard de la recherche des causes de la mort volontaire de O, avaient un tout autre but que nous reconnaissons bien et qui consistait justement à s'assurer de l'échec de toute tentative de compréhension des

faits, et à nous apporter mutuellement la preuve de l'échec de cette tentative qui était véritablement un échec très grand et indépassable et que nous devrions ensuite encore longuement porter avec nous comme pour éclairer la mort volontaire de notre ami O, pour l'éclairer c'est-à-dire pour la voir telle qu'elle était, incompréhensible, non pas pour mieux la comprendre, mais pour la maintenir dans cette incompréhension qui la caractérisait,

Les nuits sont le lieu de la discussion sur la mort volontaire de O.

La mort de O est discutée, elle ne peut pas être expliquée.

La discussion de la mort de O n'est pas la même chose qu'une tentative d'explication de la mort de O.

La mort de O fait l'objet d'un débat dont le but est d'invalider tout discours visant à expliquer la mort de O.

Le travail qui consiste à dégager la mort de O des tentatives d'explication de cette mort a pour effet de nous donner à mieux voir cette mort telle qu'elle est pour nous, et non pas telle qu'on la raconte.

Personne ne peut raconter exactement la mort de O. Même si le but de notre travail de mise à nu de sa mort contribue bien à entretenir d'une certaine façon l'illusion de cette exactitude.

La mort de O reste pour nous lors de nos réunions la mort comme fait. Nos réunions visent à la préservation de ce fait.

J'étais fatigué par ces nuits et en même temps soulagé, profondément soulagé, par ces nuits, par ces échanges que nous avions à l'occasion de ces nuits et qui revenaient sans cesse sur l'inexplicable et l'incompréhensible de la mort de O, et au-delà mon soulagement touchait à la mort volontaire de mon ami O, qui était pourtant pour moi l'ami le plus cher et ce depuis de nombreuses années, qui avait été pour moi un confident et souvent un guide et avec qui j'avais entretenu une complicité réelle bien éloignée de toutes les formes sociables et artificielles de complicité qui sont si souvent de mise, entre des gens proches en apparence, mais qui restent d'une certaine façon les plus séparés dans leur proximité de par la nature artificielle de leur complicité, leur fausse complicité constituant même la mesure de la distance énorme qui les sépare de telle façon que toute effusion entre eux se peut interpréter comme un signe de défiance, et un signe de haine, et fondamentalement le signe de la pire des haines, d'une haine mortelle, car souvent nous n'avons pas d'autre choix que de haïr terriblement ceux qui nous sont les plus proches, qui n'a d'autre possibilité que de se manifester sous la forme de cette complicité, et tel n'était pas le cas entre mon ami O et moi, qui partagions une réelle complicité, enrichie aussi du fait que je n'étais pas pour ma part engagé dans une recherche comparable à celle de mon ami O, mais, d'une certaine façon, engagé dans sa recherche, et engagé par O dans sa recherche, et engagé par sa recherche à la fois et tout ensemble, jusqu'à la noyade que je n'aime pas car je n'aime pas l'eau froide, non, vraiment pas, j'aurais préféré m'abstenir, mais c'est l'eau froide de la recherche, et plus froide encore celle de la recherche de O.

La présence de O et de la recherche perpétuelle de O avaient pesé sur ma vie de la façon la plus lourde et parfois la plus pénible au fil des ans. Cette recherche m'avait véritablement envahi tandis que O soulevait un problème après l'autre et que chaque solution ou chaque échec - car des échecs il y en avait très souvent et il les reconnaissait avec facilité, voire même avec jubilation comme lui indiquant l'existence de voies sans issue qu'il considérait comme aussi importantes que d'autres chemins de pensée qui donnaient l'apparence de mieux avancer et d'offrir un sol plus fiable à la poursuite de sa recherche, jamais lui ne s'est plaint de ces échecs qu'il considérait comme les preuves même de la bonne conduite de son travail - chaque échec et chaque solution apportait de nouvelles questions qu'il évoquait devant moi et auxquelles il tentait de m'associer à sa manière, dans nos longues discussions nocturnes. Questions qui trahissaient à la fois la force et la pertinence de sa réflexion et qui, dans le même temps, me renvoyaient sans cesse à la médiocrité de mon travail et de mes réponses et à la faiblesse de ma propre démarche, que je connaissais non pas pour une démarche inutile, mais pour une démarche lente et pénible, et surtout le plus souvent médiocre et de peu d'intérêt comparée à la recherche de mon ami O.

Pourtant je ne voyais guère comment me dérober à poursuivre le travail de mon ami O. Comment ne pas me glisser d'une certaine façon dans sa recherche, endosser cette recherche dont je n'avais jusqu'alors été qu'un élément périphérique, un élément presque négligeable, me limitant à donner la réplique par mes interventions au discours combien plus complexe et plus riche de mon ami O.

Le discours de O s'étire en dehors de tout désir d'originalité. La question de l'originalité soulève, à chaque fois qu'elle est envisagée, un mépris goguenard chez mon ami O. Il la compare à un échiquier de soixante-cinq cases, ou à un échiquier comportant trois couleurs de cases, ou à un échiquier de 64 cases noires et blanches, mais alignées, des approches « originales » des échecs sans aucun doute, disait-il. L'originalité n'intéresse pas mon ami O, ni moi non plus, et si j'ai essayé d'être original il y a fort longtemps, je l'ai bien payé, et le sujet ne me concerne plus désormais, j'en suis bien guéri, et je n'aspire pas plus à faire preuve d'originalité après qu'avant la mort de mon ami O, pas plus que durant le bombardement, ni dans les escaliers ni nulle part, disons. J'étais donc bien d'accord sur ce point avec mon ami O.

Ce discours je l'avais soutenu de ma présence et j'en étais devenu le légataire, pas tant du fait que mon ami O m'avait explicitement cédé, juste avant sa mort, en les empilant minutieusement sur une table avec dessus un morceau de papier portant mon nom, les carnets de notes dans lesquels se poursuivait sa recherche depuis si longtemps, mais plus en raison de ces questions qu'il avait pris l'habitude de me poser, de poser à tous ceux de notre groupe avec lesquels il entretenait des rapports intellectuels et non pas juste des rapports de camaraderie facile, mais de poser plus spécialement à moi, et très souvent à moi, allant parfois jusqu'à frapper à ma porte à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit pour poursuivre ses questions, sans qu'il ait jamais eu besoin de m'expliquer que, dans ces cas-là, il s'agissait de questions particulièrement urgentes, ou de questions

qu'il devait impérativement me faire partager pour aller plus loin dans sa recherche.

O m'a imposé durant toutes ces années ces questions du fait de son irruption chez moi uniquement pour me poser ces questions, ou pour me soumettre un problème, et pour ne plus me quitter ensuite, quoique j'entendisse faire, avant qu'il n'ait jugé que dans notre entretien ces questions - avec lesquelles il était venu interrompre mon travail, ce dont il se rendait bien compte et dont il était gêné, comme il me l'expliqua plusieurs fois, mais dont il aurait été encore plus gêné de devoir repartir ensuite, m'ayant dérangé ainsi, sans les avoir en aucune façon faites progresser - ces questions n'aient au moins été posées.

Pendant des années il avait agi ainsi, des années durant il s'était manifesté à moi aux horaires les plus improbables, traversant la ville à pied la nuit, parfois lorsque nous habitions loin. Accomplissant plusieurs heures de voyage durant le temps que j'étais parti étudier à l'étranger, et arrivant de même alors en pleine nuit chez moi, au sortir de ce voyage pour me questionner et repartant ensuite de la même façon quelques heures plus tard sans plus de façons que si nous avions alors effectivement habité dans la même ville, l'un et l'autre de chaque côté de la rue, le tout pour une seule, et parfois plusieurs questions, et ce toujours non pas sans se soucier de me déranger, car il savait combien il pouvait parfois me déranger, mais en ayant toujours conscience au contraire de me déranger, mais de risquer de me déranger encore plus s'il devait repartir une fois venu sans avoir progressé, fût-ce par un échec de la question, et tenant donc particuliè-

rement à cœur qu'une fois arrivé chez moi nous prenions le temps d'examiner cette question ou cette série de questions qui entraient en même temps que lui dans mon logement.

Ce sont ces questions, cette grande quantité de questions accumulées, et l'habitude que j'avais d'y être associé de la façon la plus dérangement, mais toujours au sein de notre amitié, ce dont je ne lui tenais par conséquent jamais rigueur, qui m'ont convaincu de reprendre ses recherches, non pas dans l'espoir de les mener à bien, car je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi un tel bien pourrait ressembler, n'ayant jamais partagé avec mon ami O la vue d'ensemble qu'il portait sur sa recherche, et particulièrement pas la finalité qu'il lui assignait (si ce n'est que cette finalité était avant tout et à chaque instant de se maintenir dans une recherche honnête, de ne pas transiger avec l'honnêteté d'une telle recherche, ce qui est sans doute le point qui m'inquiète le plus à l'idée de devoir poursuivre cette recherche en me défiant de mon manque d'honnêteté, de mon incapacité à endosser la responsabilité radicale que mon ami O préservait toujours vis-à-vis de son honnêteté) mais seulement dans l'espoir de les comprendre assez pour d'une part envisager sérieusement la question de la publication ou au contraire de la destruction ou encore de la conservation à mon seul bénéfice de ses carnets de notes et de leur contenu, d'autre part apporter quelques éléments qui puissent m'éclairer le choix de mort volontaire de mon ami O, ce choix que j'avais subi et sur lequel nous avions risqué des hypothèses en sachant tous combien de telles hypothèses étaient en l'état totalement insuffisantes et profondément absurdes, ou me convaincre de la totale impossibilité de telles réponses au contraire et donc faire l'effort de ne plus me les poser, et enfin

d'une certaine façon pour comprendre et assumer la mort volontaire de mon ami comme un fait au fur et à mesure que je déchiffrerais ces carnets et que les déchiffrant je réaliserais de mieux en mieux de jour en jour qu'il avait fait le choix de mourir en me laissant ces carnets.

J'avais d'autre part à l'esprit la disparition de Juliette, l'amie de mon ami O, et qui, d'une autre façon bien entendu, était aussi mon amie, et qui avait disparu exactement au moment où mon ami O était mort, et ce dans la plus totale discrétion, sans aucun esclandre et sans aucun effet d'aucune sorte, dans une telle discrétion que personne au juste n'était en mesure de dire quand elle avait cessé d'être là et que personne même ne se sentait en mesure de dire qu'il aurait été le dernier à la voir, personne ne parvenant à se souvenir au juste de quand il avait vu Juliette pour la dernière fois, signalant ainsi par son départ et par la discrétion de son départ, tellement remarquables en contrepoint de l'hystérie qui accompagne généralement les départs, et de tous les risques de ridicule qui auraient accompagné la vie de Juliette dans les jours qui ont suivi la mort volontaire de mon ami O, de tous les commentaires qu'on se serait cru obligé de lui faire faire au sujet de cette mort, et qu'elle aurait refusé de faire, sachant se tenir et ayant elle aussi développé un profond sens de l'honnêteté bien à même de trancher sur nos moeurs habituelles, en disparaissant ainsi, elle aussi probablement volontairement, mais avec la plus grande discrétion, au point qu'on n'avait retrouvé ni ses vêtements ni la moindre trace d'elle chez mon ami O ni à l'appartement proche du sien qu'elle habitait, signalant donc ainsi qu'elle ne souhaitait rien ajouter ni à la mort volontaire de O ni à son propre départ.

La disparition de Juliette est associée à la mort de O.

Cette association n'est pas explicable par un rapport simple. La disparition de Juliette n'est pas une simple conséquence de la mort de O. Pas plus que la disparition de Juliette n'est la cause de la mort de O. Les deux événements se sont produits ensemble. C'est tout.

Je pensais alors que le départ de Juliette n'était pas sans rapport d'une part avec la recherche de O et d'autre part avec sa mort volontaire, et je pensais aussi dans un autre sens que continuer la recherche de mon ami O, recherche dont Juliette avait elle aussi été très proche du fait d'avoir été pendant tant de temps l'amie de O, me permettrait de comprendre le départ de Juliette, non pas au-delà de ce qu'elle-même avait souhaité donner à comprendre en se décidant à partir aussi discrètement, mais dans ce que ce départ signifiait exactement et tel qu'il avait été fait, c'est-à-dire sans à aucun moment risquer de surinterpréter ce départ, ni de faire le moindre tort à la discrétion de Juliette lorsqu'elle avait disparu, mais bien au contraire de donner à cette disparition son juste poids et son juste sens au regard de la recherche de mon ami O telle que j'allais en prendre connaissance au travers de ses carnets, je ne souhaitais donc pas accaparer la disparition de Juliette, acte que je trouvais de trop de poids et d'une si parfaite honnêteté que je m'en serais longuement voulu de risquer de le salir d'une façon ou d'une autre, et je savais intuitivement que tout commentaire si infime soit-il, tout début de commentaire ou d'hypothèse sur la disparition de Juliette avait toutes ses chances de tourner à une telle salissure, mais je voulais néanmoins par la poursuite de la recherche de mon ami O maintenir le souvenir du départ

de Juliette jusqu'à ce que celui-ci soit pour moi partie prenante d'un ordre acceptable et qui me dissuaderait de m'interroger plus au-delà sur la disparition de Juliette, mais me permettrait plutôt de l'apprécier tel qu'il avait été, dans cette précieuse absence de commentaire.

Ne rien dire de la disparition de Juliette est la seule façon possible de se donner la chance de voir le départ de Juliette tel qu'il s'est produit.

Tout commentaire du départ de Juliette, comme tout commentaire de la mort de O, ne peuvent que nuire à la réalité de ces actes comme actes. Ces commentaires détruisent les actes.

Me retrouver à la tête de ces carnets, et devoir me commettre à leur lecture tel que j'en étais convenu (avec moi-même et rien que ça, sans consulter aucune instance extérieure à moi-même) en conséquence des multiples mouvements qui me poussaient - pour des raisons bien éloignées de l'honnêteté de mon ami O, mais par forcément étrangères à ce que cette honnêteté représentait pour moi au moins comme énigme et comme chose que je ne comprenais pas quand bien même je savais y participer et plus encore j'acceptais d'y participer - à poursuivre sa recherche, ne m'était pas une hypothèse agréable, c'était même l'une des pires choses qui pouvaient m'arriver dans l'état de malaise consécutif à sa mort volontaire, état à partir duquel j'aurais tellement aimé faire autre chose que me consacrer à sa recherche et m'éloigner au moins pour un temps de tout ce qui concernait mon ami O et me dégager du tissu de questions dans lequel mon ami O m'avait maintenu serré durant tellement d'années, et me dégager

aussi des interrogations que suscitait en moi la disparition volontaire elle aussi de Juliette.

C'était donc un travail que je n'engageais qu'avec la plus extrême prudence, avec méfiance même, d'autant plus qu'entrer dans ces carnets devait à mon avis me confronter à un ensemble de questions que je n'avais jamais fait qu'entr'apercevoir au gré des questions que m'avait posées mon ami O, mais que je n'avais jamais perçu que très partiellement, d'une façon totalement éclatée et imparfaite, ce qui fait que l'ensemble des éléments à l'aide desquels j'avais envisagé jusqu'ici cette recherche n'était plus désormais un ensemble convenable. Il risquait de se révéler au moment de commencer à lire ces cahiers, les cahiers de recherche de O, uniquement une petite partie d'un ensemble beaucoup plus vaste qui pourrait m'obliger à revoir totalement ma perception de cette recherche, et à m'apercevoir que je m'étais du tout au tout leurré jusqu'ici quant à la nature de cette recherche ou quant à son sens pour avoir essayé de m'en faire une image à partir d'un ensemble de questions, et à vrai dire d'un grand nombre de questions, que m'avait posées O, mais qui n'étaient qu'une petite partie de l'ensemble réel constitué par les questions que se posait O, questions que me révéleraient les cahiers, et questions qu'auraient aussi probablement pu me révéler les pensées de mon ami O, ces pensées qui resteraient désormais la part de sa recherche à laquelle aucun accès ne me serait plus jamais possible.

Je peux continuer la recherche de O (peut-être) mais pas continuer les pensées de O, ceci est impossible.

Mais ceci était peut-être tout aussi vrai du vivant de O, d'une certaine façon.

C'était pour moi, au moment et au seuil de m'engager dans la lecture de ces carnets, et sans réelle possibilité d'en décider, un premier problème troublant, qui me fit concevoir qu'il existait aussi une autre voie de travail, quoique je ne l'avais pas a priori envisagée, et que cette voie de travail consistait à ne jamais ouvrir les carnets de mon ami O, à ignorer totalement ces carnets, et ensuite, soit à les conserver (peut-être pour les ouvrir à une date ultérieure) soit à les brûler...

(et si je brûlais tout)

... et à poursuivre sa recherche soit en essayant de ne me fier qu'à mon propre jugement et à mon propre travail, et donc, en quelque sorte, à reconstruire cette recherche ex nihilo, de la même façon que O lui-même l'avait construite, mais en sachant que je ne ferais que répéter son geste ; soit à poursuivre cette recherche, à la poursuivre d'une façon totalement dégagée de cette recherche, c'est-à-dire en n'essayant absolument pas, à aucun moment, de me dire que je poursuivais cette recherche, la recherche de O, et en considérant que le meilleur moyen de la poursuivre était justement de n'en rien faire, de la laisser en l'état, de ne plus jamais en apparence m'y intéresser, ce qui serait peut-être, aussi, une bonne façon de poursuivre cette recherche, de me contenter du souvenir de cette recherche, mais d'un souvenir que je ne tenterais jamais de dépasser, seulement de maintenir comme souvenir, et le problème troublant qui me conduisait à envisager ces nouvelles façons de poursuivre la recherche de mon ami

O était que je n'avais aucune idée de la façon dont existait pour lui cette recherche dans son ensemble, et quels rapports le tout de cette recherche pouvait-il entretenir avec chacune de ses parties, ces parties étaient-elles absolument incommensurables à l'ensemble, d'une nature qui ne permettait en aucune façon de parvenir à l'ensemble ? ou bien étaient-elles en propre constitutives de l'ensemble, c'est-à-dire que chacune, comme produite par différence et par réduction, pouvait se comprendre comme portant l'ensemble en elle, ou donnant à voir l'ensemble depuis chacune d'elle, de la recherche de mon ami O ? (comme une épreuve de paléontologie, pour reconstruire son ancêtre à partir d'une seule de ses molaires) car dans l'un et l'autre cas, ma position pour la poursuite de sa recherche ne pouvait absolument pas être la même, je le comprenais bien, et le risque en tout cas, à ouvrir l'un de ces carnets, et à le lire, voire à n'en lire que la première phrase et que le premier mot, le risque dès lors que je me hasarderais à prendre la décision d'ouvrir ces carnets porteurs de la recherche de mon ami O et alimentés jusqu'à la veille de sa mort en notes sur sa recherche, était de me retrouver à faire une recherche qui n'avait aucun rapport et aucun sens par rapport à celle de mon ami O, à faire une recherche totalement détachée de la sienne, mais qui en même temps ne puisse jamais être la mienne, ce qui veut dire que l'ambition de poursuivre cette recherche était en soi-même une absurdité ridicule, dont il fallait que je me débarrasse avant toute chose, pour pouvoir effectivement poursuivre cette recherche, c'est-à-dire ne rien faire de mieux et à jamais que me demander quelle pouvait être la nature de cette recherche, et comment O pouvait bien l'entendre et se l'imaginer lui-même, et surtout ne céder à aucune tentative d'appropriation par moi-même d'une compréhension de cette recherche,

faute de quoi je risquais de commettre à l'envers de mon ami O cette faute si commune et si violente des prétendus intellectuels contre lesquels s'élevait si souvent mon ami O, qui ne font souvent que projeter leurs obsessions sur le travail de ceux qui les ont précédés et qui ainsi ne rendent jamais hommage à ce travail mais bien plutôt le détruisent par défaut et paresse de tentative de comprendre quelle peut être la nature de ces travaux, et par défaut de volonté de comprendre avec un minimum de respect, ce dont ils sont majoritairement incapables, l'évocation même d'un tel respect leur étant odieux, que ce qu'ils pensent le tout d'une recherche ne peut en être qu'une infime partie totalement incapable de donner à voir comment se déroule la recherche dans son ensemble et quel est son sens,

J'étais en tout cas tout à fait décidé à ne pas commettre une telle erreur.

peut-être aussi que mon ami O ne m'avait confié ces carnets de notes et n'avait fait de moi l'héritier de sa recherche que pour que justement je ne continue pas cette recherche, uniquement pour que je lise ces carnets et que je me dise finalement qu'il n'y avait là plus rien à poursuivre, et que je pouvais après les avoir lus et étudiés et après avoir essayé de les comprendre, faire totalement autre chose qui ne soit pas une poursuite de sa recherche, peut-être n'attendait-il rien d'autre de ma part que l'abandon de cette recherche ou encore une fertilisation par cette recherche dans un sens qui n'avait rien à voir avec cette recherche, de telle façon que je puisse en faire autre chose, que je puisse m'en dégager en la comprenant en me disant que le sens de sa recherche n'était pas à chercher dans le prolongement strict de

sa recherche mais ailleurs, dans une façon de conduire ma vie, par exemple.

Doucement en partant de dessus le lit (réveil)

Doucement en partant de dessus le lit, échoué jusque-là sur les draps, exercices respiratoires, poids des poumons, lever la tête, avant même d'ouvrir les yeux, c'est mon usage, je tends le cou, il forme passerelle entre ma vue, pas pressée de s'activer pour sa part, et ma volonté, bien peu de choses à vrai dire, ma volonté de me réveiller, ce n'est que le matin, qu'y faire pourtant ? Je peux dire non, de mes doigts et jambes m'accrocher à ce que la journée ne vienne pas, ne se matérialise jamais, qu'elle me laisse tranquille, échec à sa toile, petit lit douillet en dessous des décombres, très en dessous, je peux faire cela, nier le jour qui vient, mais jamais je ne suis parvenu à faire que le jour passé n'ait pas existé, ça non, quels qu'aient été mes - nombreux - efforts dans ce but, le jour passé a une solidité, âme toute sèche, qui désespère de le jamais supprimer. Même à dormir, pas un jour vécu que je n'ai vécu, c'est-à-dire que bel est bien, il s'est incrusté en moi, agrippé dans l'histoire, et la mienne, je n'avais rien demandé, pourtant, dans l'histoire même la plus minusculement merdique, du jour d'avant rien à dire, plus qu'à faire un sort à l'après, et j'ouvre les yeux.

Ce n'était qu'un matin et il pleuvait mais dans ce matin-là je me décidais à bien apprécier la compagnie des oiseaux, et celle aussi, plus matérielle, des fenêtres. Les oiseaux pourquoi y croire, des oiseaux sous la pluie, eh oui, pourtant c'était un fait, et je discernais précisément leurs plumages miteux de piafs citadins, mais pas tellement plus que le mien, à tout prendre, m'eût-on posé la question, j'aurais pour ma part choisi avant tout des ailes, le choix ne m'a pas été donné. Je reste donc sur terre, à essayer de me combler d'émotions en levant la tête lentement, et pas à dire, bien conduit, j'attrape le vertige, comme une solide promesse de nausée, de quoi me rendre le monde plus proche, vérifier que je n'en ai pas oublié la texture. Et certains, tous à vrai dire, qui tournaient autour de mon lit, mais de l'autre côté du mur, sans doute à se rabattre sur les maigres provisions pourries que j'avais laissées pendre dans un sac accroché sur la gouttière. Il n'en resterait rien. Les fenêtres, je les aime aussi, mais c'est autrement fait. Elles m'ont tant manqué. J'habitais longtemps une soupenne très haut perchée et immanquablement dépourvue de fenêtres, qu'un bombardement avait emportées, et qu'on ne jugea pas bon de remplacer (le propriétaire, lui aussi, était mort, emporté comme ses fenêtres, étrange le monde).

Au-dessus du lit le plafond est bleu.

Bleu désigne la couleur du plafond au-dessus du lit.

Si un jour je ne me rappelle plus de ce qu'est la couleur bleue, que verrai-je en lieu et place de ce plafond ?

Est-ce que je ne verrai rien ? Est-ce qu'il n'y aura plus de plafond ? Si je deviens aveugle, comment reconnaître le plafond ?

Est-ce que bleu existe ? Que se passerait-il si bleu disparaissait, une telle chose est-elle possible ?

(à moins que je ne paye quelqu'un qui viendrait chaque matin dans ma chambre, pointerait du doigt le plafond au-dessus de mon lit et dirait ceci est bleu (mais que se passe-t-il si en plus j'oublie ce qu'est un plafond))

Alors pour me convaincre des choses, mais inopinément, et d'abord de moi-même, je suis parvenu à mettre au point un exercice que je nomme déterminant et qui consiste en la répétition de la phrase "moi Egon je suis Egon", jusqu'à la disparition absolue du doute sur l'être que je suis, ce qui à vrai dire, peut parfois prendre quelques heures, mais je ne compte pas mon temps dans ce genre de situation, puisque c'est, ne l'oublions pas, la cohérence du monde autour de moi, et celle de moi autour de moi, qui sont en cause, ce qui m'incite à faire un peu attention, un peu plus que d'habitude.

O est mort d'une certaine façon

O est mort d'une certaine façon, c'est-à-dire qu'il est très mort, ou encore le-plus-mort, c'est-à-dire encore qu'il est plus mort que moi, ce qui paraît pourtant douteux, car j'ai de l'entraînement dans la mort.

Il n'est pas difficile de comprendre, même pour moi qui pourtant ne comprends pas tout, ne comprends que rarement, presque rien, tête de pioche, pelle, râteau rouillé, souvent en moins, moins utile, pas difficile de comprendre que le travail de mon ami O, ce travail de recherche si important pour lui, si déterminant dans la conduite de sa vie et dans la préservation de sa vie durant toutes ces années dirais-je même, au point que je ne l'imagine pas sans sa recherche, O d'un côté, sa recherche de l'autre, séparés, avait eu une responsabilité dans l'ensemble complexe de choix qui l'avaient conduit à décider de mourir, et à décider de provoquer cet acte définitif, totalement résidu de plus rien de rien, ensuite, mort, sous la forme de cette mort volontaire dans le bombardement. Une responsabilité. Et non pas la responsabilité, seule exclusive désignée patente, officialisée d'une façon absolument totale et totalitaire, comme on a pu le dire à cette époque, et l'entendre à cette époque, quoiqu'à voix basse, dans un flot de niaiseries sans doute difficilement évitables, car une mort volontaire fait partie des faits qui, le plus facilement, attirent le commentaire niais, et, très difficilement, autre chose qu'un commentaire absolument niais, et toujours ce commentaire niais semble avoir pour seule obsession de se faire encore plus niais, et de passer toujours plus loin, toujours plus ailleurs de ce qu'il devait d'abord commenter, ratant sa

cible avec une infinie persistance, flèche très loin de tout, satellisée, finalement torche qui tombe puis poussière, Gnagna. Une responsabilité seulement, ce point me paraît très clair, seulement plus centrale peut-être que d'autres, car beaucoup d'autres choses étaient en jeu dans sa décision, à vrai dire des foules de choses, dont certaines probablement que nous n'imaginons - ni moi ni personne - pas, et jamais, qui toutes avaient bien trait à sa recherche, d'une façon ou d'une autre, la croisaient de différentes manières et s'entre-tissaient avec elles, ou l'effleuraient seulement à sa limite mais en s'acheminant tout de même très clairement vers elle ; mais sans que sa recherche puisse être considérée comme la cause déterminante de ce flux de causes accumulées et qui toutes ensemble, seulement toutes ensemble, l'avaient conduit à choisir de mourir. Ou alors, ce n'était que dans la mesure où, mon ami O ayant fait de sa recherche une chose tellement centrale, une chose se confondant avec lui de plus en plus au fil du temps (au point que parfois me semblait-il O et sa recherche ne faisaient plus qu'un, avaient fusionné dans une communion où O portait sa recherche tandis que sa recherche portait O, paille et épouvantail, manche à air et coup de vent, se matérialisant l'un l'autre, réciproquement, sans fin), tout ce qui le touchait, et parmi ce tout, tout ce qui avait contribué à sa mort volontaire, touchait aussi d'une certaine façon, forcément, sa recherche, mais alors du seul fait de cette quasi identité entre lui et cette recherche.

Mais il était tout à fait réducteur, et il en est toujours ainsi, de considérer que cette recherche ait pu être le facteur déterminant de cela qui arriva ensuite lorsqu'il choisit sa mort. Il est d'autant plus idiot de le penser que mon ami O préexistait à cette recherche (O

existe avant que n'existe la recherche de O. La recherche de O n'est possible qu'après que O ait vécu un certain temps. Plusieurs années en fait), qu'il avait d'abord lui-même commencé à se développer et à développer sa pensée dans divers sens, dont certains, et peut-être tous ensemble, qui lui rendissent un jour possible de rencontrer cette recherche et d'en faire sa recherche, la sienne propre, mais que la recherche n'était pas là, du moins dans son discours lorsqu'il nous en parlait, comme une rencontre tragique à laquelle il n'aurait pu se dérober, comme l'effet d'un destin déjà morbide, totalement morbide et noir par avance, comme une condamnation de O au Malheur de sa recherche, avaient pu dire certains, qui bien entendu n'y comprenaient rien, ni comme l'accident qui devait le conduire un jour à se donner la mort. Bien au contraire, cette recherche il l'avait choisie - peut-être en la nommant ainsi, "Ma recherche", le doigt pointé en avant ? je ne sais pas - il avait décidé de la conduire dans le cours de son développement mental, il avait décidé de s'y consacrer, non pas de façon exclusive comme un aspect devenu totalement déterminant de sa vie suite à cette décision et recouvrant aussi sa vie, mais parce qu'elle recouvrait déjà par bien des côtés les préoccupations et l'énorme travail de pensée qu'il conduisait depuis déjà plusieurs années.

La rencontre de O et de sa recherche n'est pas, au sens propre, une rencontre. Comment ferait mon bras droit pour rencontrer le poignet qui le prolonge ? Et mon poignet mes doigts ? Et l'ongle pour griffer le doigt sur lequel il se tient ? Comment fait mon oeil droit pour voir mon oeil droit ? Et ma bouche pour s'embrasser ?

Pensez aux phrases "lorsque O est mort, sa recherche est morte"

et "l'échec de O signifie l'échec de sa recherche", puis à "en échouant, la recherche de O l'a emporté dans la mort volontaire" et "l'échec de la recherche de O signifie la mort volontaire de O". Est-ce qu'elles veulent dire la même chose ?

(bien entendu la mort de O pose problème par rapport à la recherche de O, soit qu'elle survive sans lui (mais alors sous une forme qui ne mérite plus le nom de recherche de O, du moins plus dans le même sens), soit que nous devions la considérer comme définitivement perdue, ou comme terminée. Ce serait alors la mort de O qui marquerait la fin de la recherche de O reste à savoir si de cette fin nous pouvons dire qu'elle est un aboutissement ?)

(Et d'une certaine façon oui)

La mort volontaire de O n'équivaut pas à la mort de sa recherche. Pour preuve, je reprends, moi, Egon, la recherche de O. (Veuve Joyeuse ?)

(et n'importe qui pourrait s'emparer de cette recherche, mais pas comme recherche de O, nous devons être tout à fait clairs sur ce point)

Ainsi il serait stupide, et de plus totalement déplacé, voire absurde, de faire de cette recherche le facteur déclenchant de ce qui a suivi, car cette recherche ne peut en rien être incriminée dans ce qui a suivi, elle n'a rien provoqué de plus, du moins pour mon ami O qui maîtrisait totalement le choix de faire ou de ne pas faire cette recherche,

et qui aurait bien entendu pu se tourner vers une recherche d'une nature totalement différente, ou décider de ne faire aucune recherche, et qui ne choisit celle-ci que pour faire suite aux pénibles élaborations qu'il avait déjà effectuées depuis plusieurs années alors, et presque comme une rupture et une bouffée d'air d'avec ces élaborations. Je me souviens très bien qu'il était particulièrement gai, lorsqu'il décida de se consacrer à cette recherche, qu'il en riait de façon assez répétitive, sur un rythme constant et lent, chaque rire se prolongeant tant que possible, formant d'abord l'esquisse d'un mot, puis celle d'une suffocation enserrée dans le mouvement des épaules, avant enfin d'éclater et de se tarir laissant les bras amollis pendus au buste, avant un moment vide puis le début du mouvement de rire suivant, ses rires plus semblables aux grains méthodiquement espacés d'un collier qu'à l'efficacité étanche des tuiles sur les toits, et tout ça ensemble. Il riait, il ne se retenait pas de nous montrer le plaisir qu'il avait de commencer cette recherche faisant pour lui escale, et comme s'il s'agissait d'une certaine façon d'une bonne farce, que cette recherche ait été en un certain sens rien d'autre qu'une boutade au milieu des travaux de l'esprit qu'il conduisait, alors que pour quiconque le connaissait, il ne pouvait s'agir d'une telle farce, mais d'une décision sérieuse et réfléchie, et qui le remplissait de joie par la légèreté qu'elle apportait en même temps dans sa vie de sérieux et de réflexion, comme si cette recherche à un moment donné lui avait apporté la possibilité de se dégager, du trop de sérieux des pensées qu'il conduisait alors, d'en repousser le carcan au-delà des côtés de son cou, puis de ses épaules, et enfin levant les bras et faisant tourner sa tête en tous sens, regardant vers le bas d'abord pour échapper à l'éblouissement, puis vers le haut, comme on nous a appris à le faire, et de l'ouvrir infiniment et

de respirer mieux, tout l'air autour de lui, en orgie, et à ce titre, je pense même, et je le sais avec certitude, que cette recherche lui apportait en fait une issue véritablement joyeuse et plaisante, qui lui permettait de dénouer un moment le lien étouffant qui le rattachait à ses pensées en cours.

Ou alors il aurait fallu croire à une duplicité prodigieuse de sa part. Ou à une inadaptation de ses expressions à tout ce que nous, autour de lui, connaissions en matière d'expressions, en règle générale, et d'expressions de O en particulier, une inadaptation que nous n'aurions jamais perçue auparavant, et qui ne se serait manifestée qu'en cette seule occasion, lui donnant le masque le plus radieux, l'expression la plus enjouée, alors que déjà se nouait en lui le malheur de la mort volontaire (cependant, je ne puis affirmer, et personne ne le peut, qu'il soit mort malheureux). Comme si son rire alors ne devait pas signifier soulagement et joie, mais qu'il l'utilisât comme un signe de douleur, comme la marque du mal que lui faisait l'obligation de débiter cette recherche. Mais comment ? Comment aurait-il pu faire une chose pareille ? Il l'aurait pu, certes, mais rien alors de plus n'aurait permis de supposer ou au moins de soupçonner, que l'expression riante de sa joie au moment de débiter sa recherche, soit autre chose que l'expression de la joie. Rien.

(Il y a là comme une décoration à la surface de mon rapport à O et la recherche de O comme un motif de trébuchement. Par motif j'entends une formule répétitive imprimée avec un espacement normé. Je nomme ce phénomène, pour mon compte, le principe de trébuchement devant la conscience de O. Il m'arrive de le nommer le

mur de ma propre conscience, mais ce mur je le sais bien est percé de partout, la difficulté n'est pas de le traverser, mais de faire comme s'il n'existait pas. à moins qu'il ne s'agisse pas du tout non plus d'un mur.)

Mais que la joie de O n'ait pas alors été de la joie, rien ne dit que ce ne fut pas le cas. Pourtant lorsque je lui demandai alors si c'était bien de la joie, il me répondit que je devais le voir mieux que lui. Et j'avais alors répliqué que oui, il s'agissait bien de joie, d'après ce que j'en voyais. Et il avait ri, de nouveau, et moi aussi.

Bien entendu, je me rappelais ensuite, qu'il lui était arrivé qu'avec le temps la nature profonde de ce travail de recherche lui était, comme il le disait dans ses notes, apparue dans sa globalité comme impossibilité totale et indépassable de mener à bien le projet sur lequel ce travail était fondé, projet que O savait paradoxal dès le premier abord, mais qu'il avait pourtant choisi de porter. Or, cette impossibilité de mener à bien ce projet, il ne la considéra jamais comme un échec, bien au contraire, il pensait que cette impossibilité était le signe même qu'il avait d'une certaine façon réussi à mener à bien, ou qu'il était en route pour mener à bien, ce projet dans lequel il s'était engagé. Que l'impossibilité de réaliser ce projet soit prouvée était comme une certaine façon de réussir cette recherche, une façon de l'avoir conduite là où elle devait aller, et de lui permettre de trouver ce qu'il devait trouver dans le fil de la recherche. La réussite du projet supposait son échec, et cela il disait l'avoir découvert (mais il le disait de quantité de façons, car la formule "la réussite du projet supposait son échec" n'était pas suffisante du tout à son avis, aussi

en avait-il proposé ces quelques variations,

la réussite du projet suppose son échec & la réussite du projet échoue à être supposée & la réussite de la supposition projette son échec & la réussite de la supposition échoue dans son projet & la réussite de l'échec projette une supposition & la réussite de l'échec suppose une projection & le projet de la réussite suppose l'échec & le projet de la réussite échoue devant une supposition & le projet suppose la réussite de l'échec & le projet suppose l'échec avec (en même temps que) la réussite & le projet-échec réussit sa supposition & le projet échoue à supposer sa réussite & suppose une réussite qui soit la projection de l'échec & supposition réussie fait échouer le projet & suppose un projet qui réussisse l'échec & supposition d'un projet dans l'échec de la réussite & suppose l'échec pour réussir le projet & supposition-échec pour projeter en toute réussite et échec réussi projette la supposition & échouant à la réussite la supposition du projet & échec du projet pour réussir la supposition & échec projeté pour supposition réussie & l'échec suppose la réussite du projet & l'échec suppose le projet de la réussite

sans me cacher qu'elles ne constituaient qu'une partie infime des combinatoires possibles de la solution de ce qui n'était même pas pour lui un problème, d'ailleurs), mais peut-être l'avait-il su dès le début, ou la découverte pourtant tardive de ce point faisait peut-être que par rétroaction, il en était venu à le savoir depuis le début, comme si la durée de la recherche était capable de modifier la temporalité du projet et la temporalité selon laquelle on juge ordinairement, très ordinairement, le travail de l'esprit. Recouvrement limaçon

spirale de projet par la recherche et nouage de l'échec du projet comme point central de la recherche. à moins que ce ne fut selon un ordre tout à fait différent, peu importe, ces éléments-là, au moins ceux-là et beaucoup d'autres, ou pas ceux-là du tout non plus ? Uniquement alors beaucoup d'autres ?

Il lui avait fallu pour cela, pour arriver à découvrir et à formaliser pour lui-même la nature profonde impossible de cette recherche, de nombreuses années de lectures et d'écoutes, d'entretiens, et de promenades solitaires, et de discussions avec nous, et de visites dans des endroits nombreux et beaux, à seule fin, nous expliquait-il, de stimuler sa réflexion. Et, bien entendu, il n'écartait pas non plus la possibilité que cette recherche poursuivie en tout sens depuis tellement de temps, et qui était son unique et principale préoccupation depuis des années, ne puisse le conduire à un traitement exhaustif et d'une certaine façon à la formalisation complète d'une solution aux questions qu'il abordait mais cette hypothèse semblait moins lui tenir à coeur que l'idée d'aboutir à la formulation d'une question qui puisse d'une certaine façon placer celui qui s'en emparerait dans toute sa richesse dans une position telle qu'il puisse de là voir l'ensemble des impasses dans lesquelles il s'était engagé pour mener sa recherche, une question indiquant un point dans la pensée qui serait comme un belvédère duquel on verrait d'un seul coup d'oeil le vaste territoire des pensées qu'il avait été amené à développer et à essayer de suivre, parfois quelques minutes seulement et parfois des mois entiers, pour progresser dans le champ d'investigation proprement colossal, quoique très réduit en apparence, dans lequel il avait décidé de s'engager à un

moment donné pour prolonger le travail intellectuel auquel il se livrait depuis son adolescence.

Ce qu'il avait fait durant ces années, c'est accumuler des carnets et des carnets de notes, une quantité véritablement énorme et formidable de notes, un tombereau de papier, de notes qu'il retravaillait sans cesse, jusqu'à les épurer à l'extrême, n'en laissant que les os, et des os même ne prenant que quelques exemplaires particulièrement significatifs, et de ceux-là même ne retenant que la plus petite partie lorsque vraiment il n'avait pas pu faire autrement que ne pas l'écarter, et détruisant au fur et à mesure ses esquisses, et jusqu'à leur donner exactement la forme souhaitée, et il ne cessait durant ce temps aussi en de longues conversations avec nous, des nuits entières de conversations avec ses quelques amis les plus proches, de poursuivre sans fin ce travail d'élucidation de ces notes pour les amener le plus près possible de la pureté et pour donner à l'ensemble de son travail un sens aigu des questions qu'il essayait de résoudre, ce qui nous faisait parfois nous sentir nous aussi comme des extensions de ces carnets de notes, enfin, surtout moi, je crois, et durant tout ce temps, le même temps toujours, inversé, tordu et noué dans tous les sens possibles par la recherche, il n'avait rien produit de définitif, rien écrit à destination de ses maîtres, ni à destination de nous, qui concernât strictement sa recherche (dans nos discussions, il dialoguait avec nous, mais ne nous "imposait jamais", comme il le disait, sa recherche comme telle, c'est-à-dire qu'il nous parlait en apparence de choses et d'autres, bien que nous sachions tous à quoi nous en tenir, et que ce "quoi" était en l'occurrence "la recherche", nous ne l'ignorions pas, nous aurions pu au besoin tous en témoigner). Et durant

tout ce temps, son rapport à cette recherche avait été tout entier dans la recherche et la rédaction privée de ses carnets de notes, et absolument pas dans la production formelle à fin de publication ou de soumission de son travail à qui que ce soit. Il me confiait alors qu'il se sentait encore et toujours et toujours plus sur les bordures de ce qui lui aurait permis de donner un commencement de forme à ce travail de recherche, mais qu'il ne lui était pas possible encore, qu'il aurait même été du plus grand danger pour la suite, de donner quoi que ce soit à voir et à lire, et je croyais totalement cet aveu de O.

Et la rigueur intellectuelle de mon ami O, cette rigueur similaire souvent à de l'aridité, était telle qu'il ne pouvait pas faire autrement que, qu'il n'envisageait même aucunement de faire autrement que, de ne rien produire à propos du sujet de sa recherche, à propos du sujet même qui lui tenait le plus à coeur, et qui dévorait son temps et son énergie, et de se maintenir dans cette absence de production alors même que son directeur de recherches l'incitait de plus en plus fermement au fil des mois puis des années à une publication qui permettrait de justifier du moins aux yeux de l'administration la poursuite de cette recherche entamée depuis si longtemps et jamais concrétisée par le moindre écrit, ce que l'institution universitaire ne pouvait en aucun cas lui pardonner. Et cet acharnement, de l'administration d'une part, et de son directeur de recherches d'autre part, qui était pourtant un fort brave homme et peut-être le plus respectable des professeurs que nous ayons rencontré au cours de nos études universitaires, ne serait-ce que pour son honnêteté qui le poussait toujours, toujours, à reconnaître ce qu'il ne savait pas, et même à dresser à la fin de chacune de ses interventions devant nous l'inventaire des ques-

tions en suspens et des problèmes non résolus par son intervention, voire à préciser au prix de quel oubli il parvenait à développer l'une ou l'autre de ses idées, au prix de l'oubli de quelle forme de complexité d'abord supposée dans la question puis ensuite abolie par lui pour pouvoir continuer et mener à bien son discours, modèle qui avait frappé O d'enthousiasme exactement comme d'autres, mais pas lui, sont frappés de désespoir devant l'ampleur de la tâche, mais pas lui, qui leur est confiée, mais pas lui, aucunement lui, rien que l'enthousiasme le plus pur devant cette façon de procéder de ce professeur ; ce double acharnement, mené par des entités, l'administration d'une part et le directeur de recherches de l'autre, pourtant tellement différentes, ne s'accommodait pas de la pléthore de publications que mon ami O entreprenait et menait par ailleurs à bien sur quantité de sujets connexes à sa recherche, sans pour autant jamais rien publier ni même communiquer autrement que verbalement et de façon allusive, à quelques amis choisis dont moi, au sujet de ce qui faisait le coeur de sa recherche, au sujet de laquelle il découvrait progressivement combien sa nature paradoxale rendait d'autant plus problématique au fur et à mesure même de la progression de cette recherche, la possibilité d'une quelconque publication.

Cette perpétuelle convocation à publier alors qu'il ne s'y sentait absolument pas disposé, ce qui n'avait rien à voir avec le fait de ne pas y être prêt, cette perpétuelle convocation l'excédait comme un signe justement du manque de compréhension pour son sujet et de l'urgence indispensable qu'il y avait à produire quelque chose sur ce sujet justement pour donner à comprendre à quel point tout travail sur ce sujet demandait une grande prudence et un grand travail afin

d'en mesurer exactement tout le contenu et toute la dimension impossibles, dimension et contenu qui en retour éclaireraient le sujet et la publication et la question générale de tout sujet et de toute publication, d'une lumière nouvelle. Ainsi rien ne l'énervait en somme plus que la menace de blocage de la poursuite de sa recherche qu'il ressentait dans les commentaires et les interventions de ceux qui le poussaient à publier, et ce en dépit du fait qu'il publiait déjà des articles de fort bonne qualité, et même des articles remarquables à bien des égards, alors qu'il leur expliquait que manifestement il n'était absolument pas en mesure encore de publier quoi que ce soit sur sa recherche, et que même l'avancement progressif de ce qu'il comprenait de sa recherche tendait à lui prouver que rien ne serait pire pour l'annuler purement et simplement que de publier à présent.

Il ne cessait donc tout le temps de se démener entre l'infinie difficulté qu'il trouvait à nos discussions, mais qu'il nous cachait toujours sous la forme d'un échange à propos de choses en apparence badines et simples, discussions qui pourtant parfois l'obligeaient à reformuler des pans entiers de sa recherche pour nous donner à comprendre ce qui s'y jouait, et l'infinie difficulté qu'il trouvait au fait que les autorités de l'université et son directeur de recherches, qu'il estimait par ailleurs beaucoup, le pressaient sans cesse de donner à voir cette recherche dans laquelle il savait ne se trouver encore qu'aux prémises et qu'il lui était donc impossible, proprement impossible, de donner à voir ainsi de façon publique sans le secours de sa voix et de longs et pénibles remaniements qui permettaient de donner un sens aussi à toutes les objections que nous pouvions lui faire au cours de nos nuits de discussions, nuits qui le laissaient épuisé et parfois tota-

lement démoralisé quant au devenir de sa recherche et à sa progression, mais aussi parfois profondément heureux, et profondément persuadé de s'avancer dans sa recherche, quelle que soit la route sur laquelle cette avancée se produisait.

Jamais il n'a abandonné sa pratique de recherche quotidienne, jamais il n'a cédé une seule journée à la tentation de placer son travail à l'écart et de l'oublier purement et simplement au moins un jour durant, jamais il ne s'est permis de délaissé ce travail, de le déposer en même temps que ses carnets de notes et de faire autre chose, de s'en déshabiller, et ce même lorsque nous partions en groupe quelques jours marcher dans la nature et rencontrer les forêts qui nous ont toujours depuis l'adolescence et notre rencontre fascinés, même dans ces moments-là, il portait avec lui sa recherche et se levait avant nous tous pour, dans l'aube des jours plus ou moins beaux ou clairs, passer une ou deux heures sur ses cahiers de notes et sur sa recherche, et s'acharner d'une façon véritablement admirable, surtout pour moi qui suis si souvent dilettante, à avancer de quelques pas dans les objections et les questions que sa recherche lui valait de toutes parts et avant tout de lui-même. Jamais pas même une journée et quelles que soient les circonstances il ne se laissait aller à ne pas saisir ses carnets et jeter encore quelques notes sur le papier jusqu'à ce que nous nous levions à notre tour. Et il disait à ce sujet qu'il lui était complètement impossible d'abandonner cette recherche un seul jour durant, qu'il aurait eu ainsi l'impression non pas de l'abandonner totalement, mais de rompre le flux nécessaire des pensées et des objections qui s'associaient chaque jour plus profondément à ce travail de recherche, flux qu'il s'agissait sans cesse de lier et d'enrouler

sur lui-même faute de quoi il risquait de passer à côté de la pensée déterminante, ou de la voie de compréhension déterminante, qui devait à un moment ou à un autre conduire cette recherche vers son aboutissement, ce dernier ne signifiant pas la fin de la recherche par clôture, par atteinte d'une réponse, mais signifiant l'aboutissement devant une question ou une branche de réflexion qui serait la question autour de laquelle s'articulerait et prendrait corps l'ensemble de cette recherche et son inaboutissement qui ne serait plus alors un accident de la volonté ou de la pensée, mais véritablement le sens de l'écueil qui conduisait cette recherche à ne pouvoir être finie et à rester comme question pour tous ceux qui ensuite, lui le premier, voudraient s'en saisir et entamer de nouvelles séries de recherches à partir de cette recherche.

L'idée d'Egon

Je n'avais alors, ces jours que m'arriva la mort volontaire de O, qui faisaient tache dans le cours ordinaire des jours sans cette mort, les jours d'avant, et ceux d'après, bien plus tard ; je n'avais, moi, Egon, toute cette fatigue mise à part, et je n'ai encore, pas grand-chose qui m'appartienne, mais de la fatigue encore, aujourd'hui, toujours. Alors seulement les quelques vêtements que je portais sur le corps, tout le temps les mêmes. Je les porte parfois ici, pour la nos-

talgie. Passablement fripés et vieillis. Dès cette époque, des nippes. Pour ainsi dire, et de vieilles chaussures; vieilles et vénérables, dont je n'avais pas honte, car vaillantes et bardant mes pieds de leur allure solide, de forts souliers, présentant encore bien, alors, après leur déjà longue, et très longue, histoire, achetées fort cher paraît-il, à l'origine, quelle origine ? mais pas par moi, un cadeau sans doute, je ne me souviens pas, et qui m'avaient blessé les pieds tellement, tellement longtemps, avant que, à cette époque - à l'époque donc de la mort de O dans le bombardement, de sa mort volontaire, à peu près, et que m'ont été légués les carnets de notes, et la recherche, je ne sais pas - j'y sois bien. Enfin.

Et puis, encore, j'avais de la famille, quelque part, il paraît, bon, que je ne voyais plus, que je n'ai pas revue, et quelques livres chez moi, abîmés pour certains, en grande partie en fait, des restes de livres, mais je ne lisais pas, presque jamais ; et j'avais pour moi, vivement, je le possédais, le fait d'avoir été durant plusieurs années l'ami de O, l'ami le plus proche de O pensai-je, et puis aussi tout de même quelques idées que je me suis constituées lentement quand je ne les ai pas piochées de-ci de-là car je suis fainéant, de l'avis général, et du mien, sans doute.

Pour moi, c'était important alors, ça l'est resté depuis, justement comme ça, d'avoir à soi quelques idées qui sont ce que je nomme des possessions portatives, car je m'attachais, et je le fais toujours, assez généralement à la certitude qu'il me faudrait fuir un jour (ce qui s'est exactement réalisé, et ne cesse en fait encore et toujours de se réaliser) et qu'à cette fin il me vaut mieux ne pas avoir trop engrangé de

biens matériels, particulièrement point trop de biens matériels lourds et/ou encombrants, qui risqueraient de me gêner ou de me retarder le jour où cette fuite deviendrait inévitable, et elle le deviendra, et elle l'est devenue, ou de biens auxquels, m'étant attaché, je risquerais de ne pas savoir renoncer assez vite pour m'enfuir (car cette fuite je l'imaginai uniquement sous la forme d'une fuite pressante, consécutive à une menace d'une telle ampleur qu'elle risquait de mettre ma vie en danger, une fuite impérative, quoique pour des raisons pas encore, jamais, claires, toute floue qu'elle reste, peut-être, avec l'âge, est-elle simplement devenue plus lente, moins brusquée), cette fuite étant dans l'avenir, comme la menace décisive qui la porte se tient tout pareillement dans l'avenir, mais aussi dans le passé cette fuite qui m'a déjà jeté hors de chez moi qui ai si peu de chez moi, et pour ne m'encombrer de rien alors dans cette attente de la fuite, je préférais à toute autre chose durant tout ce temps accumuler les idées ; de ces idées légères et pratiques pour l'homme contraint à se déplacer.

Dans les idées, toutes ne sont pas de même valeur, bien entendu, c'est un avis partagé, (universellement ?) pas toutes aussi graves, on parvient presque facilement toujours (souvent) à l'accord sur ce point, peut-être parce que la phrase "toutes les idées ne sont pas de la même valeur" ne veut pas dire grand-chose, et qu'ainsi elle ne nous engage, surtout moi, à rien, pourtant j'y croyais, j'y crois encore, dur comme fer.

En conséquence de quoi, je procédais, je procède toujours, de temps en temps, à un inventaire précis de mes idées, et alors, je m'y consacrais plusieurs jours durant, à l'exclusion de toute autre activi-

té, c'est-à-dire que pendant ce temps je ne sortais plus de chez moi et ne faisais rien d'autre que classer mes idées, par paquets, et les hiérarchiser, par piles, et décider de celles qui étaient les plus importantes et de celles qui n'étaient pas du tout importantes, ainsi que de tous les degrés intermédiaires, si nombreux.

Je m'y consacre avec ce qu'une telle activité demande de recueillement, je me tiens tapi, assis, de préférence sur le sol, installé plutôt inconfortablement, mais qu'importe, il y a le ciel, avec d'abord de la lumière, ensuite plus rien, puis des étoiles qui se lèvent et viennent à ma rencontre, et la lune qui des fois me fait peur avant que je ne la reconnaisse, puis encore les étoiles, mais alors saluant, et moi assis, me balançant doucement dans l'espoir d'échapper à l'ankylose, elles se voilent, moi devant le ciel, encore, avec mes idées, avec plus rien que mes yeux qui brûlent et le contact du sol, et ainsi je suis et accompagne ces idées longtemps, et cette fois-ci aussi longtemps et d'un ciel empesé comme ils le sont parfois, l'étaient en ce temps.

Mais je me consacrais aussi à voir comment elles se combinent, les idées, plus et moins importantes ensemble, pas si simple de les séparer, comme deux chiens qui copulent sur un trottoir, parfois, et même la moins importante entraînant par un cheminement tortueux, mais raisonnable, la plus importante, finalement, au bout de tout, ce qui m'avait permis d'acquérir cette nouvelle idée, idée maîtresse, que je trouvais alors très importante (et encore) que des idées de peu d'importance et tout en bas de mon classement étaient indispensables au bon fonctionnement d'autres idées que je jugeais celles-ci très précieuses, et tout en haut, coiffant l'édifice, qui n'avait pourtant, à vrai dire, ni haut ni bas.

Lorsque je faisais ce classement, comme je le fis alors apprenant la mort volontaire de O, constatant la disparition discrète de Juliette, héritant des carnets, de la recherche, pressentant autour de moi ce qu'avait de menaçante et d'incertaine la présence de Jean, et ainsi serré plusieurs jours durant dans la nécessité de cet inventaire de mes possessions immatérielles pour m'y retrouver un semblant d'ordre, comme je me mis alors à classer ces pensées à cette seule fin, de me concilier un tantinet de sentiment d'ordre, je constatais, je constate toujours, qu'une grande partie de ces idées ne sont pas mes idées, mais des idées, des idées collectives que nous sommes plus nombreux à partager que tout vêtement possible, même très vieux, mais aussi des idées repiquées de-ci de-là, voire des idées que j'avais éhontément pillées et glanées à droite à gauche, mais ceci sans aucun scrupule, sans la moindre once de remords, (car une idée qui traîne, qui pourrait m'en vouloir de la ramasser, de l'adopter, et de la nourrir ? son légitime propriétaire ? mais qu'il le prouve ! que veut-il dire avec son "ceci est mon idée" ? et comment compte-t-il en avancer une évidence ?) mais aussi, dans tout ce fatras d'idées publiques, quelques idées qui m'étaient, et qui me sont, de plus en plus, tout à fait, personnelles, et dont je ne soufflais jamais mot à personne, et en particulier une idée, parmi ces idées personnelles, que je me conservais jalousement, à la façon de mes chaussures, dont personne ne me fit jamais grief de ne les lui pas avoir prêtées.

L'idée la plus décisive que j'avais alors, et je l'ai toujours, régula ma vie, et n'a pas cessé, ce en raison de quoi je l'avais placée, elle y est restée, à peine modifiée, usée aux angles, sur l'un des sommets de

cette hiérarchie, de ma hiérarchie propre, dépourvue pourtant, je le maintiens, à franchement parler de haut et de bas, mais riche de reliefs.

Sans cette idée je me serais senti et je me sentirai toujours, probablement, terrorisé à la simple idée de devoir me réveiller pour me mouvoir chaque jour et de devoir persister dans l'existence chaque jour comme nous le faisons tous à ce qu'il semble, que ce soit de persister dans les choses générales et dépourvues d'intérêt, comme d'échapper aux bombardements (même s'il est d'une certaine façon interdit de chercher à échapper au bombardement singulier comme à la série des bombardements, et dans cet ordre, de la même façon qu'il est interdit de périr victime du bombardement, mais qu'il soit toléré que des conjonctions dépourvues de lien logique existent entre la chute des bombes sur la ville et la mort de certains, ou le bruit des premières bombes tombant et la fuite en masse des populations de la ville vers les abris, cela se peut, cela ne nous est pas contesté, seulement le lien trop étroit du bombardement à ses conséquences, cela ne nous est pas permis), mais aussi dans des choses moins générales comme de se porter aux côtés de mon ami O et de Juliette en ami, de marcher vers eux dans mes fameuses chaussures, ou de les recevoir chez moi, dans mon logement tellement moche, et de cohabiter avec eux, de parler avec eux, de prendre plaisir à leur présence, alors que, justement, je me sens passablement indigne et incapable de me tenir dans une telle présence et de l'assumer, ce qui fait que je dois fournir un effort chaque jour, grâce à l'idée, pour me convaincre de leur amitié et de leur bienveillance à mon égard, et de ma participation à leur amitié et de ma bienveillance à mon tour à leur égard, au lieu de me

sentir, comme c'est plus le naturel chez moi, totalement étranger à cette amitié, et même rien de plus qu'un menteur et un voleur au regard de cette amitié.

Et aussi, sans cette idée la plus décisive pour moi, je me serais senti probablement d'abord incapable d'affronter, chaque jour, mes contemporains, de me lever chaque matin et de m'habiller et puis de descendre l'escalier jusque dans la rue y retrouver ces contemporains, et leur violence manifeste et sans limites, telle que je la percevais et la caractérisais «manifeste et sans limites», c'étaient mes propres mots (ce le sont toujours), que portaient et que portent en eux mes contemporains, qu'ils ne cessent en somme jamais et pas une seconde de porter, je le sais bien, et en même temps, dans son omniprésence, violence dont personne ne parle jamais sauf mes idées, mes idées sur cette violence et sur son omniprésence, pensais-je alors, et violence dont personne ne reconnaissait jamais (et ne reconnaît encore aujourd'hui jamais) non plus l'existence en soi mais seulement des fois hors de soi, chez les autres, en regardant les autres dans la rue, toujours, de telle façon qu'il leur est à tous facile de dire qu'ils ne sont pas violents mais que la violence ambiante et si fatale est toujours et seulement la violence de l'autre, celle qu'ils observent dans l'autre et qu'ils subissent de l'autre, bien qu'à la vérité celui qui dénonce la violence de l'autre ne fait jamais que l'aveu par défaut de sa propre violence, qu'il est incapable de regarder en face, mais dont il sait profondément combien elle est présente malgré tout en lui et dans chacune de ses dénégations, du moins est-ce ainsi que je me représente les choses, et que je m'explique beaucoup des attitudes que j'observe autour de moi, attitudes qui me sembleraient par ailleurs totalement inexplicables

sans cette observation et sans cette certitude dans l'idée de la violence.

Car, supposai-je, pour chacun d'eux, reconnaître cette violence-là en eux, cette violence déchirante et lapidaire, mais aussi besogneuse, et incapable de laisser les choses en l'état, cette violence aspirant sans cesse à écharper les autres, à les écorcher, et à les dépecer, non seulement à les tuer, spéculai-je, avec persistance jusqu'aujourd'hui, mais d'abord à les faire souffrir pour, au final, les faire mourir dans la douleur, et dans un prolongement de cette douleur, pour que cette mort ne ressemble en rien à un repos, mais uniquement à la suite fatale de la douleur, suite qui ne parviendrait idéalement pas à la cessation la douleur dans la mort, mais qui bien au contraire donnerait à cette souffrance un nouveau terrain, si possible encore plus grand que le précédent, et avec elle un nouveau terrain à cette violence et ainsi sans fin ; reconnaître en eux cette violence, pensai-je au sein de cette idée mienne, serait un risque et une menace de périr sous les coups de leur propre violence, c'est-à-dire, disais-je alors, de se ronger eux-mêmes avec la violence de leur violence, dis-je toujours, et leur imposerait de se comporter autrement qu'ils ne le font ordinairement, de modifier leur attitude et leur vie de telle façon qu'ils se protègent de cette menace absolue de violence, ce qui est impossible, totalement impossible, pour de très nombreuses raisons, mais d'abord, c'est mon avis, ça l'a toujours été, du moins depuis que l'idée m'est venue et que je l'ai faite mienne, presque sensuellement, ils ne peuvent s'en échapper parce qu'ici, dans la ville où se produisent les bombardements, avec une régularité variable mais indiscutable,

(La régularité des bombardements ne consiste pas en leur apparition à des écarts de temps déterminables, ce n'est pas ainsi que se manifeste leur régularité, leur règle n'est pas une règle de ce type.

Il est bien des genres de règles, je peux vous en proposer presque sans y penser, comme le nombre des points sur les ailes de coccinelles, par exemple. Il existe aussi une façon de mesurer le monde avec le nombre des points sur les ailes de coccinelles, ou en tout cas, il pourrait exister une telle façon de faire.

La régularité lorsqu'elle concerne les bombardements, se manifeste par le retour inéluctable des bombardements, et l'anticipation de ce retour dans laquelle nous vivons.

C'est de cette façon, ainsi, que le bombardement est, pour nous, dans la ville, régulier)

cette violence est encouragée, toujours selon moi, Egon, c'est mon idée, par l'État dans lequel nous vivons,

(L'État commande aux bombardements qui tombent sur la ville et commande aussi au silence qui doit être fait sur ces bombardements, et encore plus, sur leurs conséquences.

L'État et la ville sont des synonymes, on peut utiliser l'un à la place de l'autre, bien que nous sachions tous que l'État dépasse de beaucoup la ville. Et s'étend entre autres jusqu'aux camps de modification du langage.

Lorsque les rues sont lépreuses, certains pensent que l'État est lépreux exactement en même temps. D'autre considèrent au contraire (comme Jean) que cette lèpre est seulement l'expression de la volonté de l'État qui décide si un mur sera lépreux ou pas.

Les bons soirs, Jean et mon ami O peuvent tomber d'accord sur le fait que ces deux propositions coïncident d'une certaine façon.)

État dans lequel l'individu a si peu la possibilité de se détacher de l'État, et à ne plus se penser en tout moment que comme une émanation et une incarnation et un morceau, à vrai dire une pièce infime, mais jamais rien plus qu'une pièce sans valeur du fait de son isolement, de l'État, qui est le grand tout structurant de cet ensemble de pièces, que sa seule possibilité de se dégager de l'État, ou de vivre un moment l'illusion de se dégager de l'État - car ce ne peut être qu'un sentiment illusoire - est de s'exprimer dans cette violence, une violence sans mesure, quoi que toujours assénée avec - en apparence - la plus parfaite distinction, et presque avec une expression d'amicale commisération, et qui n'en est pour le coup que plus insupportable, de manifester son existence individuelle dans cette violence qui va, en apparence là encore, contre les buts de l'État.

Les membres de l'État violent des bombardements en viennent eux aussi à se manifester dans une violence pour se dégager de l'État. Une violence qui serait contre la violence de l'État.

Mais en étant contre, elle n'est pas contraire. Étant contre, elle se rapproche plus encore de l'État et le touche, et s'y colle.

Mais cette violence est la seule forme de manifestation supposée de l'individu, du moins selon moi, Egon, depuis qu'il est devenu impossible, strictement impossible, de s'exprimer dans aucun langage civilisé dans notre, dans ce, dans l'État.

Cette idée, que je classais (classe) tout en haut de ma hiérarchie, et à laquelle je consacre (consacrais, consacrai ce jour-là, après la mort de O la disparition de Juliette) tous mes soins, sans que rien m'apparaisse, à titre personnel, plus important, est (était) de me considérer comme déjà mort, déjà mort depuis infiniment longtemps, et ceci d'une façon complète et sans le moindre reste de vie,

et d'exister ainsi sans trace de l'agitation ni de la violence de ceux qui prétendent à cette vie, qui est bien plus en fait, selon moi, une non-vie, une caricature de vie dénuée de vie, dont toute la vie s'est enfuie ou transformée en violence, seules formes de résidus de vie individuelle tolérables dans l'État,

et pour, à l'intérieur de cet état de mort, trouver les meilleurs moyens pour continuer à vivre, tout de même à persister dans l'existence mais dans une existence totalement morte,

et sans jamais un seul instant, pas même dans les moments où je pourrais sembler et me croire à l'abri de tout regard extérieur, et particulièrement dans ces moments-là qui sont sans doute ceux où l'impératif de mort est le plus critique, et qui décident du reste des instants par le poids véritablement décisif qu'ils possèdent, sans

jamais cesser d'être mort ou de faire comme si j'étais mort, et ce "comme si" avancé avec tant d'intensité qu'il me rendait bien plus mort que tout mort véritable qui n'a pas cette puissance de l'intention d'être mort, et sans pour autant me priver de vaquer à la masse des occupations qui font de moi, Egon, un individu comme les autres.

Comme les autres mais mort. Tel est mon désir, et ainsi il se répète, je me le disais ce jour là accroupi sur mes genoux, je me le dis toujours aujourd'hui, de la même voix, d'une voix morte.

Car, pensai-je savoir, comme je pense l'avoir su et compris depuis très longtemps, celui qui parvient à se situer le plus près de la mort, au plus près du dedans d'une mort totale et désirée - et ceci non pas dans une multiplication en public de gestes morbides qui ne font que trahir un véritable souci de la vie, et pas du tout un vrai désir de mort - celui qui se conserve dans un véritable contact et une véritable mutilation de soi-même par la mort, allant jusqu'à accepter que la mort se glisse comme un regard qui veille dans ses pensées les plus solitaires et les plus privées, de ces pensées qu'on nomme solitaires, mais qui sont en fait les plus décisives pour ce que sera l'être ensuite public de celui qui les pense, celui qui parvient à se situer au plus près de la mort, celui-là est toujours et définitivement celui qui l'emporte et qui doit l'emporter sur les autres qui eux passent leur temps et placent toute leur énergie à la seule fin de maintenir et de ne jamais renoncer à la vie.

Ainsi, moi, Egon, non pas incrusté dans la vie, mais bien au contraire habité par cette proximité et cette familiarité si étroitement

tissées avec la mort désirée, et au prix d'efforts qui menacent effectivement en permanence de me vouer à la mort et de me conduire à la mort la plus réelle, (et ceci sans que personne n'en sache rien, jamais) ainsi, moi, je parviens à un exercice de la parole qui me retient de rien vouloir saisir absolument avec les mots, mais bien plutôt avec une langue morte, une langue de mort et une langue d'os,

et cette proximité avec la mort me permet ainsi de me tenir sur le point de fragilité le plus étroit de la parole, point qui me permet de pénétrer au plus central le discours de tous ceux qui parlent avec leur langue vive et ainsi deviennent les adversaires de mon amour d'une langue morte, d'une langue déjà pourrie, déjà mise sous terre,

et quels ne sont pas ceux-là, ceux dans le discours desquels je me glisse, puisque tous ceux qui parlent et qui ne sont pas, et même eux parfois, même O, même Juliette, sans parler de Jean, mes amis les plus chers, sont des adversaires que seul le combat à partir d'une parole morte me permet de défier et bien souvent de vaincre, jugeai-je, moi, Egon, puisque parlant dans la mort, ou parvenant à leur faire croire que je le fais, et parvenant à me faire croire à moi-même que je le fais, je me tiens dans des phrases véritablement mortes, et dans des prises de parole de même nature, sur lesquelles aucun de mes adversaires n'a de prise, et qu'il ne peuvent donc, d'aucune manière, et jamais, me retirer, ce qui me permet de tenir le dernier mot de la parole morte qui saisit la parole vive.

Et comme

Moi, Egon,

au coeur de cette pensée fondamentale qui m'anime, je me trouve placé de telle façon que si je parle, et que je parviens à parler depuis cette mort, avec laquelle je tiens à entretenir le rapport le plus étroit, et, d'une certaine façon, le plus menaçant, et que l'autre, dans le même temps, me parle depuis sa vie et avec sa vie, comment l'autre pourrait-il avoir de quelque façon raison, c'est-à-dire me tuer de ma parole, et m'en abolir dans la mort, puisque mon discours, justement, c'est de là, de la mort, qu'il commence et qu'il se tient et qu'il coïncide, et donc que de là, il est indélogeable, puisque toujours dans le discours, c'est le plus mort qui a raison, c'est le plus mort des deux qui l'emporte,

«Es-tu prêt à mourir pour ce que tu affirmes ? » me demande-t-on

mais si simple de répondre "qu'importe, je suis déjà si totalement mort pour parvenir à proférer ne serait-ce qu'une parole"

Ce faire le mort, cette habilité fatale à faire le mort, n'est pas le fruit d'un coup de tête, d'une simple posture que je me serais décidé à adopter un jour ou l'autre, juste, comme cela se fait parfois, pour se donner un genre, d'un tel genre, moi, Egon, je me trouve bien loin, je m'en suis toujours trouvé loin, je m'en trouve d'autant plus loin que mes goûts intimes et mon éducation, justement m'incitent à ne pas adopter un quelconque genre, mais au contraire, il s'agit, véritablement, d'une mort intrinsèque, à laquelle je ne peux que souhaiter

rester accroché de toutes mes forces, et en permanence,

même si souvent, très souvent, je sens que j'échoue, il faut pourtant que ce faire le mort atteigne à la plus grande authenticité pour posséder quelque chance, et en arriver là est une condition même de survie pour moi, pour me permettre en particulier de parvenir à une quelconque parole, avec cette mort en moi et sur moi et accompagnant mes lèvres, une chance dans cette mort d'avoir parfois raison de l'autre, en lui jetant au visage cette parole morte, cette parole qui l'emporte par la mort, et par la menace de mort, qu'elle fait peser aussi bien sur celui qui la profère que sur celui qui la reçoit, et qui n'a jamais d'autre choix que d'y céder

et quand ça ne marche pas je me dis que je ne suis pas assez mort, qu'il me faut mourir encore, c'est ce que je me dis après en marchant dans la rue, toujours après, ou avant en me réveillant et avant de descendre dans la rue en enfilant mes habits fatigués et mes chaussures fatiguées, mes habits comme un sac et mes chaussures comme deux petits sacs de cuir, je me dis que je ne me le dis pas au bon moment, comme maintenant, c'est au réveil en descendant l'escalier après mes vêtements, et je me demande ce que devient l'idée lorsque je ne pense pas assez à elle, je me demande, j'ai peur d'oublier l'idée, j'ai peur de ne pas savoir ce que veut dire l'idée, non, de ne plus savoir l'idée et de ne plus comprendre l'idée, celle-là que je place tout en haut de ma hiérarchie des idées et que j'utilise tout le temps, cette idée qui forme un principe dans ma vie,

un principe devrait toujours venir en premier, il devrait venir

avant tout, avant les escaliers et avant les habits, avec le réveil, et même avant, dans le sommeil le principe devrait être là, me dis-je, si ce n'est pas là, comment ce principe a-t-il encore une chance de revenir ? s'il s'enfuit dans le sommeil par exemple ? que devient le principe lorsque je n'y pense pas ? est-ce que je le sais encore, est-ce que je le comprends encore ? me dis-je en marchant à présent dans le passé dans la rue avec le principe, la mort, le fait d'être mort avant toute chose, et j'y pense comme une question avec la rue autour de moi et moi dans mes sacs d'habits et de chaussures, et j'y pense comme ce qui risque de s'enfuir, et ce qui en fait ne cesse pas de s'enfuir et de me faire perdre toute capacité à discuter ou à parler aux autres, ce que je ne me sens capable de faire que si je me sais mort,

il y a sur un mur de la rue un tableau noir avec une table de multiplication imprimée dessus, une table de multiplication non pas complète, mais avec seulement les lignes formant le cadre dans lequel inscrire les chiffres pour faire une table de multiplication, ce n'est pas exactement une table de multiplication mais un tableau de multiplication, un squelette en attente sans les valeurs dedans, ou plutôt les valeurs il y en a, mais elles sont inscrites à la craie dans le tableau, et certaines sont effacées par la pluie, certaines ont coulé et se sont emmêlées, et je me demande si le principe est comme une table de multiplication, si je peux l'apprendre de la même façon qu'une table de multiplication qui est une chose que je continue à comprendre et à savoir même lorsque je n'y pense pas et que je ne la vois pas et que je ne l'utilise pas, mais l'idée je ne crois pas qu'elle soit comme ça, elle se dérobe plus facilement, c'est comme s'il fallait faire un autre effort pour la réactiver et pour remplir le tableau de l'idée, un effort bien moins facile

comme les chiffres tracés à la craie dégoulinent et finissent par ne plus être lisibles noyés

Un oncle de O

Je marche vers un rendez-vous.

Je marche dans la rue, acheminement à première vue flâneur, mais qui correspond en vérité (moi seul le sais) aux règles d'un transit extrêmement précis et minutieux, règles qui font que je ne dispose pas, comme un observateur peu attentif pourrait le croire, mes pieds n'importe comment à chaque fois que je fais un pas, pas au hasard du tout, c'est pensé, calculé, ça vient de loin. Je marche et mon pas s'est dépris de toute trace de la claudication de l'escalier, qui ne concerne pour sûr que l'escalier. à rythme lent.

Je marche. Le fait de marcher doit me conduire chez l'oncle de O. Il existe dans la ville au moins un chemin qui conduit de là où j'étais jusque chez l'oncle de O. S'il n'existe qu'un seul de ces chemins, c'est celui-là que je prends.

Le chemin vers chez l'oncle de O existe et je marche dessus. Je le parcours.

Ce chemin n'est pas un chemin inconnu. Si je ne le connaissais pas, je ne le parcourrais pas si facilement. Si je ne le connaissais pas je ne pourrais pas le reconnaître.

J'ai de l'avance, tout va bien. Je pourrais affronter un escalier. Facile.

J'ai rendez-vous avec l'oncle de O, un de ses oncles, celui qui est vivant encore, celui qui est mort, c'est non plus, fini, je ne vais plus le voir, depuis longtemps. Ce rendez-vous j'ai tenté de le fuir, et je n'ai fini par l'accepter que devant l'insistance, pitoyable et presque scandaleuse, du bonhomme qui aimait beaucoup son neveu, et qui m'aimait bien moi aussi, je crois, et qui nous a toujours accueilli à bras ouverts dans sa maison, alors que O, pour sa part et autant qu'il m'ait été donné d'en juger, n'a jamais apprécié le vieil homme, a même d'une façon très systématique fait preuve à son égard d'un jugement très critique et passablement méprisant, et ceci en raison de l'esprit très limité dont cet oncle a toujours fait preuve, en raison de son esprit étroit et borné de propriétaire et de rentier, un esprit auquel O a toujours tenté de ne pas se conformer, en particulier en refusant toujours, ou presque toujours, les subsides de cet oncle, le seul survivant parmi ses parents (les membres de la famille de O ont semble-t-il tous développé une sensibilité hors du commun aux bombardements), et qui se sentait extrêmement flatté de l'existence de ce neveu engagé à ce point dans l'étude et la recherche, et particulière-

ment dans l'étude musicale et la recherche philosophique, et qui ne demandait rien de mieux que de contribuer dans la mesure de ces capacités, financièrement énormes et intellectuellement limitées, à la poursuite de la recherche de mon ami O.

Sur le trajet jusque chez l'oncle, mes pieds prennent une certaine forme d'autonomie, d'autonomie et non pas d'indépendance, car ce serait un coup à me casser la gueule, ils effectuent leur travail de pieds, mais sans effort, sans me solliciter, mécanique au point, huile et bonne odeur de chaud, juste comme il faut, un vrai bonheur, ils me laissent en paix, ils me laissent jouir de mes capacités mentales, pliés par des années d'exercice, ils avancent, et me trouvant en chemin vers un rendez-vous, l'esprit libre de mes pieds, et débarrassé de ma locomotion.

O avait, à un moment donné, poursuivi une série de recherches sur les rendez-vous justement, et sur ce qu'il nommait l'impossibilité des rendez-vous ou qu'il qualifiait de miracle qui faisait que deux personnes qui se donnent un rendez-vous parviennent, en dépit de toute logique, disait-il, le plus souvent à se rencontrer, en dépit du bon sens ajoutait mon ami O.

Le rendez-vous est, selon O, cette chose qui ne va pas de soi. Moins facile encore que de marcher.

Je me rappelais ce que O affirmait toujours à ce sujet, que les rendez-vous ne lui paraissaient pas choses possibles, ce qui n'avait jamais empêché personne de réussir à se rendre à un rendez-vous, s'empres-

sait-il de préciser, et même, chose plus étrange encore, d'y retrouver effectivement la personne avec qui le rendez-vous avait été fixé, dans le lieu même convenu à l'avance, et parfois dans un autre lieu mais non dénué totalement de rapport avec le précédent, dans un lieu proche, ou sur le chemin du rendez-vous, ou dans une quelconque des zones que l'espace convenu à l'avance comme "lieu de rendez-vous" permettait à l'occasion de délimiter d'une façon imprécise mais, finalement, en dernier recours, fonctionnelle, assez souvent, et il envisageait quantité de méthodes pour rendre les rendez-vous plus précis, et il les nommait les jeux du rendez-vous

(méthodes et jeux que j'ai pour ma part adoptés, faisant ainsi grimper en flèche mon taux de réussite au jeu des rendez-vous tel qu'il se pratique le plus souvent, des méthodes comme de refuser systématiquement de donner rendez-vous à qui que ce soit dans un lieu que nous n'ayons pas auparavant déjà fréquenté tous les deux pour une raison ou pour une autre, et lorsque je dis tous les deux je veux dire dans un lieu où nous ayons été tous les deux réellement ensemble et au même moment, et si possible dans ce lieu dont nous partageons une commune connaissance, une certaine compétence de ce lieu, de se donner rendez-vous à un emplacement qui nous soit déjà familier, comme un canapé dans le salon d'un hôtel (et non pas sur un canapé au hasard, car il peut exister dans un hall d'hôtel des dizaines, et peut-être même des centaines de canapés, ou encore, ce que j'appelle un canapé, la personne avec qui j'ai rendez-vous peut l'appeler une banquette, ou encore un sofa, et nous pouvons les uns et les autres nous égarer dans cette synonymie), ou une table précise dans un café, ou un banc particulier dans une rue, ou une station de tram-

way, un quelconque repère qui soit défini pour nous deux dans les mêmes termes, et non pas dans des termes vagues tels que « tu reconnaîtras facilement l'endroit », car mon expérience m'avait clairement convaincu que très souvent ce lieu facilement reconnaissable n'avait rien de facilement identifiable qui permette de l'assimiler au lieu prédéfini, soit qu'une erreur se soit glissée dans la formulation de l'un ou de l'autre, soit bien plus souvent que le terme choisi pour décrire ce lieu ne relève pas d'une définition commune et que chacun puisse l'interpréter à sa façon (comme dans l'exemple du canapé), et ceci jusqu'au point où il ne serait plus reconnu du tout par l'un ou par l'autre comme ce dont on lui avait parlé, et la même chose avec cette coordonnée encore plus floue du langage qu'était l'heure du rendez-vous, une notion encore plus difficile à partager, car elle engage à chaque fois toute la conception que chacun se fait du temps, et cette notion peut-être tellement variable d'un individu à l'autre, entre ceux qui choisissent l'exactitude, ceux qui ne sont pas à cinq minutes près, ceux encore qui considèrent que le retard fait partie de la façon dont on donne un rendez-vous, avec toutes les fourchettes de temps que cela peut supposer car définies par chacun de nous comme écart acceptable, ou retard acceptable définissant ceux qui sont à l'heure, ou ponctuels, ou exacts, ou précis, ou en retard, ou jamais à l'heure, ou en retard mais d'une façon si constante qu'elle finit par devenir calculable, de telle façon qu'on se croit en mesure d'anticiper ce retard, et qu'on se plie ainsi au retard de l'autre, avec le risque que cette fois-ci il ne soit pas en retard, mais exactement à l'heure).

(ainsi je me tiens à un petit nombre de façons de donner des rendez-vous, mais dont je suis absolument sûr)

Je pensais que ces méthodes ou jeux de détermination des rendez-vous qu'avait imaginés mon ami O auraient mérité d'être mis en oeuvre, pour qu'au moins nous parvenions soit à la certitude de toujours arriver effectivement à l'heure et au bon endroit à un rendez-vous, soit à celle tout aussi importante au bout du compte, que parvenir à un rendez-vous était une impossibilité qu'il fallait traiter comme telle en nous obligeant en conséquence à trouver une autre façon de nous rencontrer ou en acceptant de fixer nos rendez-vous avec des présupposés tout différents, ou encore à comprendre la notion de rendez-vous d'une façon conforme à ce que ces méthodes ou jeux nous en auraient appris.

Et je repensais encore à ces méthodes ou jeux dans le moment même de me rendre au rendez-vous fixé avec l'oncle de O, rendez-vous que conformément à ce que mon ami O m'avait permis d'apprendre sur les rendez-vous en me parlant de ces méthodes ou jeux, et en discutant avec moi de ces méthodes ou jeux, j'avais décidé de fixer dans un endroit et selon une modalité temporelle qui correspondaient effectivement à tout ce que j'avais pu me fixer comme règles. Règles auxquelles je ne dérogeais jamais afin d'une part de rater le moins de personnes possible - ce qui n'était déjà pas en soi une mince affaire, d'autant plus que les transports dans notre ville, et aussi dans l'ensemble du pays, avaient la plus fâcheuse tendance à souffrir d'une imprécision chronique et tellement chronique que je finissais à la longue par la deviner calculée, et qu'il était proprement impossible à deux ou trois jours près de rien planifier dans ce monde, le plus souvent, sauf à intégrer la variable d'un temps d'imprécision qui tendait à croître toujours avec la distance qui me séparait de mon

rendez-vous - et d'autre part de me conduire le plus en conformité possible avec ce que mon ami O m'avait, par ses jeux et ses discussions, fait comprendre comme étant la signification du rendez-vous, signification qui, à défaut de pouvoir être modifiée, car c'était une signification fautive mais validée par une longue pratique d'un grand nombre de personnes, et il était désormais presque impossible de s'en couper tant elle était ancrée, devait du moins être comprise d'une façon différente qui rende moins pénible l'hypothèse d'un rendez-vous manqué et qui donne plus d'armes pour surmonter les imprécisions d'une telle notion de rendez-vous et pour ainsi se donner plus de chances de transformer un rendez-vous marqué par l'aléatoire en quelque chose qui aboutisse avec une très forte chance sur une rencontre effective.

En conséquence de quoi j'avais promis à l'oncle de O de le retrouver chez lui, et très précisément en me manifestant à la sonnerie de sa porte (dont j'avais vérifié qu'elle n'était pas en panne en lui posant la question au téléphone, coup de téléphone qui m'avait permis par la même occasion de vérifier qu'il n'était pas devenu sourd depuis notre dernière rencontre, mais aussi de préciser quantité de ces détails, ou prétendus tels, qui s'allient en noire congrégation pour nous faire le plus souvent rater nos rendez-vous) à une heure comprise entre neuf heures et midi (à cause des incertitudes sur le temps que je mettrais ce matin-là à descendre mon escalier) un matin où je savais, pour lui avoir là encore posé la question, avant de lui en intimier l'ordre formel, qu'il ne devait pas sortir du tout, mais rester chez lui car il attendait ma visite, dans le grand appartement qu'il occupait depuis des années au même étage d'un immeuble dont l'apparence,

même en cas de travaux de réfection particulièrement poussés, ne pourrait guère être modifiée, ayant une allure aisément reconnaissable, et ceci dans une rue dont le nom était resté identique depuis bien longtemps, alors que dans notre ville il arrive très fréquemment que le nom des rues change et qu'on débaptise une rue nommée en l'honneur d'un grand serviteur de l'État pour la rebaptiser en l'honneur d'un autre grand serviteur de l'État plus obscur encore si une telle chose est possible.

Comme tentative de rencontre, le rendez-vous est menacé par l'échec.

Les causes de cet échec sont multiples, mais d'abord l'imprécision et la méconnaissance de l'autre.

Pourtant, ce ne sont ni l'imprécision ni la méconnaissance de l'autre qui rendent le rendez-vous impossible, mais bien plus le fait que la notion que l'autre, mon semblable humain, entretient du rendez-vous m'est inaccessible, et que de ce fait le paysage circonstanciel du rendez-vous ne peut en aucun cas être complètement représenté.

Il est des gens pour qui la réussite du rendez-vous ne peut avoir lieu que dans l'échec de la rencontre.

Pour me faciliter les choses, l'immeuble dans lequel logeait l'oncle de O était facilement reconnaissable, et même de fort loin, et même pour moi qui ne suis pourtant pas très doué pour reconnaître les immeubles ni pour reconnaître quoi que ce soit en général qui aille

au-delà des quelques rares domaines où je possède quelques rares compétences, il était facilement reconnaissable, et à vrai dire même très facilement reconnaissable pour n'importe quel passant qui se donnât la peine de plier un peu sa nuque afin de regarder en l'air, car le point reconnaissable de cet immeuble est assez haut perché, ou pour n'importe qui arrivant d'assez loin dans la perspective de la rue, et qui se donnât simplement la peine de lever les yeux, quoique lever les yeux ne soit pas une pratique très courante dans notre État, pas une pratique courante du tout même, et en un certain sens une pratique extrêmement rare, car ici les gens ont tous une fâcheuse tendance à ne rien regarder d'autre que ce qui est immédiatement à la portée de leurs yeux, ce qui est livré à leur regard sans leur demander aucun effort du type de lever les yeux ou encore d'arriver par la bonne perspective pour s'épargner la peine de lever les yeux en bénéficiant de la vue d'ensemble que procure l'éloignement, et ils ne regardent en conséquence que ce qui leur est le plus proche et le plus accessible, comme par exemple leurs chaussures, ou les chaussures de leurs voisins, ou les chaussures présentées dans les devantures sur des éventaires très bas, mais ils n'ont jamais l'idée de regarder autour d'eux, ni jamais le sentiment que regarder autour de soi soit un acte qui puisse leur apporter quelque chose, qui puisse leur procurer un certain bonheur par exemple, et que le regard soit une pratique importante, et tout à fait bénéfique en somme, mais ont plutôt pris l'habitude de penser que ne regarder que les choses les plus communes, et celles qui demandent le moins d'efforts, est une bonne façon de passer inaperçu et de ne pas se singulariser, sachant que la singularité est sans doute une des choses qui fait le plus peur à cette population pourtant en grande partie composée d'égoïstes.

L'immeuble de l'oncle de O était rendu facilement reconnaissable, donc, du fait des coupoles et des dômes qui y avaient été placés dans un but que je suppose décoratif, mais dont je me suis souvent demandé, interrogation que partageait mon ami O, et qu'il avait même conçue avant moi, s'il n'était pas d'une toute autre nature que décoratif, ou si en plus d'un but décoratif, il ne fallait pas envisager un but symbolique, et même d'une symbolique extrêmement précise, même si cette symbolique ne possédait pas de signification apparemment identifiable. Ces dômes à plusieurs pans d'inspiration vaguement orientale ne manquaient pas d'inciter celui qui les observait à se poser tout d'abord quelques questions sur la possibilité que leur concepteur ait souffert d'une certaine forme de confusion non pas mentale mais spirituelle, mais ils pouvaient aussi être le signe ou la trace d'un puissant message

(dans ce cas-là je pourrais dire "ces dômes me parlent", sans pour autant que leur voix résonne, à moins que ma perplexité devant leur sens ne doive m'inciter à dire plus justement "ces dômes émettent des signaux dans ce que je crois reconnaître comme une langue mais que je ne comprends pas")

(Puis-je être assez prudent, avec ces dômes ?)

qu'il avait souhaité transmettre au moyen de ces coupoles venues de façon plutôt inattendue à mon avis coiffer un immeuble d'un classicisme par ailleurs très standard et très quelconque, modèle architectural que semblent avoir adopté l'ensemble des architectes qui

sévissent dans la ville depuis deux ou trois siècles, et dômes qui d'une certaine façon remodelent l'édifice en lui conférant une capacité à interpeller le passant qui se donne la peine de les regarder, et qui du coup est inmanquablement amené et conduit par la présence de ces coupoles à leur prêter un sens.

Bien entendu ce sens n'a ici rien de précis. Ces coupoles ne produisent pas de façon instantanée et comme qui dirait miraculeuse chez celui qui les regarde l'apparition d'une idée nette et univoque concernant leur signification. Mais elles provoquent bien chez tous ceux qui les regardent avec un peu d'attention le même sentiment que des coupoles ainsi placées et ainsi dessinées, avec leurs pans et les couleurs qui habillent ces pans, et les matières différentes qui les composent, et la façon dont ces coupoles au nombre de trois sont organisées l'une par rapport à l'autre, que ces coupoles possèdent une signification, même si ce à quoi renvoie cette signification est obscur.

Mon ami O et moi avons formulé au cours des ans un certain nombre d'hypothèses sur les significations possibles de ces éléments décoratifs dont la nature décorative ne nous semblait point justement si évidente, à commencer par l'hypothèse, bien entendu, qu'elles soient effectivement de purs éléments décoratifs placés là par l'architecte parce qu'il trouvait qu'elles coiffaient agréablement sa construction. Auquel cas l'architecte n'aurait alors aucunement perçu combien la présence et l'organisation de ces coupoles, outre leur effet décoratif pas forcément très probant, étaient à même de provoquer le sentiment d'une signification liée à la présence de ces coupoles pour celui qui passant dans la rue en contrebas y prenait garde. Et nous

n'avions d'ailleurs pas écarté l'hypothèse que l'architecte en question d'abord sensible uniquement à l'aspect décoratif de ces coupoles ait pu, par la suite, à l'occasion d'une promenade par exemple, revenir voir ses coupoles et se rendre compte qu'outre leur aspect décoratif (discutable) elles possédaient aussi cette vertu de donner le sentiment d'une signification qui avait présidé à leur conception et à leur mise en place avec toutes leurs caractéristiques particulières (mais alors nous parlons presque de deux personnes différentes, d'un côté le concepteur de ces coupoles qui entend leur donner une valeur décorative précise, et de l'autre le promeneur qui les croise et perçoit la tension qu'elles engendrent en lui afin de leur donner une signification). Mais nous avons aussi développé l'hypothèse que l'architecte (ou quelqu'un de suffisamment proche de lui pour avoir pu dresser le projet de ces coupoles et les lui faire intégrer au plan d'ensemble de son bâtiment) ait pu construire ces coupoles dans le but conscient de leur donner une signification prédéfinie, qui alors ne nous était pas apparue, soit que la réalisation de son projet ait été maladroite, soit que cette signification ne puisse être appréhendée que par un petit nombre d'initiés, et qu'il soit même de sa nature de ne pouvoir être appréhendée que par un petit nombre d'initiés comme une signification ésotérique, et que dans ce cas notre sentiment que ces coupoles recelaient une signification aurait été totalement justifié, mais que cela nous aurait déçu, car allant contre notre dernière hypothèse, qui nous semblait la plus belle, et d'une certaine façon la plus souhaitable (j'avais d'ailleurs effectué quelques recherches pour m'enquérir de quelques éléments biographiques de cet architecte afin de vérifier qu'il n'était pas notoirement affilié à un quelconque groupe ésotérique, démarche que mon ami O avait blâmée au motif qu'«une telle

connaissance biographique ne laissait pas sa chance à la construction de cet architecte et qu'elle la renvoyait aussitôt dans la pure anecdote, et lui avec», mais j'avais heureusement cessé cette recherche assez vite, sans rien avoir trouvé de probant), qui était que le but même de l'architecte en construisant et concevant ces coupoles avait été non pas de les charger d'une signification précise et étroite, mais bien de leur donner justement la possibilité de provoquer chez celui qui les regarderait un peu attentivement le sentiment qu'elles recelaient une signification, libre à celui-ci ensuite de s'interroger sur la nature d'une telle signification, ou, comme nous avons fini par nous persuader qu'il était le mieux de le faire, en appréciant simplement cet appel à la signification pour ce qu'il est, sans chercher forcément à en avoir le fin mot par un coup de force interprétatif qui ne nous aurait pas (surtout mon ami O) satisfaits.

Voilà à quoi je pensais en me rendant chez l'oncle de mon ami O qui tenait tellement à me parler, alors que ces coupoles ne ressemblaient proprement à rien et que je me demandais avec insistance ce que nous allions bien, l'oncle de O et moi-même, nous dire, et que cette question me poursuivait encore, et plus encore que la question de la signification des coupoles en haut de son immeuble, alors que je pénétrais dans l'ascenseur pour me rendre chez lui, que je constatais la conformité de cet ascenseur avec le souvenir que j'en avais gardé de mes précédentes visites, puis la conformité de la porte puis celle de l'oncle, signe que le rendez-vous, dans cette série de retrouvailles, avait été réussi.

Lorsque je lui parlais très sérieusement, puisque seule cette chose méritait le qualificatif de sérieux pour moi à ce moment de ma vie, de mon ambition de poursuivre, dans le sens très précis qui était le mien, et en essayant du moins de m'aligner sur l'honnêteté de mon ami O, la recherche de mon ami O, l'oncle de O tenta de me persuader de l'inutilité d'un tel travail, qui ne pouvait à son sens que déranger la mémoire de O là où il se trouvait à présent et lui faire plus aigrement encore ressentir le fait d'être mort. Il me dit aussi que là où il était à présent, O s'en voudrait, et s'en voudrait même terriblement, de me voir gâcher ma vie à la poursuite de la chimère que constituait la poursuite de sa recherche, alors que j'aurais sans doute bien mieux fait de me consacrer à d'autres activités, comme par exemple mon travail d'écriture, ce travail dont l'oncle de O avait été informé par son neveu, et qu'il était un des seuls, qu'il avait toujours été un des seuls, à m'encourager à poursuivre, alors que je ne semblais pas moi-même très persuadé de la valeur de ce travail.

Je m'élevais aussitôt, et vivement, allant même jusqu'à esquisser quelques gestes de menace physique, grincements de dents, crispation puis réouverture lente des doigts, trépignements sur les endroits les plus instables du parquet, qui passèrent inaperçus, contre cette conception de l'oncle de O qui semblait supposer que mon ami O, ayant décidé de sa mort volontaire, puis mis en oeuvre cette décision, et étant donc mort, pouvait, en dépit de tout ceci, encore d'une certaine façon assister à ce qui se passait dans le monde des vivants et donc souffrir encore d'une certaine façon de ce que pourraient être mes actes et mes décisions vis-à-vis de sa recherche.

L'hypothèse de la survie de O après la mort de O est stupide. C'est une fadaïse.

La mort de O marque la fin de la vie de O, et de cette façon la fin de l'attention que O est en mesure de porter au monde. O mort n'est plus en mesure de souffrir ou de se réjouir de ce qui lui survit, c'est là une des conséquences de la mort de O.

C'est là le sens de l'expression la mort de O.

Je soupçonnais aussitôt l'oncle de me prendre pour un malhonnête, pour un malhonnête criminel, auquel il ne faisait aucune confiance, et particulièrement pas confiance pour poursuivre la recherche de O. Et je le lui dis. Et je n'aimais pas ça. Et je le lui dis encore, et bien d'autres choses. Toujours en trépignant légèrement, comme il convient. Car, lui dis-je, je m'engageais dans la poursuite de cette recherche, ou du moins, pour le moment, dans le questionnement sur la poursuite de cette recherche, avec la plus grande honnêteté, au contraire, avec une honnêteté proprement sans limites.

Mais ce n'était pas, en aucun cas, l'hypothèse que mon ami O puisse encore d'une certaine façon surveiller ce qu'il advenait de sa recherche, en survivant ainsi à la manière d'un regard, d'un regard d'outre-tombe qui se serait glissé sur nous, qui me poussait, et m'imposait même impérieusement, à faire preuve d'honnêteté. Je trouvais même une telle hypothèse parfaitement stupide et insultante. Et j'y reconnaissais bien la trace d'un esprit bigot contre lequel je m'étais toujours élevé, et contre lequel O aussi s'était toujours élevé, et d'un

esprit bigot typiquement conforme à celui que nous retrouvions toujours autour de nous dans les différents appartements où il nous arrivait d'entrer, et d'un esprit bigot qui se reproduisait comme une chose rampante jamais totalement proclamée et discutée, mais se manifestant plutôt par des peurs et des interdits formulés dans les circonstances les plus inattendues.

O et moi avons toujours souffert de cet esprit, qui était en vérité un non-esprit, une fuite de l'esprit et un contraire de l'esprit.

Et je criais désormais, mais toujours avec bienséance, et d'une voix très retenue, sur l'oncle de O.

Car c'était bien plutôt la simple exigence vis-à-vis de moi et vis-à-vis de ce qui en moi subsistait encore de mon ami O, sous forme de souvenirs et de traits de caractère, souvenirs et traits de caractère qu'il ne m'avait pas légués au moment de sa mort mais qu'il avait bien auparavant contribué à former en moi au cours des longues années de notre relation et de nos très nombreuses discussions, qui me poussait à me montrer de la plus scrupuleuse honnêteté dans tout ce qui concernait la suite à donner aux travaux de O. Et cette exigence, qui prenait sa source dans ma vie personnelle, ainsi que dans l'histoire commune entretenue avec O, avant sa mort volontaire, et maintenue, suite à sa mort volontaire, me semblait d'une force bien plus grande que toute exigence qui aurait pu venir de la crainte que l'âme ou le fantôme de mon ami O se manifestent à moi un jour ou l'autre de l'une ou l'autre façon pour me signaler (peut-être sous un voile, ou sous la forme d'un ectoplasme, ou alors comme un chien

parlant dans la rue) que j'avais pu commettre une erreur d'interprétation dans la suite de son travail.

Mais cette discussion tournait court au fur et à mesure que, avec obstination, l'oncle de O essayait de me prouver d'une façon que je trouvais grotesque que ce que je décrivais comme la persistance en moi du souvenir de mon ami O et de la relation construite avec O du temps qu'il était vivant, n'était, en fait, pas différent de ce que lui décrivait comme la survie de l'âme de O et de son inquiétude quelque part dans un ciel où il pouvait jour après jour et sans se lasser une seconde surveiller mes gestes, éventuellement sans jamais se manifester, mais sans pour autant cesser de souffrir des erreurs que je pouvais commettre quant à la poursuite de sa recherche, et quoi que j'en dise, l'oncle de O maintenait cette opinion face à mes démentis outrés, et face au peu de goût que je lui confessais au sujet d'une telle hypothèse, d'une hypothèse qui réduisait la fidélité et l'exigence d'honnêteté que je témoignais à la mémoire de mon ami O et de notre relation commune à l'expression d'une peur au regard de la survie de son âme immortelle.

Et ce débat se poursuivit jusqu'à ce que nous entendîmes un bruit dans le ciel. Un avion à ce moment-là passait dans le ciel et produisait ce bruit. Il s'agissait d'un bruit d'avion. Il y avait dans le ciel l'avion, et dans l'air son bruit. Le bruit accompagnait l'avion, je dirais. Mais l'oncle de O ne l'entendait pas ainsi. Il entendait bien un bruit. Pas un bruit d'avion. Mais ce qu'il me proposa de qualifier, si j'en étais d'accord, de bruit de l'accord de mon ami O à ce que lui, l'oncle de O, soutenait au sujet de la survie de l'âme de son neveu. Et l'a-

vion spolié de son bruit. L'avion, il ne s'en souciait pas. Pas du tout à vrai dire.

Durant toute cette conversation, nous étions en train de prendre le thé dans le salon de l'oncle de O, un salon à vrai dire outrageusement surchargé de tentures, de meubles, on y était véritablement mangé par les meubles, et même assis, dérangé par les meubles, repoussé et malmené par les angles des meubles accumulés ici en si grand nombre pour répondre à un besoin d'exhiber les meubles comme richesse, exhibition rendue encore plus flagrante par l'exubérance de marqueterie de mauvais goût et la surabondance de bois précieux trop nombreux et trop mélangés, de telle façon que personne n'aurait été capable de reconnaître la moindre essence de bois dans ce désordre savant trahissant à la fois le mauvais goût de l'acheteur et le profond fourvoisement esthétique et professionnel d'un ébéniste sans doute en pleine possession de ses capacités techniques, mais entièrement perverti par la demande de sa clientèle et par le mauvais goût insupportable qui régnait dans notre État, et qui règne toujours dans notre État, et qui risque de survivre encore fort longtemps dans notre État puisque personne ne s'élève jamais pour formuler son dégoût devant cet art surchargé et laid, d'autant plus que c'est la mode dans la bourgeoisie établie de notre régime de ne considérer comme signes de réussite que la possession en grand nombre de ces meubles alambiqués, et leur entassement dans des pièces qui en aucune manière n'avaient été prévues pour cela, et ce de telle façon que le visiteur en se cognant sans cesse à ces meubles ne puisse s'empêcher de remarquer l'existence de ces meubles, et ne puisse que s'extasier sur la beauté de ces meubles, qui étaient pourtant ce qu'on peut imaginer de

plus repoussant en termes de menuiserie et d'ébénisterie, et de la même façon, le service de porcelaine dans lequel on nous servait le thé était une horreur rococo hurlante de dorures qui correspondait exactement à ce que l'esthétique bourgeoise du régime, qui n'en connaissait aucune autre, qui n'aurait même été capable d'en imaginer aucune autre, considérait comme le comble du bon goût en matière de service à thé, alors que sa hideur dépassait proprement l'imagination et donnait envie avant tout de l'envoyer valser sur les murs dans un geste destructeur qui aurait aussi été un geste décoratif, au bout du compte, un geste de violence ouvrant la possibilité d'un remaniement décoratif de cette pièce, qui hélas n'aurait guère eu de sens, puisque le travail aurait été ensuite à refaire au niveau de chacune des autres pièces, puis de l'étage dans son ensemble, puis du bâtiment et enfin de la ville et de l'État tout entier qu'il aurait alors fallu mettre à bas dans une révolution esthétique globale qui fit enfin la place à un minimum, en fait au simple minimum vital qui nous aurait laissé une chance de survie, de beauté, mais le thé, ceci étant, restait fort bon, car l'oncle de O par ailleurs si obtus avait toujours cultivé un goût assez fin pour le choix du thé.

Avec le thé, l'oncle de O fit apporter par sa gouvernante une série d'assiettes chargées de tranches de gâteaux, ou devrais-je dire, d'une série de variations sur le sujet d'un seul et même gâteau, une série proprement impressionnante constituée de plusieurs dizaines d'assiettes chacune chargée d'une tranche de gâteau, et qui s'en vinrent surcharger encore un peu plus la décoration de la pièce dans laquelle nous nous tenions, dont le moindre espace libre se retrouva agrémenté, ou défiguré, par une petite assiette sur laquelle s'étalait une

tranche de gâteau, qui était en l'occurrence un gâteau aux raisins, ou plutôt une effrayante quantité de gâteaux aux raisins tous légèrement différents, quoique cette différence ne m'apparût pas de prime abord évidente, si ce n'est dans la coloration, la véritable palette chromatique que toutes ces pâtisseries placées côte à côte composaient du fait des variations qui avaient été appliquées à leur préparation. Et l'oncle de O se mit à me parler de cette pâtisserie pléthorique, dont il m'avoua aussitôt avec un air persuadé du bien-fondé total de ses dires, qu'il l'adorait depuis très longtemps, depuis son enfance la plus tendre, mais d'abord adorée à cause des raisins marinés qui se trouvaient pris dans la pâte, et en revanche absolument pas à cause de la pâte, qu'il trouvait lourde et écoeurante, et dans laquelle étaient plongés ces raisins, « véritablement, voyez-vous, Egon, j'adore les raisins secs dans le gâteau aux raisins, mais je n'adore pas le gâteau aux raisins, on pourrait même dire que je n'aime pas du tout le gâteau aux raisins, et que je lui préférerais n'importe quel autre gâteau, tant la pâte du gâteau aux raisins me répugne, répugnance qui n'est contrebalancée que par le fait qu'il comporte des raisins. Et, pour mon malheur, je n'aime pas non plus les raisins secs seuls, je peux même vous avouer que les raisins secs consommés seuls me plongent dans un profond abattement consécutif à une profonde nausée elle-même provoquée par l'ingestion de raisins secs, ce qui fait que je ne puis les consommer que dans le gâteau aux raisins, préparation dans laquelle je les adore. Ce qui fait que, ayant déjà depuis longtemps pris mon parti de cette situation redoutable et ridicule, ayant déjà compris que je me tenais dans cette position de n'aimer que les raisins secs dans le gâteau aux raisins alors que je n'aime par ailleurs ni les raisins secs seuls ni la pâte qui constitue le gâteau aux raisins, je fais des essais

pour satisfaire au mieux mes goûts, c'est-à-dire pour parvenir à la proportion exacte entre les raisins secs et la pâte, et c'est une expérience proprement épuisante, cher Egon, vous ne pouvez deviner à quel point elle est épuisante, car il est nécessaire de buter sur des milliers d'échec, et il est nécessaire, au bout du compte, de buter toujours sur la même limite, en augmentant sans cesse la proportion des raisins secs, qui sont ce que j'aime vraiment dans ce gâteau aux raisins, je n'obtiens plus un gâteau aux raisins, mais uniquement une poignée de ces raisins secs que je n'aime justement que lorsqu'ils participent d'un gâteau aux raisins, et je ne cesse de tenter de cerner au mieux cette limite et cette frontière absolue mais si délicate et fragile qui sépare le raisin sec du gâteau aux raisins avec très peu de pâte et énormément de raisins secs, mais qui reste un gâteau aux raisins, et pour ce faire, je me contrais à une infinité de réussites qui sont aussi une infinité d'échecs, je fais varier insensiblement les proportions des préparations afin d'obtenir le gâteau idéal. »

On m'a demandé tellement de fois...

On m'a demandé, on a ensuite tellement de fois essayé de me faire dire cette chose que je ne savais pas. Ni au sujet de mon ami O je ne la savais, ni au sujet de Juliette non plus. Je ne la savais pour personne, cette chose. Je ne la savais pas pour moi, pas plus. Pas même pour moi. Et ce qu'il en était, et le reste.

C'était devenu, du reste, une sorte de sport, de me questionner à ce sujet, c'était devenu un jeu, on m'assaillait dans la rue à cette seule fin, des gens que je n'avais presque jamais vu, ou d'autres avec qui je m'étais fâché longtemps avant, se présentaient sur le pas de ma porte, une fois même, une fois, l'un s'en vint frapper à la porte du cabinet où je venais de me retirer, et où je cherchais la concentration, le pantalon en bas des jambes, stupéfait de l'association des couleurs employées pour décorer cet endroit (un bleu cobalt très lumineux y cohabitait avec un jaune sale, et cette apposition renforçait l'aspect pisseux du second d'une façon prodigieuse), pour me questionner au sujet de la mort volontaire de O et de la disparition de Juliette, pour me demander quelle était la cause première et l'origine de ces faits. Jamais d'autres questions, mais toujours uniquement celle-là, celle qui portait sur la seule origine causale des événements, comme si dans cette question se cachait quelque chose d'autre, comme si cette question menait à ce qu'il aurait fallu dire au bout du compte, en fin de tout, pour clore l'affaire, et laisser ainsi définitivement O à sa mort et Juliette à sa disparition, comme si je possédais la formule magique de l'origine capable de tout expliquer.

Ils voulaient savoir, de la façon la plus précise possible, comment tout avait commencé, quel était le début des choses, l'origine des causes qui avaient conduit à la mort volontaire de O et à la disparition, à l'évaporation de Juliette, évaporée. Et quoi que je réponde, et pourtant, je répondais rarement, ou seulement abusivement, il leur fallait me demander "et avant, et avant ça, qu'est-ce qu'il s'est passé ?".

Mais qu'est-ce donc qui leur faisait croire qu'une question cache une autre question ? Et qu'est-ce qui leur faisait croire à une réponse à une question toujours antérieure ? ou alors encore pas du tout et totalement autre chose ? à un début ? Mais si je le dis autant que cela m'est possible et donné, donc pas très loin, les choses n'eurent véritablement pas de début.

Et ce qu'ils voulaient savoir dans cette question d'une cause ultime, c'est-à-dire d'une cause première, me faisait penser aux enfants, aux quelques enfants que j'ai fréquentés, et qui veulent toujours remonter, remonter plus loin dans les causes, jusqu'à trouver la cause, ou rien du tout, et qui demandent "qu'est-ce qu'il y avait avant" sans cesse, et à chaque fois qu'on leur fournit péniblement une réponse, jusqu'à ce que la notion même d'avant devienne inconcevable. Jusqu'à une origine de l'origine de l'origine et encore comme ça pendant très longtemps vers une origine qui file, qui se dérobe. C'était pénible pour moi, encore plus pour moi que pour les parents qui ont toujours le recours de la violence envers leurs enfants, à la fois comme une réponse définitive et comme une façon de les faire se taire, sortis alors dans la morve qui leur jaillit du nez de leur inquisition. J'aurais bien essayé avec quelques-uns (tous) de ceux qui me posaient la question, de les frapper et après de les voir pleurer devant la réalité définitive d'une telle réponse, hélas majoritairement, même les filles, les questionneurs me paraissaient plus solides que moi, prise de risques inutile.

C'était un jeu d'enfant où je devais perdre tout le temps, et tout le monde s'était passé le mot qu'il fallait me poser des questions sur

l'origine pour me faire perdre, un jeu d'enfant où les grandes personnes (c'était mon rôle pour une fois, rien que cette fois je suppose) perdent forcément tout le temps, tout le temps sans aucune chance de s'en sortir.

Il n'existe pas de moyen de gagner au jeu de l'origine de la mort de O et de la disparition de Juliette, on ne peut que perdre. Celui qui pose la question perd de la même façon que celui qui répond. Celui qui s'abstient ne peut pas être considéré non plus comme le gagnant.

Un jeu comme celui-là, pouvons-nous encore l'appeler un jeu ?

J'étais bien mal parti pour répondre. J'étais à vrai dire, la personne la moins qualifiée qui soit pour produire ce genre de réponses. J'étais vraiment tout seul.

Si j'essayais pour moi-même parfois de répondre à cette question de l'origine, bien persuadé qu'elle n'avait pas véritablement de réponse non plus, mais j'essayais tout de même malgré cette conviction, j'en arrivais toujours à me dire qu'elles avaient commencé bien avant d'avoir effectivement commencé, les choses qui avaient conduit à la mort volontaire de O et à la disparition de Juliette, pour le peu que j'en comprenais, leur matière en quelque sorte venait de loin.

Et j'étais excédé et terrassé, proprement excédé et terrassé, à chaque fois que l'une de mes relations, ou plus souvent encore (car j'ai toujours eu fort peu de ces "relations" qui font usuellement la gloire et le bonheur d'un homme en société, et lui permettent de se

considérer comme un digne représentant de l'espèce, position et dignité auxquelles j'ai toujours, toujours et immuablement, préféré le maintien de ma personne dans un retrait du monde et un manque de relations, une pauvreté de relations, bien propre à me faire tenir en suspicion par tous ceux qui justement cultivaient toujours plus leurs relations, suspicion qui avait pour conséquence de me tenir encore plus à l'écart de la création de toute nouvelle relation, ce qui me maintenait ainsi dans une solitude presque totale à la très rare exception de quelques amis qui acceptaient de passer sur cette tare de mon caractère d'une façon ou d'une autre) j'étais excédé à chaque fois qu'une personne qui avait connu mon ami O ou Juliette (une personne qui prétendait les avoir connus, mais qui ne les avait souvent pas même bien connus, voire pas connus du tout ou horriblement méconnus, justement, car les avoir connus, même un peu, n'est pas facile, et je ne suis pas moi-même persuadé de les avoir bien connus, le fait étant que bien connaître de telles personnes représente un effort dont on n'est jamais certain de l'avoir convenablement produit, et poursuivi d'une façon satisfaisante, et cela demande même un effort dont justement l'impression de l'avoir accompli, de l'avoir mené à bien, constitue la preuve indiscutable, la plus irréfutable des preuves, qu'on se tient dans l'erreur, et dans la plus grossière erreur quand aux possibilités de bien connaître O d'une part et Juliette de l'autre, et que justement ni l'un ni l'autre, à ce moment-là, on ne les a de près ou de loin compris, car croire qu'on les avait compris était bien la forme la plus achevée d'incompréhension à leur égard) quand une personne appartenant à une telle catégorie (et qui se flattait présomptueusement de connaître l'un ou l'autre, Juliette ou O, sans d'aucune manière les avoir connus tels qu'ils auraient réellement dus être connus

pour se permettre ce genre de démarche) me demandait comment tout cela avait commencé. Me demandait à partir de quel acte de quel geste ou de quel mouvement et de quelle parole cette aventure, qui devait conduire mon ami O à sa mort volontaire et Juliette à disparaître de façon totalement irrémédiable et mystérieuse, avait commencé.

Cette question qu'on me posait sans cesse, et que je me posais moi-même à l'occasion, m'excédait de ne pas peser au bon endroit. Cette question posait une question à côté de l'endroit où la question aurait dû être posée pour questionner effectivement sur ce qu'elle prétendait questionner, et donner ainsi une possibilité, peut-être, d'approcher avec justesse la question de la mort volontaire de O et de la disparition de Juliette, ces deux questions en même temps comme une seule question.

Bien entendu, je dis ça depuis mon point de vue, depuis mon point de vue qui est certes un point de vue limité mais tout de même le point de vue de quelqu'un qui jusqu'au bout les a fréquentés (sauf pour Juliette dont personne ne sait ce qu'il est advenu, et que je n'ai donc fréquentée que jusqu'à ce qu'elle disparaisse). Quand je dis que je les ai fréquentés jusqu'au bout, jusqu'à la fin, ce n'est pas que j'aie jamais tenu une place importante dans leur vie, car accéder à une telle place à leurs côtés aurait demandé un effort dont j'étais, dont j'ai toujours été, absolument incapable, mais au contraire parce que c'est eux qui occupaient, avaient occupé et devraient encore, présents ou absents ne change rien, occuper jusqu'au bout, une place absolument déterminante dans ma vie. Une place telle que je soupçonnais parfois

que s'ils ne l'avaient pas occupée, eux uniquement et rien ni personne d'autre, mon individu se serait purement et simplement dissout dans l'air ambiant, et que ma résistance à la folie à la maladie, ces phénomènes si courants dans la ville et sous les bombardements, et mon désir de persister dans l'existence, de continuer à exister et à respirer à chaque instant, mon désir de ne pas oublier d'accomplir les gestes les plus basiques nécessaires à la survie, toutes ces choses sans eux, sans la rencontre et la relation nouées avec eux, et tantôt un peu plus avec Juliette ou parfois de façon plus sensible avec mon ami O, de tout ceci, mon être s'en serait abstenu, il l'aurait oublié, il ne l'aurait plus désiré ni voulu, et m'aurait ainsi voué à une mort certaine, non pas une mort violente au sens où cette expression est perçue aujourd'hui, mais à une mort par refus de persister dans l'existence, par refus de tout effort qui me permit de me maintenir en vie, y compris l'effort, parfois terriblement pénible, de sentir battre mon coeur, et de maintenir ce battement en l'écoutant et en l'éprouvant alors que ce mouvement entre mes côtes m'était plus d'une fois totalement insupportable et me répugnait et m'effrayait.

Cette question m'excédait et provoquait chez moi un malaise qui n'était d'une certaine façon que la manifestation en creux de la rage qu'une telle question m'inspirait. Car en aucune façon elle ne prenait en compte la nature d'âme si particulière de ces deux individus, Juliette et mon ami O. Individus au sujet desquels je pensais que, et je pense toujours que, l'idée même que les choses déterminantes dans leur vie puissent avoir un début marqué, et comme événementiel, et leur arrivent donc d'une façon purement accidentelle et subie, et non pas apparaissent comme un enrichissement perpétuel et continu de

leur personne sous l'angle double et complexe du chemin de pensée de la recherche pour l'un, et du chemin de réalisation de soi dans les oeuvres photographiques pour l'autre, cette idée de O et de Juliette frappés par des événements et non pas accompagnant de façon volontaire le destin qu'ils s'étaient fixés et se construisant dans ce destin, cette idée événementielle était la plus grosse connerie qui se puisse imaginer. C'était en somme d'une stupidité absolument sans fond. Cette question était la question la plus stupide possible.

Ainsi il est certain - et je puis me prononcer sur ce point d'une façon définitive, et qui ne variera pas d'un pouce autant de fois que me soit posé cette question, même si elle devait m'être indéfiniment posée, posée avec une insistance insatiable, posée par tous ceux qui ayant connu mon ami O ou Juliette se croiraient alors en droit de me questionner à leur sujet, venant en longue procession et comme en pèlerinage vers ma chambre dans laquelle je me serais barricadé, aboutissant en un long ruban recouvrant intégralement mes escaliers ainsi qu'un tapis, voire pesant sur les murs de l'escalier jusqu'à les nettoyer puis les déformer sous leurs poids, et moi armé là-haut, prêt à défendre durement ma peau, alors que rien de tel que ce droit-là n'a la plus petite parcelle de sens au regard du fait que je : tout d'abord ne sais rien, mais encore qu'il n'existe pas de question valide et simple à poser au sujet de ce qui leur est arrivé "au juste" (ou de ce qui leur serait arrivé au juste, selon la formule de ceux qui veulent non pas seulement savoir, mais aussi savoir "au juste", comme s'il existait un savoir au non juste et un autre savoir au juste, d'une plus grande qualité); et, bien entendu, je ne souhaite pas du tout qu'une telle chose, qu'une telle procession ait jamais lieu, tant cette question

m'excède et me répugne - il est certain qu'en aucun cas le déroulement de leur histoire personnelle, et cette bascule qui engagea O dans la mort volontaire et Juliette dans la disparition, ne peut tenir à un fait précis et comme prémonitoire ou explicatif et en lequel se rassemblerait ou lequel déterminerait d'une quelconque façon ce qu'il est advenu ensuite d'eux, de l'un comme de l'autre selon leurs genres différents.

Et tout effort que j'ai pu essayer de fournir et qui aille dans le sens de la mise en forme d'une telle explication ("au juste") m'est toujours apparu comme une forme exacerbée de mensonge, de ce pire des mensonges qui essaie de réduire la complexité des existences personnelles, surtout lorsqu'il s'agit de personnes aussi richement complexes que O et Juliette, à un fait précis et étroitement explicatif, alors qu'aucune forme d'une telle explication ne saurait prévaloir dans leur cas, ni, très probablement dans le cas de n'importe qui d'autre qui ne soit un simple animal de laboratoire et à ce titre une chimère, la pure et simple chimère de l'être idéal pour les explications événementielles.

Cependant (mais je ne vois là rien de magique et rien de déterminant, mais un simple fait congruent, un fait qui entretient un certain rapport avec l'histoire de ces deux êtres, un fait dont la congruence ne manquera pas de paraître claire, quand bien même le seul véritable rapport qu'il entretienne avec eux, O et Juliette, et avec ce qu'il leur est arrivé est un simple rapport de simultanéité, mais aussi parce que mon sentiment propre est que ce fait entretient un rapport étroit avec leur histoire, ou plutôt avec ce que leur histoire peut avoir de commun avec la mienne) je fis un rêve qui m'apparut au moment

qu'il fut rêvé et que d'une certaine façon je me le livrais à moi-même, comme un rêve tout à fait associé à ce que je vivais alors avec eux, et avec tout ce qui allait se dérouler ensuite.

Dans ce rêve, il y avait une foule composée d'un grand nombre de personnes, une foule qui à vrai dire dépassait largement mon champ de vision, et qui défilait en faisant claquer ses talons dans un bruit énorme et inconcevable, un bruit qui véritablement envahissait mon rêve et ne lui laissait pas la moindre parcelle de tranquillité ou de recueillement, un bruit total et absolu, mais lorsque dans mon rêve je tournais la tête vers la foule, comme pour m'émerveiller de l'ampleur de ce bruit et de la coordination nécessaire mise en oeuvre pour obtenir ce bruit, je vis qu'il ne s'agissait pas d'une foule, qu'aucune foule ne marchait à proximité de l'endroit depuis lequel je regardais mon rêve, mais à la place de cette foule d'une seule grosse, très grosse, énorme dame, qui descendait un escalier, chacun de ses pas claquant comme un très grand nombre de pas, et je me sentais alors, dans mon rêve, terriblement confus de ne pas avoir perçu plus tôt que le bruit énorme que j'avais entendu parce que dans mon rêve il était impossible de lui échapper d'aucune manière et qu'il constituait en quelque sorte la matière de ce rêve, ce bruit n'était en rien celui que produisait une foule en route, mais seulement celui que produisait cette dame à l'embonpoint énorme en descendant péniblement, marche après marche, les escaliers sur lesquels je me tenais aussi (toute la scène se déroulant, je m'en apercevais au moment où ma honte commençait à se manifester, sur une volée d'escaliers d'où se devinait une esplanade, mais se devinait seulement, où j'avais dans un premier temps supposé que se tenait le défilé de la foule), et de même il n'y

avait plus, plus du tout, la moindre trace de cette foule que j'étais pourtant persuadé d'avoir vue dans ce même rêve (bien que je ne me le sois pas formulé de cette façon-là à l'intérieur même du rêve) quelques fractions d'instant auparavant, comme si le simple fait que je pense avoir compris la cause du bruit énorme qui venait habiter ce rêve avait aussitôt fait basculer son contenu de celui d'une foule claquant des pieds à celui d'une seule grosse dame descendant les escaliers.

Ce rêve dont le contenu tout entier peut paraître à la plus grande distance et absolument sans rapport avec ce qui se déroulait alors et allait se dérouler, entre Juliette et moi d'un côté et aussi entre les pensées de mon ami O, mon ami O lui-même, et moi, enfin, au cours des mois qui suivirent, et désormais au cours des années qui suivent, ce rêve, malgré cette apparence de distance et d'absence de rapport avec ce qui s'est déroulé, je l'ai rêvé avec une totale conscience de ce qu'il était étroitement lié à ce que je vivais avec ces deux êtres exceptionnels.

Le rêve de l'escalier et de la grosse dame entretient, au moment où il est rêvé un rapport de proximité avec Juliette et avec mon ami O et avec la relation qui me lie à eux deux, mais aussi avec l'impossibilité d'une explication causale de ce qui nous est arrivé par la suite à tous les trois.

Ceci ne signifie pas que ce rêve ressemble à ce rapport, ni qu'il illustre l'impossibilité de cette explication causale. Il se tient avec eux, il les accompagne.

Pendant même que je rêve, je sais que ce rêve entretient un rapport très étroit avec ces deux êtres, les deux êtres qui m'étaient alors et me sont encore aujourd'hui les plus proches, si ce n'est les deux seuls proches que j'aie jamais eus.

La proximité entre ce rêve et O et Juliette est de nouveau mise au jour en même temps que le réveil, elle appartient au rêve et elle appartient aussi au moment du réveil et ensuite au souvenir du rêve.

Ce sentiment de proximité ne connaît pas de solution de continuité, lorsque je rêve/je m'éveille/je suis éveillé en train de me rappeler le rêve, durant ces trois moments, j'ai vivement conscience de ce que le rêve est directement lié à la situation présente entre O, Juliette et moi, ce rapport fait partie du rêve de la même façon qu'on pourrait dire que le rêve fait partie de ce rapport, comme il fait partie de l'éveil et de la remémoration éveillée. Pour toutes ces causes, ce rêve, appartient à l'histoire comme elle se déroulait alors.

Or si ce rêve se produisit une fois, sous la conduite et avec l'accompagnement de ce sentiment de proximité et de rapport, ce qui était déjà en soi une façon de le situer réellement dans cette histoire, ne serait-ce que depuis ma perspective de rêveur et de participant moi-même de cette histoire ; je devais ensuite le refaire de nombreuses fois, d'une façon tout à fait régulière, et je dirais même suspectement régulière, en y trouvant à chaque fois cette même honte qui m'avait saisi la première fois lorsque je l'avais rêvé, cette honte totale comme seul le rêve le permet, lorsque je réalisais à chaque fois que ce

n'était pas la foule qui faisait ce bruit en marchant, mais bien seulement, et d'une façon finalement compréhensible de par l'importance de sa corpulence, elle-même totalement absurde, cette grosse femme qui avançait, et dévalait très malhabilement cet escalier qui lui aussi, comme la foule l'avait été ou m'avait paru l'être précédemment, débordait les cadres de ma perception en s'étendant sur une très grande distance, sur une distance que mes yeux, même en fouillant la bordure de ma vision, ne parvenait pas à couvrir.

Chaque fois de retour, cette honte rêvée avec une perfection et une pureté plus grande que celles qu'on peut rencontrer dans aucune honte réelle, et pourtant cette dernière aussi peut-être d'une force énorme, me laissait son même souvenir désagréable, insupportable, à dire vrai, au moment du réveil. Ne passant pas. Accumulée au sommeil la honte ne passant. Et à chaque fois de la même manière l'accompagnait le sentiment que cette honte et cette honte surtout et avant tout provoquée dans ce rêve par mon erreur quant à la perception de l'origine de ce bruit énorme de claquement des pas sur le sol était en rapport direct avec l'histoire qui me liait des deux côtés, histoire qui constituait alors la plus grande partie de mon existence, avec mon ami O et avec Juliette.

J'ai refait ce rêve suffisamment de nuits, un tel nombre de nuits, et parfois aussi à l'occasion de courts élans de sommeil dans la journée, lorsque je m'assoupissais sur la banquette d'un café ou tard le soir dans un tram qui me reconduisait chez moi, pour que ce rêve devienne au bout du compte une partie de ma propre existence, une partie revendiquée mais jamais vraiment assimilée à cause de ce poids

de honte stupéfiant que le rêve et le réveil qui le suivait provoquaient chaque fois ; associé à O et Juliette mais sans pour autant que je ne le leur confie jamais tant il m'aurait été pénible de les importuner avec un sentiment somme toute tristement irrationnel, mais aussi terriblement pénible pour moi, au point de me gâcher des journées entières lorsqu'il se produisait.

La mort de O ne se marque pas que par...

La mort de O ne se marque pas que par l'absence de O. Elle se manifeste par de nombreux signes annexes. Ces signes entourent et sertissent la mort de O, ils ne parviennent pas à la dire, mais seulement à la confirmer.

Je suis moi-même parfois un de ces signes.

Certains de ces signes figurent le lien qui m'associait à O, ils prouvent que ce lien a été actif non seulement entre nous mais au-delà de nous, dans le monde qui nous entoure et pour ceux qui vivent encore après la mort volontaire de O.

O disparu, et m'ayant fait l'héritier de ses carnets, il m'est demandé de parler pour O, de parler depuis la place de O. Comme si les car-

nets avaient une fonction magique qui me donne la possibilité de parler la langue de O, ou de connaître la recherche de O.

Car s'il existe des individus qui souhaitent que je me taise, comme un certain oncle de O, il existe aussi des individus qui veulent que je parle. Ces deux exigences me sont aussi désagréables.

Mais plus encore ceux qui veulent que je parle, car de ceux qui souhaitent que je me taise, je m'accommoderais le cas échéant, mais pas de ceux qui veulent que je parle, jamais.

Car je sais que je ne peux pas occuper une telle place. Et si je le pouvais, je sais que je ne le veux pas. Je sais aussi que je ne veux pas occuper une telle place. Et si je le voulais, je ne le pourrais pas. C'est un signe de confusion. De la confusion, il en existe déjà assez.

Juliette disparue accompagne O mort

La mort volontaire de O est accompagnée de la disparition de Juliette. Je ne peux pas les séparer. Lorsque O meurt, Juliette disparaît.

Est-ce ce que ces deux phénomènes n'en font qu'un ? Est-ce que l'expression "la mort volontaire de O" a du sens lorsqu'elle est séparée de l'expression "la disparition de Juliette" ? Bien entendu. Je comprends bien chacune de ces expressions lorsque je les emploie séparément, mais elles échouent à représenter les faits. Les employer séparées ne conduit à rien.

"En disant cela vous réduisez les deux termes à un seul. Comme si la disparition de Juliette n'était qu'un épiphénomène de la mort volontaire de O. Vous parlez comme si cette disparition n'était pas autonome, mais n'était qu'une conséquence secondaire de la mort de O. Vous ne voyez pas du tout la disparition de Juliette."

Mais pourquoi ferais-je une chose pareille ? Mon intention n'est pas de nier aucun des deux faits.

J'étais dans la rue, de nouveau, pas loin du bâtiment dit des pêcheries, ainsi nommé alors que la ville se trouve si loin du bord de toute étendue d'eau qu'il ne peut s'agir que d'une mauvaise blague de l'État que personne ne comprend, et je pensais à Juliette, entre chacun de mes pas.

Pour faire un pas de plus le truc de penser à Juliette sans arrêt, les pas ne se rendent pas compte que je les fais, les additionne sous moi. Ils pensent à Juliette avec moi et ainsi j'avance, c'est le truc. Mains tombantes. Épaules si recroquevillées que ce n'est plus la peine. Dos enroulé, bon à ranger.

Je me rappelais combien j'avais toujours, depuis que je la connaissais, et sa disparition présente et peut-être définitive, peut-être bien, me disais-je, n'y changeait rien, remarqué chez Juliette, et admiré chez Juliette, comme une capacité proprement supérieure en ce qu'elle dépasse de beaucoup tous les comportements qu'il m'ait été donné

d'observer, dans les rues, mais aussi dans les chambres et les escaliers et les salles de l'université, et partout où j'ai pu me rendre et observer, et c'est une capacité qu'il est dur d'observer sans l'admirer, du moins à mon avis, son mode d'expression, le mode d'expression de Juliette, celui-là même, le sien. Et je n'avais aucune raison de me trouver du côté des pêcheries, si ce n'est le plaisir de me promener en me donnant un but, et celui-là justement, celui de ce bâtiment dont le nom ne s'explique pas, tout en pensant à Juliette.

La tête de face ensuite de profil, tournant sans fin, ma tête, marchant. Au fond de ma poche sous mes doigts la poussière du fond de ma poche, ordures du manteau, sa vie intime qui rejaillit, l'intestin des poches, répugnant, chaud, mes doigts dessus. J'avançais. Du ciel rien. Il en restait sans doute encore en haut, quelque chose au moins, mais lever ma tête pour quoi faire ? Je ne voulais pas savoir.

Juliette me disais-je sur le chemin de la pêcherie, savait s'exprimer d'une façon toute particulière et fascinante, ce me semble fascinante. D'une façon absolument dépouillée, d'un dépouillement parfait, échappant à toute gesticulation et à tout bavardage, échappant somme toute à toute forme de volonté expressive superflue (toute expressivité, qu'on me pousse un peu, me semblera ainsi, surnuméraire, pourvu qu'on se taise) et se tenant dans une retenue quasi parfaite, débarrassée des mots inutiles, et donc de presque tous les mots, comme des gestes inutiles, qui sont eux aussi presque tous les gestes, et à vrai dire dépossédée de tout, et en même temps formidablement efficace et compréhensible, car en fait privée de rien d'important, d'aucun mot important ni d'aucun mot dont elle aurait eu besoin, et

privée d'aucun geste nécessaire et effectué au moment même où ce geste s'imposait, mais jamais en-dehors de ce moment, jamais à contre-temps.

Autour de la pêcherie le vieux quartier avec des vieilles gens, vieux comme on dit laid. Je mangerais bien quelque chose mais rien ici dans le quartier des vieux. Me reste mes ongles avec en dessous la crasse venue des fonds de poches du manteau. Pourquoi pas. Pourquoi. Je me retourne surveiller qu'un vieux ne soit pas des fois autrement en train de me suivre, eux aussi l'ennui, le temps qui ne passe pas vite entre deux bombardements, ils se promènent.

Capacité étonnante de se situer dans le ton juste aussi. Le bon ton. Lorsque Juliette, cela lui arrivait, nous lisait un texte, elle le faisait en silence, elle le faisait sans que ses mots masquent les mots du texte. Elle le faisait exactement comme cela devait être fait. Sans l'alourdir d'elle-même. Et tout ce qu'elle disait, comme ça, dégraissé, allégé, elle le disait sans imposer la chair de sa bouche ou l'humidité de sa langue sur les mots, qui sortaient d'elle en étant aussitôt exactement séparés d'elle, comme des mots, sans cette fermentation dedans la bouche qui les ramollit d'abord et pire parfois.

Certains textes d'abord je ne les comprends pas. Mais quand Juliette les lit, les lisait, alors je les comprenais car c'était ainsi, avec cette voix-là et ce ton-là qu'il fallait les lire. Il ne fallait pas que je les lise, ou qui que ce soit. Il fallait seulement les lire. Ne nous faisant jamais croire que les mots sont à elle, laissant les mots entre nous, et non pas propriété de personne les disant. Personne.

Je dis bien entendu que je l'ai remarqué, car beaucoup de gens qui ont croisé Juliette n'ont jamais eu la moindre intuition du mode d'expression proprement miraculeux qui était le sien, de sa façon de se tenir immobile et silencieuse au moment même de la parole, la plupart ne se sont pas rendu compte du miracle que constituait sa personne dans cette capacité d'expression muette et figée et trafiquée par rien, alors que le trafic de l'expression, manigances grimaces déclamations et mimes en tous genres, est LA GRANDE AFFAIRE de notre société et de nos contemporains, qui n'aiment rien plus que trafiquer la parole par l'expressivité, et par une expressivité la plus vulgaire et la plus stupide, la plus basse et la plus tape-à-l'oeil, montrant leurs dents et leurs fesses à tout bout de champ et hors de propos, et au contraire elle pas du tout, elle mutique-immobile disant parlant. Sans rien. Sans rien, j'en étais sûr.

Pas loin de la pêcherie un arbre, je le constate, je savais bien, il était déjà là avant, durant une autre promenade. Sortant le couteau de ma poche j'entaille le tronc. Pour rien. Pour regarder en dessous l'écorce ce que le bois peut être clair et compact, vieil arbre dans le vieux quartier, et mon vieux couteau, pas même une blessure. Mauvaise plaisanterie. Manque d'occupation l'arbre, à par mon couteau, et puis quoi ? Mourir ? Comme O ?

Juliette parvenait à dire en silence, à expliquer en silence, en se conservant elle-même dans le silence tandis que sa seule parole parle parlait. Ce qu'elle voulait aussi bien que ce qu'elle ne voulait pas. Et d'une certaine façon, sans ouvrir la bouche. Souvent je ne voyais pas

sa bouche bouger. Je ne voyais pas les mots une seconde dans sa bouche enduits de souffle et de bave avant qu'elle ne les, qu'ils ne se libèrent. Ils étaient libres d'abord dès le début libres. Et sans mains non plus. Et nous comprenons très bien, du moins moi.

Terriblement me dis-je, et je constatais qu'un rat, un des gros rats gris de la ville qui vivent dans les égouts mais aussi souvent dans les ruines des bombardements, et qui sont eux aussi des traces du bombardement, un rat quelconque n'était sa taille et son aspect replet, la manifestation élastique de la couche de graisse qui s'agite sous son poil gris et ras et pas spécialement appétissant, un rat pourvu d'un de ces longs museaux de rat qu'on s'attend à trouver mous, d'une mollesse répugnante et légèrement collante, au toucher alors que pas du tout, ces museaux n'ont aucune mollesse, et lorsque je m'étais retrouvé un jour nez à nez avec un de ces rats qui m'avait, étrangement, pris en sympathie, j'avais pu le constater, avec répandues sur ce museau les tiges inégales d'une de ces longues et brillantes moustaches de rat, ce rat cheminait de son trotinement tonique à mes côtés, au moment où je me disais que terriblement, j'envie et j'admire cette capacité chez Juliette, cette acuité d'expression dans la parole et hors des mots.

Je me méfie pour ma part des mots. En même temps que je ne nie pas mon besoin des mots. Je ne me bats pas contre eux. Je les laisse tranquilles autant que possible. Eux parfois non.

Car mon expérience du langage est l'inverse de l'impression que me donne Juliette lorsqu'elle parle sans les mots mais dans la parole.

J'ai beau pour ma part ajouter des couches de mots sur les couches de mots jusqu'à en réaliser des édifices d'une ampleur proprement phénoménale, et probablement déraisonnable aussi, ce qu'ils finissent par dire se révèle toujours étrangement distant de ce que je m'attendais à leur dire, et ceci provoque chez moi une surprise toujours un peu triste et toujours sans fin et nouvelle, mais pas à proprement parler une bonne surprise, chaque fois que je parle, presque chaque fois, chaque fois que je me résigne à dire. Mon langage buttant sans cesse lui-même sur mes propres envies de dire, ou sur l'idée que je me fais de ce que j'aurais au bout du compte à dire, sur le son que j'en attends et qui ne se révèle pas sonner comme prévu du tout, à la façon d'un voile et d'un trou dans lequel mon projet de dire tombe à côté de ce que je me serais le plus ardemment attendu à exprimer clairement à ceux avec qui je parlais. Décalage non pas entre vouloir et faire, mais entre l'attente et l'événement, car je ne veux rien, je ne fais qu'attendre, mes mots surtout. Des fois, ils ne viennent pas, et plus souvent lorsqu'ils viennent ce n'est pas du tout à la manière dont j'espérais les voir arriver, il ne me reste que ma déception pour en juger. Et ce quelle que soit la longueur de mon discours et quel que soit l'effort que je mettais à le produire. Alors que Juliette réussissait ce prodige de remplacer par son silence, ce silence absolu et immobile, et absolument immobile, un argument, et ce silence immobile si aisément compréhensible, et si sonore, les plus longs discours, alors que souvent de longs discours nous semblent nécessaires pour en exprimer bien moins qu'elle avec son silence, silence qui lui permet d'en dire tellement sans pour autant se mêler de faire perdre pied aux choses en les transportant dans sa bouche.

Ma pensée de Juliette et mes pensées aussi sur Juliette prises au même mécanisme en marchant, en marchant vers le rien de la pêcherie avec d'abord rien que Juliette comme un motif de flânerie et de ne pas compter mes pas (j'adore compter mes pas, c'est un motif de profonde satisfaction que de les compter, un de ces jeux sans risque et qui ne me coûte rien, et qui me rassure tout du long qu'il se produit. Je le fais depuis très longtemps, depuis que je sais marcher ? depuis que je sais compter du moins. Mais je me suis fixé de n'en pas abuser pour n'en pas user trop vite le plaisir, je ne compte que, grand maximum, trois mille six cent pas par jour, aucun de plus. Ensuite, s'il le faut, je cesse de marcher, je m'endors là, je me fais ramener dans ma chambre, et je m'y écroule).

Hors d'elle les mots, entre elle et les autres tout de même, mais hors d'elle. Ne s'endormant pas dessus même jamais, me dis-je alors que j'étais arrivé à l'ombre d'un mur de la pêcherie, un mur beaucoup trop haut et beaucoup trop aveugle, sauf une large tache rouge anodine en son milieu, hors de portée de tout être humain qui ne fut pas au sens propre un géant, mais un mur dispensateur d'une ombre légère, d'une ombre fraîche mais pas du tout désagréable, et à l'abri de laquelle avaient élu domicile de nombreuses flaques d'eau dans lesquelles je marchais, comme je marche toujours dans n'importe quoi lorsque je ne garde pas mon attention solidement fixée sur mes pieds. De la boue au fond des flaques. De la boue chuintante, élocution de boue, bulles, moi le pied en l'air et puis en bas posé par terre quand il le faut, jamais exactement au bon moment. Mes mains hors les poches, par moments, pour me gratter rien de plus, ici l'air frais, pas de mouvement autour de l'immeuble. Mains pleines, mais creuses,

finalement mains chargées, je prends de la boue dedans, je la laisse tomber, je m'essuie avec un bout de chiffon sale, et encore Juliette, je pense à elle.

J'ai toujours profondément admiré ce langage (complice du + recouvert de) silence ; et je ne m'en suis jamais caché envers elle, je le lui ai toujours avoué franchement, dès nos premières rencontres, et dès que j'ai découvert chez elle cette capacité, je lui ai dit mon admiration, répété ensuite mon admiration, et cette admiration a toujours agi comme un repoussoir dans nos rapports, non seulement comme une barrière qui nous interdisait de nous rapprocher plus, mais aussi comme un facteur d'éloignement, non seulement comme un mur, mais véritablement comme un mur en construction perpétuelle, un mur qui n'aurait cessé de s'étendre et de s'épaissir à mesure qu'on le recouvrait de pierre pour le rendre plus solide, et un mur trouvant aussi une assise sans cesse plus stable, du fait de son épaississement, avec ses fondations s'enfonçant aussi à mesure qu'il montait. Et ainsi cette admiration contribuait à nous éloigner de plus en plus l'un de l'autre, triste, car admirant vraiment Juliette, je souhaitais d'autant plus me rapprocher de Juliette, et non pas m'éloigner d'elle. Et si excellents soient-ils, nos rapports buttaient sans cesse sur cette admiration jusqu'à nous menacer de ne plus nous entendre du tout, jusqu'à nous menacer de ne plus pouvoir poursuivre en aucun sens notre relation, car elle considérait cette admiration, mon admiration, comme naïve, et, d'une certaine façon, comme totalement déplacée. La faculté pour laquelle je lui témoignais de l'admiration n'avait à son avis rien d'admirable.

Ce que j'admire en Juliette je ne peux pas le dire. Est-ce pour autant la limite de mon admiration, est-ce que pour autant je l'en admire moins ? Mais j'essaie pourtant de le dire, or si l'admiration excède toujours les mots avec lesquels j'essaie de la dire, les mots n'en emprisonnent pas pour autant l'admiration.

Les mots de l'admiration ne changent rien à mon admiration. Rien du tout.

Et même si j'avais passé outre ce point pour découvrir ce qu'elle avait de proprement admirable, il m'aurait encore fallu sortir de cette admiration car l'admiration n'était d'aucun usage et d'aucun sens et d'aucune valeur à proprement parler dans nos rapports et elle aurait préféré que je ne nourrisse aucune forme d'admiration, "en me voyant à travers cette admiration, vous ne me voyez pas du tout, Egon, vous utilisez cette admiration comme un filtre que vous placez entre nous de la façon la plus agressive et la plus irresponsable et infantile, et qui vous permet de ne pas me voir, de ne jamais me voir, votre admiration n'est que le nom que vous avez trouvé pour votre désir de ne pas me voir et de tenter de me flouer en détournant les yeux de moi, et ce n'est, ce ne serait qu'en passant au travers de cette admiration, en acceptant de réaliser le coup de force qui consisterait à traverser votre admiration et à la laisser ainsi derrière vous et à la maintenir ainsi loin de moi que possible de telle façon qu'elle se dégonfle et qu'elle disparaisse, qu'il vous serait possible de m'approcher et de me voir, c'est-à-dire de me voir sans admiration, alors que ce voir dans l'admiration n'est en vérité rien d'autre qu'un non voir", mais tout ceci elle le disait à sa façon et je l'en admirais encore plus.

C'est ce que j'entendais quand je l'entendais parler comme elle parlait, sans parler.

Pour certains toute cette affaire se réduisait à dire que l'appellation "bâtiment des pêcheries" n'était que la déformation de bâtiment des porcheries, et que l'édifice en question était un ancien palais de la gent porcine.

Mais il règne bien autour du bâtiment des pêcheries une odeur de poisson. Et dedans ni le sang ni l'odeur du sang.

Est-ce qu'une erreur d'appellation peut sentir le poisson ? Peut engendrer une odeur de poisson ? Si nous nous trompons en nommant une chose nous est-il possible de nous tromper dans son odeur ? Ou dois-je l'envisager autrement, comme l'adaptation - jusque dans son odeur - du lieu au nom qui, même par erreur, lui est donné ?

Cependant, cette capacité à s'exprimer sans les mots et sans les gestes dans le mutisme et l'immobilité, a sa source dans l'histoire de Juliette, qui a passé une grande partie, plusieurs années, et c'est de là qu'elle tire, selon elle, cette capacité à bien souvent se passer de mots, de son enfance, dans un de ces Camps de Modification du Langage qui sont indéniablement l'une des institutions et des expériences les plus rebutantes conduites par notre régime qui, en matière d'aviissement de l'être humain a poussé le travail si loin qu'aucun individu de ce pays ne peut, d'aucune façon, se revendiquer comme un être humain simplement normal, mais forcément comme un être humain anormal, car transformé par les manipulations du régime qui ne lais-

sent personne à l'écart, du régime qui n'oublie personne et ne laisse personne tranquille et personne derrière lui, et ne laisse à personne la moindre possibilité de normalité, en même temps que ces pratiques ont éloigné de nous, dans notre ensemble, la moindre velléité et le moindre désir d'une quelconque normalité à laquelle nous avons tous, et depuis notre plus jeune âge, renoncé sous la pression du régime. C'est notre lot commun de n'avoir pas de chance d'échapper à être anormaux et à nous accepter comme tels.

Et d'ailleurs dans le vieux quartier des vieux, aussi le silence, mais tout habité copieusement, déjà au bruit des pas et des éclats dans les flaques d'eau lorsque je patauge, et pas seulement ce silence tissé d'une masse de gens qui se taisent et des bruits retenus des objets les plus naturels, mais au-delà de ça des enfants qui jouent en silence, n'échangeant même pas les règles du jeu qu'ils jouent entre eux, mais jouant sans fin dans l'espoir que chacun comprenne les règles et que le jeu puisse ainsi enfin commencer et n'y parvenant jamais dans le silence, jamais.

Mais les Camps de Modification du Langage sont pires. Ils sont à proprement parler LE pire, constatai-je une fois de plus alors que la boue couvrait déjà véritablement mes braves chaussures, et grevait mes pieds d'une maladresse encore pire que leur maladresse habituelle, mais ici d'une maladresse grasse, sans grand rapport avec la maladresse maigre que je vis habituellement. Cette obésité de la maladresse dans la boue avait même un aspect très plaisant, d'autant plus plaisant que mon esprit était pendant ce temps là occupé par l'infamie des Camps de Modification du Langage.

Alors qu'elle est sortie de ces Camps de Modification du Langage depuis plusieurs années, depuis bien plus d'années qu'il n'aurait paru nécessaire pour en perdre au moins en partie la trace, quoique la question de la possibilité qu'une telle trace ou que la trace d'un tel événement puisse d'une façon ou d'une autre disparaître et laisser celui qui la porte tranquille mérite d'être posée, et de recevoir très probablement une réponse totalement négative concluant à l'impossibilité totale de sortir véritablement d'un Camp de Modification du Langage une fois, une seule fois, qu'on y serait rentré, et même pour une seule seconde, et même, peut-être, une fois qu'on en a simplement entendu parler, alors qu'elle en est "objectivement" sortie, Juliette ne considère pas, et ne croit pas qu'il en sera un jour autrement, être sortie de ce Camp de Modification du Langage, dont elle dit qu'aujourd'hui encore il l'accompagne à chaque instant et qu'elle le porte avec elle comme le Camp de Modification du Langage que l'État a greffé en elle. Et, à ce titre, elle ne considère pas non plus que la disparition physique des structures de ce camp autour d'elle ne change rien, cette disparition qui correspond à une destruction, puisque, pour ne laisser aucune trace de leurs manipulations, les autorités détruisent entièrement et minutieusement ce genre de Camps de Modification du Langage, allant jusqu'à faire disparaître les gravats et à interdire à la circulation de vastes zones du territoire tant qu'un quelconque élément pourrait encore laisser deviner l'emplacement où s'est jadis dressé un Camp de Modification du Langage, et elles font disparaître aussi tous les documents administratifs afférents à ce qui s'y est déroulé et à ceux qui y ont été conduits, et effectuent cette destruction et ce maquillage au moment même où ceux-là, qui y ont passé

des années, et sous leurs yeux même, par un sens de la cruauté encore plus grand et un désir faussé de les faire témoigner, en sortent pour, selon la formule des autorités, "réintégrer le cours normal de la vie, enrichis de cette expérience" qui ne comporte rien pour enrichir mais bien au contraire tous les éléments pour détruire l'individu, et pour laisser dans sa personne des séquelles d'un type irrémédiable, comme c'est le cas de Juliette, cette disparition et cette destruction sous ses yeux des structures même dans lesquelles a eu lieu pour Juliette la période du Camp de Modification du Langage, ne correspond pas pour elle à une destruction réelle de cette structure, qui ne cesse de persister, et de rester vivace au point qu'elle exprime souvent qu'elle n'est plus elle-même qu'un Camp de Modification du Langage et que le régime a donc parfaitement réussi son coup avec elle.

Le principe de ces camps, tel qu'on me l'a raconté, car je ne le tiens pas de Juliette, qui, se pliant ainsi, bien malgré elle, aux ordres des autorités, qui ne veulent pas que le scandale de ces camps soit un jour étalé au grand jour, et ce même si tout le monde dans notre État sait très bien à quoi s'en tenir au sujet de cette abomination que sont les Camps de Modification du Langage, n'en parlait jamais, n'en disait jamais le moindre mot, ni n'évoquait jamais rien qui dans son passé s'approche de près ou de loin de cette histoire ; le principe de ces camps est de ne pas laisser libre cours, sous peine des sanctions les plus sévères et les plus violentes, au langage tel que tout un chacun le parle du fait de l'expérience quotidienne et sans cesse ressassée qu'il a du langage, mais au contraire ayant banni ce simple langage et cette transmission, les ayant écartés par la menace et par le poids

du risque de représailles qui pèse chaque jour sur chacun des internés, de lui substituer un langage artificiel, et totalement dénué de la moindre habitude et du moindre usage connu, puisque tout ce qui aurait pu s'y apparenter avait été remplacé par des règles, règles elles-mêmes plus ou moins absurdes en apparence, mais qui, en raison des menaces de châtement, ne sauraient, par aucun des résidents de ces Camps de Modification du Langage, être transgressées.

Ainsi, dans le temps qu'elle passa dans ces camps, temps fort long et qui devait pour elle avoir semblé ne jamais devoir en finir, dans tout ce temps accumulé dans cette abomination que sont les Camps de Modification du Langage, Juliette n'a-t-elle eu aucun recours à un langage simple et courant tel que celui qui lui avait été transmis par le milieu dans lequel elle vivait antérieurement, par ses parents et ses professeurs par exemple, mais à une langue opératoire, réduite aux seuls termes indispensables à son fonctionnement schématique et sans cesse modifiée par la transformation des règles, une langue censée provoquer chez ceux qui en étaient les utilisateurs, et qui à aucun moment d'aucune journée qu'ils ont passée dans ce camp n'ont eu la possibilité de s'y dérober, une modification du sens du langage capable de les rendre ensuite "plus efficaces au quotidien", afin qu'ils assument mieux leur "rôle social" et deviennent ainsi de meilleurs membres - comme si cette notion pouvait, dans un État tel que le nôtre, où la destruction de l'individu excepté dans ce qu'il a de plus médiocre est la règle, avoir un sens - de notre société, où la pratique du langage, pour être affligeante de banalité, et principalement composée d'un florilège figé d'expressions toutes faites destinées à ponctuer d'une façon hypercodifiée à laquelle on ne déroge qu'au risque

de perdre toute respectabilité et tout espoir d'une vie décente - mais cependant dans l'indécence morale des exigences du régime, ce qui fait qu'on ne doit pas parler de décence ou d'indécence, mais bien toujours et uniquement de double indécence, qu'on se plie ou qu'on ne se plie pas à ces règles - chacun des événements de l'existence, n'en conserve pas moins une certaine apparence de normalité, et même de liberté.

Ce qui se passait dans ce Camp de Modification du Langage, celui dont on m'avait parlé, et qui était probablement à l'image de ce qui se passait dans les nombreux autres camps de ce genre que notre régime entretient toujours, et ne cesse en plus de faire construire, puis de faire détruire sous les yeux même de ceux qui y ont vécu un temps dans cet état d'esclavage dans le langage modifié et dans la crainte perpétuelle du châtement, consistait en cette expérience de réduction du langage où les détenus, les pensionnaires comme les appelait l'État jamais à une appellation cynique près, n'avaient plus le droit d'utiliser que des séries de substantifs issus de quelques lexiques professionnels de portée extrêmement restreinte, comme celui des carriers ou des menuisiers ou des marbriers, lexiques pas forcément dénués de valeur et de sens en soi dans l'exercice d'une activité précise, mais qui n'étaient pas accompagnés de la masse des autres mots et expressions auxquels tous, partout, et depuis toujours, ont normalement un accès libre et total, et cet usage d'un lexique restreint et spécialisé ne se produisait pas dans les conditions d'exercice usuelles d'un tel langage, dans une carrière, dans une marbrerie ou dans une menuiserie, à l'occasion d'un apprentissage qui aurait pu se révéler fructueux, et témoigner d'une bienveillance de l'État, mais dans des conditions d'exerci-

ce correspondant aux tâches usuelles de l'existence, voire à des tâches spécialisées et d'une nature totalement différente et exigeant un très fort niveau de coordination verbale entre les participants à ces activités, qu'il fallait donc parvenir à mener à bien en commun, à l'intérieur du lexique imposé.

(quelqu'un que j'avais rencontré lors de mes études, et dont le frère avait été pris dans un tel camp, lui avait tout raconté avant de disparaître, et en particulier raconté que le camp comportait, en plus d'une forte équipe administrative et de surveillants, quelques autorités scientifiques, qui, en accord avec le directeur du camp, procédaient à l'établissement et à la modification des règles d'emploi du langage dans chacun de ces camps, le tout dans une apparence d'ordre établi qui pouvait bien en fait cacher un désordre et un arbitraire complets, et qu'ainsi, son frère se trouvait dans un camp où les autorités et les équipes scientifiques menaient une série d'expérimentations numérotées de modification du langage, ce qui faisait que son frère se retrouvait confronté à ce qu'on lui dise de mêler la modification expérimentale 4 avec la 7 et que ce serait la manière de faire jusqu'à la fin de la journée, sans plus de précision, s'il ne s'exécutait pas néanmoins, il était puni.)

L'idée de ces camps me faisait encore frissonner alors que je m'étais décidé à écarter ma promenade des environs du bâtiment des pêcheries, à quitter du regard ces enfants qui jouaient en silence, et désormais se battaient en silence, l'un même saignant assez abondamment du nez, mais sans rien y faire et laissant le sang couler sur sa bouche et sur son menton avant qu'il ne tombe sur ses vêtements

et sur le sol, donnant seulement parfois un coup de langue sur sa lèvre supérieure, et continuant à sa battre et marquant de taches de sang les camarades avec lesquels il se colletait, et les ayant quittés, je me tenais les yeux baissés, me rappelant encore comment le for de mon admiration pour Juliette pouvait être renforcé par le souvenir d'incidents qui trahissaient que sa vie se déroulait encore dans la compagnie et sous l'emprise des Camps de Modification du Langage.

Juliette avait pu maintenir devant nous, et ceci plusieurs heures durant à l'occasion de l'une de nos discussions nocturnes où elle était présente, et en réponse à une hypothèse de travail que O nous demandait, nous proposait plus exactement, de poursuivre en sa compagnie, discussions desquelles O nous assurait tirer toujours le plus grand bénéfice dans la continuation de sa recherche, bien que nous n'ayons pour notre part pas la moindre idée de ce que O pouvait tirer de telles discussions souvent décousues et imprécises, mais surtout dépourvues d'après nous de toute cohérence dans la poursuite d'un sujet ou dans l'examen méthodique d'une série d'hypothèses permettant de conduire à l'établissement d'un discours suivi sur quoi que ce soit, Juliette nous avait affirmé que, jusqu'à un âge avancé de sa vie, elle avait été persuadée d'appartenir au sexe masculin, résolument persuadée, d'autant plus que les années passées dans le Camp de Modification du Langage, dont elle ne parlait pour ainsi dire jamais, l'avaient renforcée dans ce sens, et dans le sens de la possibilité d'affirmer et de maintenir cette position comme elle le faisait devant nous, et en disant ceci elle s'empressait d'ajouter, comme elle allait ensuite le faire tout au long de la nuit entièrement consacrée à la discussion de ce seul point de l'affirmation de Juliette sur son sexe, affir-

mation qui nous plongeait d'abord dans le ravissement comme une bonne blague et un trait d'esprit bien caractéristique du personnage, puis qui, au fur et à mesure qu'il se révélait avoir été proféré avec un sérieux indéniable, et sans la moindre trace d'envie de nous faire rire en venait justement à nous inquiéter, d'abord sur la santé mentale de notre amie Juliette, puis sur les moyens de surseoir au sens d'une telle affirmation et de ne pas se laisser piéger dedans, que sa conviction ne pouvait se comparer à une abstraction psychologique et à un refus de se rendre aux évidences, mais uniquement parce que, disait-elle, personne n'était jamais venu la détromper sur ce point, ce qui la menait à nous dire qu'il n'y avait pas là de sa part autre chose qu'une erreur, une erreur d'appréciation qu'elle avait commise non pas par un de ces dérèglements de la personnalité qui sont si amplement commentés dans les journaux et les livres savants, mais tout simplement parce qu'elle n'avait pas de moyens d'entrer dans le discours le plus commun au sujet de ce qu'étaient les sexes masculin et féminin et que personne n'était jamais venu de façon convaincante pointer son erreur et lui permettre ainsi d'en sortir, et qu'il n'y avait donc pas là une faute de jugement, ni un de ces actes qu'on appelle si sottement " désir de se masquer la réalité ", mais tout simplement une incompréhension fondamentale qui ne lui permettait pas de se faire une vision juste de ce problème, et elle nous avait maintenu ce point de vue avec férocité durant plusieurs heures en tentant d'éclairer qu'il n'y avait là qu'une erreur et de nous montrer comment une telle erreur avait pu avoir lieu, et en réfutant ceux d'entre nous qui tentaient de déceler là l'expression de la folie.

Ce n'était pas la seule manifestation chez Juliette de cette menace de la folie, de ce qui nous apparaissait à nous comme menace de folie, et qui n'était peut-être en rien menace de folie mais uniquement conséquence du temps par elle passé dans les Camps de Modification du Langage, et surtout conséquence des pratiques barbares dont elle avait été victime durant ce temps, et nous nous promenions sur le bord d'un lac lorsqu'une fois Juliette avait dit " je ne sais plus faire la différence entre l'arbre et le reflet de l'arbre dans le lac, je ne sais plus lequel doit être appelé reflet, je ne sais plus ce qui est l'original et ce qui est la copie ", et cela nous avait d'abord séduit comme un trait d'esprit poétique avant que son comportement de défi par rapport à l'arbre et au reflet de l'arbre, sa méfiance par rapport à eux, ne nous montrent que son affirmation était sérieuse et qu'elle était effectivement incapable de faire la différence entre le reflet et l'arbre, de même qu'il lui était impossible de reconnaître l'arbre sans son reflet, les deux formant alors, à ce qu'elle disait, une entité unique, et qu'il lui devenait alors impossible de se souvenir au juste de ce qu'était un arbre, " tu as oublié ce qu'était un arbre " lui demandai-je alors, " non, mais je ne suis plus sûre du tout de ce qu'est un arbre, lorsque j'en regarde un je me demande si c'est bien à cela qu'il doit ressembler, et si j'en compare deux je suis encore moins persuadée que ce sont là deux arbres, et de même de leurs reflets dont je me demande aussi s'ils sont des arbres ou s'ils sont des reflets d'arbres, ou encore autre chose ". Une autre fois alors que j'étais chez eux tard le soir elle prit un livre, le feuilleta, et nous assura d'une voix serrée qu'elle ne savait plus lire, que lire lui était désormais impossible, qu'elle reconnaissait bien les lettres mais plus du tout les mots, que les mots ne voulaient plus rien dire pour elle et qu'elle ne pouvait les

agréger ensemble de façon satisfaisante car leur assemblage était devenu artificiel et n'évoquait pour elle aucun sens. Après quoi nous avons fait avec elle de la lecture à haute voix jusqu'à ce qu'elle se souvienne des mots et des lettres qui formaient les mots et de quelle façon les lettres accumulées constituaient des mots, et nous avons vu son teint rosir et ses mains se déplier au fur et à mesure que la lecture lui revenait après qu'elle l'ait oubliée.

Discussion sur le toit

Cette nuit-là, nous étions montés sur le toit, c'était en plein milieu de la nuit, il faisait noir, noir nuit, mais pas totalement, noir nuit + gris lune, à vrai dire, encore moins nuit que ça, noir nuit + gris lune + nuages reflétant la clarté de la lune et la rabattant sur nous, indirectement, et même un peu de jaune, noir nuit + gris lune + nuages + lumières des lampadaires cognant les nuages et retournant vers le sol, ça se précisait, ensemble indistinct entre la nuit ET la lumière, comme il y a toujours dans la nuit, souvent, plus de lumière qu'on pourrait le croire (mais qui ça on ?) au point qu'il ne fait pas nuit, c'était cette nuit-là, les heures de la nuit, nous la voyions et nous savions qu'il s'agissait de ces heures-là,

nous avons vu passer des oiseaux, vol en V impeccable et cris et bruit du bord des ailes qui coupent l'air, progression rapide du troupeau (on ne dit pas troupeau pour les oiseaux), tourner le cou à mesure pour les suivre, formes blanches toutes égales et figure du groupe en vol qui leur ressemble, dans chaque oiseau la forme du vol, paraît qu'ils ont de bonnes raisons de s'organiser comme ça, quelque chose à voir avec l'aérodynamique, plus facile de voler, ils étaient passés pas très haut, en ordre sans doute, je ne comprenais rien à cet ordre-là, O avait entendu les oiseaux, observé cet ordre-là, et avait proposé que nous grimpons sur le toit, je ne savais pas si c'était pour l'ordre dans le vol des oiseaux ou pour la lumière dans la nuit, ou pour l'heure, heure propice, avait-il peut-être jugé, à grimper sur les toits, sur le sien, en tout cas,

nous étions montés, péniblement dans mon cas, grincement de jambes, menaces de crampes, salissures sur mon manteau, toujours le même, et avec agilité en ce qui concerne O, élévation de O, sur le toit de sa maison en nous arc-boutant à tour de rôle, (1.placer ses jambes et son dos de façon à boucher totalement le conduit, sueur sur les doigts 2. prendre appui sur ses mains derrière le dos pour faire progresser le torse vers le haut, les mains qui glissent 3. une fois le dos re-plaqué le long du conduit, remonter progressivement une jambe, puis l'autre, SANS LES EMMÊLER, 4. souffler, prendre le temps de s'essuyer les mains, contemplation, réflexions sur la situation présente, etc, 5.recommencer en 1 sauf au cas où on est arrivé) moi coincé malheureux durant l'ascension de ne pas avoir de ces pattes de mouche qui vous permettent de rester collé même sur les parois lisses,

dans la cheminée qui conduisait à l'étroit vasistas par où tombait un jour parcimonieux et brun en pleine journée, et la nuit comme à ce moment-là rien du tout, brun à cause de la quantité incroyable de mousses qui recouvraient la vitre, mousses accumulées par des années et des années de pluie et de soleil et de fermentation, et que personne, surtout pas mon ami O qui trouvait cette lumière particulièrement adaptée et originale, ne nettoyait jamais, atmosphère marine de mer sale, vineuse disent les Grecs,

le vasistas était dans la cuisine de O, et nous étions monté sur la proposition de O comme à chaque fois nous le faisons, et c'était bien rare pour ma part, une ou deux fois chaque été, lorsqu'il faisait vraiment beau, toujours sur sa proposition, car j'avais peur de monter, un peu peur, et pour ma part je ne le proposais jamais, alors que mon ami O faisait très souvent ce chemin pour venir se percher au dessus de sa maison, pour venir coiffer le toit de sa maison, et regarder là je ne sais quoi, dans la nuit, toujours dans la nuit, d'abord atteindre le toit, et ensuite ramper sur le toit en nous frottant sur les tuiles rêches et mates du toit, avec ce son cristallin qu'elles font alors qu'on les croirait plus lourdes, jusqu'à atteindre, les pieds posés dans une gouttière, une position plus confortable de laquelle il ne fallait quasiment plus bouger au risque soit de tomber, soit de se retrouver tordu et tendu afin de ne pas glisser, et comme il n'y avait pas tout à fait assez de place, nous étions serrés l'un contre l'autre,

et c'est là que mon ami O avait commencé à me parler de la folie et du risque de la folie et de la tentation de la folie en ce qui le concernait, sur le toit,

voyez-vous, Egon, comment la rue se déroule en dessous de nous, et comment les immeubles sont disposés de part et d'autre de nous et de part et d'autre de la rue, et comment la corniche de celui-ci semble proche, si proche qu'un bond assez puissant, un bond dont un athlète se sentirait tout à fait capable, et un bond que nous-mêmes nous sentirions en mesure de réussir, nous permettrait de partir de ce toit où nous sommes et de gagner le toit de l'autre immeuble, je voyais bien, je nous voyais bien bondir dans la nuit d'un immeuble à un autre comme il le disait, deux créatures nocturnes et bondissantes comme les oiseaux, même si les oiseaux en plus volent (pourquoi aussi ne pouvons-nous pas voler ?), nous aurions pu au moins faire l'effort de bondir, d'un toit à l'autre, ç'aurait été très élégant, je voyais bien aussi l'immeuble qu'il me montrait, tout proche, d'une certaine façon, et attirant par sa proximité et par l'impression de confort que donnait son toit

mais ce serait une erreur, voyez-vous, Egon, ce serait une erreur totale, que de tenter ce bond, et ceci que nous nous y essayions nous-mêmes, qui n'avons aucun entraînement particulier, ou que ce soit un athlète accompli qui s'y essaie, car nous tout comme lui ne pourrions que nous retrouver quelques étages plus bas, dans la rue, et plus morts que vifs, écrasés sur le sol et en piteux état, car cette corniche est bien plus loin de nous qu'il ne semble au premier regard, à une distance qu'il n'est absolument pas possible de couvrir d'un bond, même très puissant et je vous déconseille d'essayer, je vous l'interdis même, sauf si vous cherchez vraiment à perdre la vie, auquel cas c'est le bon endroit, vous êtes même dans un endroit quasiment idéal, et

j'étais bien d'accord avec lui, sur tout, à la fois que ce n'était pas possible (il faut que je me retienne, ce n'est pas possible, je n'y arriverai pas même si je suis un entraînement intensif à cette seule fin, avec réveil tôt le matin, quatre kilomètres de course et formation aux différentes doctrines du saut, je dois y renoncer), mais aussi sur le fait que ce serait un bon endroit pour essayer de sauter et pour rater la corniche de l'autre immeuble et pour dégringoler dans la rue encore porté par le sentiment que c'était possible, et que je m'y suis juste mal pris, que j'aurais dû m'appliquer plus pour faire ce saut,

la proximité de cette corniche est une illusion, une illusion de notre perception due aux proportions des différents éléments qui composent le décor ici, et particulièrement aux proportions que l'architecte de cet immeuble qui semble si proche a choisies pour des raisons décoratives, car son immeuble a été conçu pour être agréable à l'oeil, je suppose, et non pas pour permettre à des gens placés sur le toit où nous sommes de se faire une image juste de la distance qui les en sépare, bien entendu, concluais-je alors, c'était tout à fait juste, une histoire de décor et de fourberie, de fourberie décorative de l'architecte, une dangereuse fourberie décorative, sans aucun doute, quelque chose qui doit s'apprendre dans les écoles d'architectes,

cette illusion il serait peut-être possible de l'analyser, qu'importe, cette impression de pouvoir franchir cette distance d'un bond, cette tentation devrais-je dire, est tout à fait similaire à ce que j'éprouve de la folie qui me menace,

folie qui me menace, il l'avait dit sur un ton particulier, chantant,
fo - o ---likimeu --- meu - eu --- na - ce, c'était la première fois que je
l'entendais

moi plus qu'un autre ? Non, je ne le pense pas,

je ne le pense pas, je pense seulement

je pense seulement que cette question, et particulièrement en ce
moment, ces jours-ci, cette question pèse sur moi, comme sans doute
je pèse sur elle, à force d'être victime justement d'une dangereuse illu-
sion, là encore, et d'une dangereuse illusion qui est double, qui, d'une
part, et comme ici dans le cas de la corniche, est l'illusion, peut-être,
pour ce que j'en sais, d'une proximité de la folie, que la folie est plus
proche qu'elle ne l'est réellement, une illusion dont je ne suis pas si
certain que ça,

qu'il s'agisse en effet d'une illusion, d'un saut que je risquerais de
faire sans m'en rendre compte entre l'endroit où je suis maintenant,
un endroit où je crois savoir que je ne suis pas fou, et un autre
endroit, si proche en apparence, qui serait celui de la folie, je me
demande sans cesse si la folie, comme cette corniche, n'est pas plus
proche de moi que je ne le pense, n'est pas juste à côté de moi, et

et

et je

et je ne

et je ne sais plus

je ne sais plus si l'illusion est de la croire proche

(dans le vide du toit, tuiles froides contre les fesses, douleurs dans
les pieds coincés dans la gouttière, j'écoutais l'illusion de mon ami O,
je la regardais se dessiner, je la suivais attentivement, comme si par
mon attention j'étais en mesure de lui donner assez de matérialité
pour nous en saisir, pour l'attacher à nous pour en prendre une
empreinte sur laquelle nous aurions pu par la suite conduire une série
d'expériences en transportant cette illusion dans des domaines très
différents, tous tellement différents)

ou au contraire que la croyance en cette illusion est elle-même
illusoire, et que la folie n'a rien de lointain, et ne demanderait pas un
bond surhumain, mais rien qu'un petit bond de rien du tout, un glis-
sissement, ou une glissade incontrôlée, comme nous pourrions en faire
une sur ces tuiles humides, d'ailleurs, faites attention à vous, Egon,
alors je n'aurais que l'illusion d'être encore loin de la folie, et de pou-
voir la penser encore comme une menace distante alors que peut-être
déjà je baigne entièrement dedans, et que peut-être déjà en vous par-
lant ce soir je ne fais que confirmer cette folie et m'avancer un peu
plus loin dans cette folie, et l'illusion je la vois aussi autrement par
moments, je ne la vois plus comme illusion de la distance ou de la
proximité de la folie, mais comme illusion générale sur ma recherche,
voyez-vous Egon, cette recherche dans laquelle je vis depuis si long-
temps,

et il s'était arrêté là, longuement, remuant doucement ses jambes
dans la gouttière, laissant sa phrase en suspens tandis que je frisson-
nais, pans de mon manteau rabattus, et que nous parvenait le silence

de la ville qui restait muette, qui n'osait aucun commentaire, silence gonflant jusqu'à nous en ondes presque palpables et je vis alors que ce n'était pas une belle nuit mais au contraire une de ces nuits bouchées et finalement froides et humides,

car comment saisir la folie, comment l'envisager ? Si je continue ma recherche, et je n'ai pour le moment aucune envie d'y mettre fin, et si je la continue dans le sens où je suppose qu'elle doit continuer, qu'est-ce qui me retiendra de devenir fou ou de passer pour fou du moins aux yeux de ceux qui me connaissent, on me dira fou, car en la continuant, en m'avançant avec elle, je serai obligé de m'investir en elle encore plus, de parler de plus en plus sa langue, qui est aussi la mienne, de dire ma recherche, et ceci sera comme la folie, comme une folie qui lentement remplira mon langage et mes comportements, non pas par de nouvelles manières de faire ou de parler, mais uniquement par une exigence encore plus grande dans le sens de ma recherche, et une exigence qui me rendra raide et radical, car aujourd'hui déjà cette recherche a l'apparence de la folie, je crois, pour tous ceux qui n'y sont pas directement associés d'une manière ou d'une autre, et le risque de continuer c'est d'entretenir une illusion sur la distance à conserver vis-à-vis de cette recherche, sur la façon de se placer vis-à-vis d'elle,

comme il se taisait, je lui avais alors confié que moi aussi, dans mon travail d'écriture qui ne parvenait jamais à se constituer comme une écriture première, mais toujours comme une écriture seconde...

(copiste copieur pirate brigand
qui regarde par-dessus l'épaule de personne
lorsque personne est là)

... sous la forme d'une traduction de quelque chose qui avait déjà été écrit par un autre dans une langue que j'étais le seul à pouvoir traduire, j'avais ce sentiment d'une menace de folie, d'une menace qui ne pouvait être évitée en somme qu'au prix de garder avec tous, sauf avec lui en ce moment précis, le plus complet secret sur cette méthode d'écriture et sur ce dispositif d'écriture, qui aurait tellement pu laisser penser que j'étais fou, puisqu'il en allait bien ainsi, devant ma table, j'entendais comme de l'intérieur une voix qui me dictait ce qu'il fallait écrire,

voyez-vous, je n'ai pas le sentiment que vous soyez fou, j'ai le sentiment de ce mur entre la folie et vous et votre travail, ce qui vous tient le plus à coeur, mais ce sentiment n'est il pas typique de cette illusion de la proximité ou au contraire de l'éloignement de la folie

la folie, la folier, la tenir dans la distance juste nécessaire, qu'elle rayonne juste la bonne dose

et ni lui ni moi ne savions ensuite plus qui de nous deux avait pu prononcer ces mots

Il commença alors à afficher cet air de fatigue qui ne devait plus guère le quitter jusqu'à sa mort volontaire, air qu'il m'avait déjà été donné de lui voir, et même à de nombreuses reprises, mais jamais

avec cette constance, jamais d'une façon telle que cet air ne disparût après quelques heures ou quelques jours, et c'était un air qui engageait l'espace autour de lui dans la même fatigue qui le travaillait, et qui révélait un peu plus encore la vieillesse des tuiles autour de nous, et leur saleté, ou qui les vieillissait et qui les salissait réellement au moment où il les regardait, et il en allait de même de la voussure de son dos qui, s'accroissant, rappelait le peu de résistance des véritables lignes droites dans notre champ de vision, elles aussi se trouvant tordues par cette usure.

vous voyez, je rayonne, et il souriait en disant cela, ma fatigue est comme un jeu dans lequel un des joueurs ne sait pas quoi faire lorsqu'il reçoit la balle jusqu'à ce qu'il choisisse de la poser devant lui et de la laisser là, non pas pour faire cesser le jeu, mais parce qu'il pense que ce peut-être là une façon pertinente de jouer, et parce qu'il ne sait pas que c'est interdit, voire absent du jeu, non-codifié, jamais envisagé ni décrit, comme si ça ne pouvait pas exister, ce joueur qui ne connaît pas les règles ne va pas sans les joueurs qui connaissent les règles, c'est entre autres de cette façon que fonctionne ma fatigue, et il avait raison en disant cela tellement qu'un ballon nous tombait dessus ou bien rebondissait sur les tuiles et que nous ne savions pas comment l'attraper

mais, cela même, vous pourriez encore l'écrire, n'est-ce pas une partie de votre recherche ?

vous ne pensez pas aux mots lorsque vous posez cette question, je crois que vous ne pensez pas aux mots, je crois que vous ne pensez pas, je crois, je ne, je vous crois, je

c'est le risque de la formulation, il existe de nombreuses expressions, de nombreuses façons de formuler les fruits d'une recherche, et beaucoup sont particulièrement utiles, ou nous semblent telles parce qu'on nous les a apprises, parce que nous avons l'habitude de les lire tout le temps dans les travaux de recherche que nous tenons en haute estime, et aussi dans ceux que nous méprisons parfois, mais j'ai décidé que ces formules me seraient interdites, que je ne les emploierai pas, elles sont pourtant là, immédiatement disponibles, sous ma main, je n'aurais qu'à les recopier, et même pas, je les connais par coeur, j'en ai lu des centaines, des milliers et des dizaines de milliers de déclinaisons, je n'aurais presque pas besoin de réfléchir pour les mettre en service, pour les mettre à mon service, mais je me le suis interdit, je n'irai pas dans cette voie-là, même si je sais que tout y serait tellement plus facile, je n'y irai pas, c'est tout simple à dire, et ce n'est pas par mépris de telles expressions, de telles formules, ou de telles formulations et de certains usages de la langue, je ne les méprise pas, je pense qu'elles ont eu leur utilité, et que comme choses déjà advenues, elles ont leur valeur, mais elles n'ont leur valeur que dans le passé de ce qu'elles ont permis de dire et d'écrire qui est lui-même quelque chose du passé et de révolu, ce n'est qu'un sentiment, mais un sentiment auquel je ne veux pas passer outre, ce qui fait que j'ai aussi longtemps considéré ma recherche comme une tâche de ce genre : d'abord récolter tout ce qui avait été dit ou pensé à ce sujet, et ensuite l'écartier, d'abord faire un inventaire, un inventaire énorme me

conduisant à consulter des milliers de livres et à me rendre dans des centaines d'endroits, et à relever minutieusement tout ce que je trouverais, à le prendre en note le plus précisément possible et à en relever les références, et à organiser ces contenus les uns vis-à-vis des autres, puis à les écarter, à ne m'en servir que pour en éloigner radicalement ma recherche, que pour la porter dans un autre sens, que pour faire autre chose et pour disqualifier le déjà fait au nom de mon sentiment d'archaïcité de toutes ces choses qui ont précédé ma recherche,

résumé de la méthode de O dans la méthode de la folie

d'abord apprendre à parler
ensuite faire l'inventaire des mots de la recherche de tous les mots de la recherche
après en trouver encore d'autres, oubliés au recensement précédent (les sournois)
après les mettre de côté, ne pas les oublier mais en faire un tas auquel on ne touchera plus
finalement inventer les mots nécessaires pour dire la recherche, attention, les inventer, ne pas les trouver

après nous avons eu froid, les oiseaux toujours incrustés dans la même forme qui faisait un unique oiseau étaient repassés au-dessus de nous et toujours aussi bas, enveloppés dans leur bruit, si vite qu'ils menaçaient de s'écraser sur le toit emportés par leur élan zigzagant, et nous avons décidé de rentrer et j'avais préféré me laisser tomber dans la cheminée du vasistas plutôt que de descendre lentement et précautionneusement, de me laisser tomber pour me réveiller, pres-

sentiment des os mal organisés lors de l'impact (se donner un peu plus de peine pour apprendre à chuter, demain, je reprends le sport) et vision instantanée de la peinture du conduit où je retraçais le moment pénible de ma montée dans l'instant de la descente, et j'étais resté là un grand moment les omoplates sur le sol et mon manteau étalé autour de moi en attendant que mon ami O me rejoigne, vauté dans la fatigue,

Et O parlait aussi de serrures

Et O disait que la pensée par rapport à l'art ressemblait à un travail de serrurerie, domaine pour lequel il éprouvait depuis longtemps une affection particulière, au point que durant son adolescence, il avait, un été, demandé à faire un stage chez un serrurier, et ce qu'il appelait par la suite une formation en serrurerie, durant l'un de ces étés trop chauds où nous ne savions pas quoi faire, sauf parler, et que je passais pour ma part déjà dans l'obsession d'écrire et d'aligner des mots sur le papier persuadé que cela devait constituer la tâche la plus importante, alors que mon ami O préférait pour sa part mettre à profit ces vacances pour découvrir le domaine inexploré de la serrurerie, et y trouver comme un entraînement pour sa recherche qu'il n'avait alors pas encore commencée. « On ne peut pas croire que la question des clés et des serrures soit si simple, disait mon ami O. C'est même

totallement faux de supposer que cela serait simple. Celui qui dit que c'est simple pourrait aussi bien dire "je n'y comprends rien". Nous passons sans cesse sur des histoires de clés et de serrures. Nous passons notre temps à chercher des clés, et en plus nous voulons que ces clés soient les clés qui permettent effectivement d'ouvrir les serrures. Mais les serrures ni les clés ne se laissent faire. Ou plus exactement c'est notre conception étroite de l'accord entre les clés et les serrures qui nous tient sans cesse en retrait de ce que serait un rapport réel entre une clé et une serrure. Et je ne parle pas de façon métaphorique, pas du tout (et en effet, mon ami O avait une véritable horreur pour la métaphore, qu'il n'employait jamais, ou uniquement en se défendant de l'employer justement). Ce problème de clés et de serrures est bien réel et quotidien, et il nous montre des limites de notre façon d'aborder les problèmes même au travers d'un système en apparence aussi simple que les clés et les serrures.» Et effectivement, depuis fort longtemps, les clés et les serrures, les portes aussi, avaient été des sujets de réflexion pour lui. Au point d'en devenir une véritable passion, dont les traces éloquentes constellaient les murs et les portes de son appartement sous la forme d'une armée de serrures, d'une collection de serrures, et d'une collection de boîtes entièrement remplies de clés de toutes sortes, de clés neuves et brillantes ou rouillées et hors d'usage, le rapport entre ces clés et ces serrures n'ayant rien d'évident. Je soupçonne même qu'aucune de ces clés n'avait la possibilité d'agir sur aucune de ces serrures, mais je n'en ai jamais fait l'essai. Les serrures faisaient d'ailleurs sans doute aussi partie de la recherche de O sans que je sache bien de quelle façon, mais comment l'aurais-je pu ? « Les serrures et les clés nous apportent des solutions inattendues pour résoudre nos problèmes », affirmait O, et à l'appui de ces dires,

il me montrait une serrure effroyablement tordue dont tout aurait laissé penser qu'elle était cassée, que d'aucune manière elle n'aurait encore pu fonctionner, mais alors il sortait d'un tiroir une clé qui était dans le même état de déformation et de cassure, et il se trouvait que cette clé véritablement difforme arrivait à tourner dans cette serrure, qui n'avait plus aucunement l'apparence d'une serrure en état de fonctionner, et à en faire jouer le pêne.

Durant cet été mon ami O s'était fait embaucher comme apprenti par un vieil homme qui depuis fort longtemps n'exerçait plus son métier de serrurier comme un gagne-pain, mais essentiellement pour le plaisir disait-il, " uniquement pour me perfectionner dans l'art de la serrurerie ", et qui n'effectuait plus de ces réparations d'urgence qui sont ordinairement le lot de ceux qui font ce travail, mais ne s'appliquait plus qu'à résoudre des cas difficiles, portant sur des serrures rares, soient qu'elles soient anciennes, soit qu'il s'agisse de serrures véritablement exceptionnelles par leur conception et leur complexité, ce qui obligeait à ne pas les confier à n'importe qui mais uniquement à ce vieil homme, reconnu de tous pour ses talents, qui avait consacré sa vie à comprendre les serrures et la serrurerie avec une véritable passion si éloignée du dilettantisme ordinaire qui accompagne l'essentiel de nos activités, et c'est cet art que mon ami O essayait d'apprendre en allant tout un été durant travailler tous les jours chez ce serrurier, travailler, c'est-à-dire d'abord observer ce serrurier, observer ses doigts qui glissaient sur le métal et les outils comme s'il en cherchait sans cesse la combinaison secrète, comme s'il cherchait le point sur lequel il suffisait d'appuyer pour que le métal se plie à la forme qu'il avait décidé de lui imposer et comme si cette forme était

déjà là inscrite potentiellement dans le morceau de métal, et mon ami O avait bien entendu très vite réalisé que ces deux mois d'été ne suffiraient pas pour apprendre ce qu'il y aurait eu à apprendre du vieil homme qui travaillait uniquement désormais pour la beauté du geste et l'accroissement de sa science des serrures, science dont il savait qu'elle était à présent tellement étendue en lui qu'il n'avait plus aucune chance de la transmettre et que sa connaissance des serrures disparaîtrait à coup sûr avec lui, qu'il n'aurait aucune chance de faire partager cette science même à mon ami O qui était pourtant remarquablement doué pour tout ce qu'il entreprenait et qui avait dès le début fait preuve d'une formidable familiarité avec les serrures que le vieil homme lui montrait sans rien lui en dire et que O manipulait jusqu'à ce qu'il ait compris pourquoi le vieil homme lui avait tendu cette serrure, jusqu'à ce qu'il ait vu ce qu'il y avait à voir dans chacune des serrures que le vieil homme lui montrait.

La boutique de ce serrurier était entièrement remplie de serrures et de clés accrochées aux murs, dans ce qui me semblait alors le plus grand désordre, mais dont je compris en voyant le vieux serrurier se déplacer dans sa boutique que chaque emplacement y répondait en fait à une nécessité absolue, et que, pour lui, ce qui me semblait en désordre était en fait organisé dans une logique sans faille, mais qui m'était à moi invisible parce que je ne connaissais pas comme lui les serrures du fait d'une pratique quotidienne de la serrurerie depuis toute une vie, et très vite mon ami O fut lui-même capable de se reconnaître dans ce désordre apparent, et de retrouver très rapidement la clé qui correspondait à une serrure donnée que le vieil homme venait de décrocher, et ceci en ouvrant les petits tiroirs dans

lesquels le vieux serrurier avait rangé les clés selon un ordre logique mais incompréhensible à un profane en serrurerie tel que moi.

Ce vieil homme, ce sage des serrures, multipliait les échanges silencieux et initiatiques avec mon ami O, se contentant de prendre une serrure, de la manipuler lentement, d'en griffer telle ou telle partie de ses ongles presque opaques, et parfois de la démonter et d'en caresser une pièce, avant de la donner à mon ami O qui ensuite découvrait par lui-même pourquoi le vieux serrurier lui avait donné cette serrure précise, celle-là et aucune autre, par exemple en essayant de reproduire ses gestes, ou encore en s'absorbant dans la contemplation de cette serrure et dans une observation des plus minutieuses, ou encore en essayant de chercher la clé qui correspondait à cette serrure particulière.

Et O avait appris tout un été durant de cette façon la serrurerie avec ce vieil homme, qui était mort peu de temps après, car une fois O parti, personne n'avait vraiment encore besoin de lui, et depuis O en avait conservé une trace profonde, qui lui permettait d'utiliser la serrurerie et les exemples tirés de la serrurerie pour nous illustrer certaines propositions difficiles de sa recherche.

(Un jour par exemple, comme je lui faisais remarquer qu'il m'était impossible d'ouvrir cette porte, que je n'y arrivais pas, et que je me sentais prisonnier du fait qu'il m'était justement impossible de manoeuvrer cette porte, et que ce sentiment m'était des plus désagréables, il me fit remarquer qu'il me suffisait de faire tourner la clé dans l'autre sens)

Par la suite, l'appartement de O s'était encombré de nombreuses serrures dont le rôle pouvait sembler au premier abord purement décoratif, ou illustratif (ainsi sur la porte des latrines de O il y avait pas moins de 27 serrures, réparties à l'intérieur comme à l'extérieur, ce qui rendait souvent plus simple d'uriner par la fenêtre que de tenter d'ouvrir et de fermer toutes ces serrures pour se soulager). Mais les plus intéressantes de ces serrures étaient en fait cachées, c'est-à-dire que dans cet appartement un certain nombre de meubles et de portes étaient protégées par des serrures sans que ces serrures soient visibles, et même parfois sans que ces portes et ces meubles ne soient perceptibles en tant que tels. Par ceci mon ami O tentait de montrer qu'il ne croyait pas en l'inviolabilité des serrures mais pensait d'une part que toute serrure dont on connaît l'existence pourra au bout du compte être ouverte, mais que d'autre part, ce que nous avons à cacher, ou ce sur quoi nous souhaitons mettre une serrure, nous ne pouvons pas du même coup le montrer en posant dessus un imposant cadenas ou un verrou démesuré, ce qui n'était selon lui qu'une manière non pas de cacher et de protéger, mais de donner à voir et de rendre public ce qui justement devait rester celé, et que la meilleure solution qu'il ait trouvée jusqu'ici avait consisté à cacher les serrures de telle façon que ceux qui n'en ont pas la clé ne soient pas en mesure non plus de voir qu'il existait à cet endroit une serrure, ce qui était moins un moyen de se protéger de leur intrusion éventuelle qu'un moyen de leur montrer du respect en ne leur mettant pas sous les yeux une serrure comme pour leur dire que là se tenait justement quelque chose auquel ils n'avaient pas le droit d'accéder, et qu'il y avait là une serrure dont ils n'avaient pas la clé.

Il remarquait aussi assez fréquemment que les choses se déroulaient parfois d'une autre façon, lorsque la clé par exemple était effectivement visible aux yeux de tous, et même volontairement déposée avec beaucoup de nonchalance dans un lieu fréquenté, mais que personne ne savait plus quelle serrure pouvait bien ouvrir cette clé, voire que cette clé pouvait ne jamais servir.

Mais il n'y eut pas seulement le temps de l'apprentissage de la serrurerie, correspondant uniquement aux heures les plus vides de cet été de l'adolescence, bien qu'il s'agisse d'un apprentissage que mon ami O considéra alors comme très important pour la suite, et plus tard avec la recherche vint le temps des machines et des projets de construction de machines qui retinrent l'attention de mon ami O durant des mois et des mois, au point qu'il ne cessait d'en parler et de m'en parler particulièrement à moi son ami le plus proche, et tout spécialement ce fut avec ces projets de construction de machines qu'il commença à prendre l'habitude de s'annoncer chez moi à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, n'hésitant pas parfois - ou plutôt hésitant mais du même geste surmontant son hésitation dès lors qu'il savait à quel point la conduite et la poursuite de sa recherche étaient tellement plus importants que mon intimité, point sur lequel je n'ai jamais manqué d'être d'accord avec lui, au point que je lui en aurais véritablement voulu de se comporter autrement, ce qui était si évident entre nous que je ne le lui dis même jamais et qu'il n'en fut même jamais question - à faire irruption chez moi pour me parler des projets de machines et de la construction des machines et de tout ce que ces machines pouvaient apporter à sa recherche en lui permettant de faire de véritables avancées dans la compréhension des questions qui

étaient au coeur de sa recherche, d'où son empressement à se précipiter chez moi, et parfois chez d'autres lorsque je n'étais réellement pas là, pour commenter un nouveau point de vue ou un nouveau mécanisme ou l'idée qu'il avait eu d'un nouveau modèle de machines qui serait à même d'apporter des éléments de réponse sur telle ou telle des questions dans lesquelles il se débattait à ce moment précis.

La première de ces machines, il voulait la bâtir à partir d'un orgue de barbarie dont il souhaitait modifier l'intérieur afin de le transformer en machine à lire la poésie, en une machine à laquelle il soit possible de fournir un livre de poésie et qu'elle se mette à le lire non pas d'abord à haute voix, ce qui ne représentait en rien une preuve que la machine était bien alors en train de lire, mais à voix basse et avec une véritable compréhension de ce qu'elle lisait, une compréhension qui lui aurait permis par exemple de buter sur certains mots, de scander les vers lorsqu'il y avait lieu de le faire et d'utiliser le ton juste lorsqu'on lui demandait de lire à voix haute, c'est-à-dire un ton qui laisse penser qu'elle avait une réelle compréhension du texte, et un ton qui aide l'auditeur à lui aussi comprendre le texte, alors qu'il pouvait avoir déjà lu un poème donné sans le comprendre faute d'avoir trouvé un ton qui lui convienne, et durant longtemps mon ami O nous parla de la façon dont il fallait penser cette machine et des actes caractéristiques qu'il fallait qu'elle ait la possibilité de faire, comme par exemple de rejeter un livre qui ne lui conviendrait pas, ou de sauter des pages, ou de revenir en arrière au contraire, ou de ne rien faire durant une assez longue période de temps en préparation de sa lecture.

Je lui dis pourtant un jour dans une de nos discussions nocturnes que la lecture de poésie était peut-être un peu difficile, et que surtout j'étais choqué par le fait qu'une machine puisse en avoir la charge, et encore plus inquiet à vrai dire que cette machine puisse éventuellement se montrer plus brillante que moi en ce qui concernait l'interprétation de certains poèmes que je n'étais jamais parvenu à comprendre ni à lire correctement, même si je ne suis pas un exemple, vu que je ne comprends pas très bien la poésie, et j'en vins par la suite, porté par cette peur et conduit par cette peur qui m'obsédait de voir un jour cette machine lire mais peut-être aussi écrire de la poésie, et une poésie qui serait meilleure que la mienne peut-être, à suggérer à mon ami O de, et même à le supplier d'une voix pleureuse et angoissée, d'abandonner son projet d'orgue de barbarie capable de lire de la poésie en la comprenant, de l'abandonner et de ne surtout pas le faire et même d'oublier et de chasser de sa tête cette idée qui m'était pour ma part insupportable de machine capable de véritable compréhension de la poésie, compréhension qui me demandait pour ma part un effort intense et que je ne parvenais que rarement à mener à bien, et de substituer par amitié pour moi, et pour donner plus de cohérence à son projet, de transformer cet orgue de barbarie duquel il semblait attendre tant en machine à jouer de la musique, mais non pas au sens mécanique où on l'attend habituellement d'un orgue de barbarie, mais bel et bien au sens d'une capacité véritable à interpréter la musique et à lui donner sens dans une exécution qui, comme il voulait d'abord le faire avec sa machine à lire la poésie, permettrait à l'auditeur de comprendre que le morceau devait effectivement être joué de cette façon.

Mais je n'ai jamais su s'il avait pris ma crainte au sérieux.

Egon écrit à l'aide d'une langue qu'il ne connaît pas

J'écris, c'est une activité qui me prend beaucoup de temps à cause de la forme des lettres, je commence à tracer une boucle avec le stylo, une amorce de boucle, le début d'une lettre, son germe seulement, puis son ensemble, et la lettre qui la suit, elle aussi progressivement dans son entier, minutieusement, on ne peut pas laisser les lettres à moitié formées seulement, tout cela est très lent, tout cela se produit avec une lenteur millimétrique à la surface du papier, j'attends la lettre, je la guette, je surveille son arrivée, je lui fais de la place dans le monde autour de moi, je lui réserve même toute la place possible, je suis dans ma chambre, je repousse autour de moi les objets qui encombrant ma table pour que mon bras bouge bien, en harmonie avec la forme de la deuxième lettre, elle glisse alors de mon bras jusqu'à sa forme finale, je n'invente rien, je n'invente pas cette lettre, c'est vraiment très lent, je laisse la lettre venir, je la laisse mouvoir mon bras, je n'y suis pour rien, je fais le plus possible comme si je n'y étais pour rien, je suis un chasseur qui ne doit pas effrayer la lettre au moment où (enfin) elle arrive, non, pas un chasseur, je ne suis vraiment pas là, la lettre arrive lorsque je ne suis pas là, c'est mathématique, en mon absence la lettre se fait jour,

c'est comme cela que l'écriture, sans y être pour rien, je m'emploie à être ailleurs, traces sans moi, totalement parti de là, abandonné,

lorsque j'écris, c'est vite dit, les choses ne sont pas d'abord telles que j'écrive, ou que je les écrive, ça commence bien avant, je me prépare à réaliser cet acte d'écrire, afin que cet acte se produise, je dois procéder d'une façon particulière, d'une façon qui n'appartient peut-être qu'à moi, mon truc, ils ont tous des trucs, à ce que je me suis laissé dire, mon truc que je pratique depuis longtemps, très longtemps, et qui porte ma maladroite progression depuis le fond du fond de cette envie, l'envie d'écrire, incertaine, lourde, rythmée de générations de stylos qui coulent, de feuilles qui se percent, l'encre qui déborde toujours, qui déborde partout, je le dis bien comme ça, métaphoriquement, tachant les doigts, diffusant vers le monde pour poser mon empreinte un peu partout, draps, vêtements et serviettes, décoratif manuel,

JE N'AI PAS CHOISI cette manière de procéder, et encore moins choisi qu'elle me soit particulière, elle m'est tombée dessus, je n'attendais rien, je ne demandais rien, moins je me singularise et mieux c'est, une toute autre méthode, et finalement n'importe quelle autre méthode, je l'aurais sans doute préférée à celle-ci, celle-ci je la déteste, elle me fait ramper, elle grouille de malentendus, elle m'étouffe dans ses contresens, mais il m'est impossible de faire autrement, toute autre tentative que j'aie pu faire afin d'écrire, cette activité la plus urgente en ce qui me concerne, et que je regrette de ne pratiquer usuellement que comme par défaut au milieu des choses indifférentes et tristement sans aucune valeur que j'effectue pourtant chaque jour en plus de ce travail d'écrire et sans jamais parvenir à totalement les

rogner pour ne conserver au bout du compte que le travail d'écrire qui lui seul me semble important (peut-être devrais-je bien entendu mettre de côté dans cette assertion la recherche de O, recherche que je considère comme tout à fait sérieuse et qui a bien place dans ma vie comme la recherche tout à fait sérieuse de O, mais la recherche de O ne m'appartient pas de la façon dont m'appartient l'écriture, qui, cependant, prise dans le procédé tel que je le décris, ne m'appartient finalement pas non plus), toute autre tentative s'est toujours soldée par un échec lamentable, par l'impossibilité totale d'écrire et par des heures de douleur, puis de souffrance, puis de dépression

(du latin depressio « enfoncement » : Abaissement, enfoncement produit par une pression de haut en bas OU PAR TOUTE AUTRE CAUSE. Géogr. Se dit des parties effondrées de la surface du globe, situées au-dessous de la mer et généralement occupées par elle. Dépression de terrain. Se dit des parties creuses d'une ondulation du sol, voir Creux. Météor. Dépression barométrique. Abaissement de la colonne de mercure dans le baromètre, par suite d'une diminution de la pression atmosphérique. Méd. (nous y voilà !). ÉTAT MENTAL PATHOLOGIQUE CARACTERISÉ PAR DE LA LASSITUDE DU DÉCOURAGEMENT, DE LA FAIBLESSE, DE L'ANXIÉTÉ...)

passées à me tenir dans la volonté d'écrire sans pour autant parvenir à aligner les quelques mots, les premiers, qui auraient pu me faire passer dans l'état d'écriture, des heures à rester sur le seuil insupportable du premier mot de la première ligne, et même de la première lettre de ce premier mot,

mais est-ce que cette première lettre peut exister en dehors du premier mot qui la porte et qu'elle constitue, est-il envisageable que cette première lettre soit seule même par jeu, je ne sais pas, je m'en tiens à une seule chose, la première lettre attire le premier mot, qui attire la première phrase et ensuite, je recommence,

le début de cette façon particulière de procéder - c'est stylo à la main (ne pas le lâcher, ne pas le lâcher, grip antidérapant, essuyer la sueur sur mes doigts régulièrement), coudes écartés solidement plantés, amples mouvements respiratoires du torse - consiste à disposer la chose à écrire devant moi, et à ne pas commencer à écrire d'emblée, surtout pas, procéder ainsi, exister le premier, ne m'a jamais permis de me mettre à écrire ; mais bien au contraire ne pas commencer, ne venir qu'en second, toujours en second, toujours encore en second, dans la répétition de la chose à écrire, copieur, une chose déjà constituée avant que je ne l'écrive, chose qui se tient entre moi et le travail d'écrire, et ne dépend en rien de ma volonté, ce serait le comble, ce serait perdu, ou de mon désir, ou de mes capacités, bien au contraire totalement indépendante, préexistant entièrement et dans ses moindres détails, et dans une indépendance, lointaine, étrangère, absolue à moi-même et à mon travail d'écriture,

elle existe peut-être depuis toujours, cette chose à écrire (copier, recopier), sa provenance je ne la connais pas, je m'en fous totalement de sa provenance, je me fous de tout ce qui n'est pas le dispositif que je mets en place pour écrire, et qui n'est pas (bien que ce fait me dérange profondément en même temps qu'il m'éloigne de la volonté, que tout le monde dans mon entourage a toujours semblé tenir pour une nécessité absolue et pour une chose désirable, alors que je trouve

ça minable, la volonté, je ne fais pas parce que je veux, ce serait totalement con) un dispositif rationnel et froidement réfléchi, mais un bond dans une certaine irrationalité qui ne me satisfait pas, mais que je me tiens pour obligé d'adopter comme la seule méthode qui me rapproche de l'acte d'écrire que je considère comme l'un des seuls actes nécessaires de ma vie, quelques piètres qu'en soient les résultats,

la chose à écrire, celle qui préexiste, possède bien une existence, et même une existence de texte, de texte déjà écrit et déjà mis en forme, de texte achevé dans son ensemble et jusqu'au plus infime de ses détails, page écrite avant que je ne l'écrive, livre relié par sa totalité, il ne s'agit nullement d'une esquisse ou d'un projet de texte ou de notes, mais déjà, avant même que je ne me confronte à lui, d'un texte travaillé totalement terminé et clos dans sa forme et que je puis lire comme je lirais n'importe quel livre, ce texte antérieur et définitif est cependant écrit dans une langue étrangère, une langue étrangère qui serait presque de l'anglais, qui ressemblerait par de nombreux points à de l'anglais, à une langue anglaise légèrement surannée, celle du dix-neuvième siècle commençant par exemple, mais cependant pas tout à fait de l'anglais en dépit du grand nombre de points communs entre cette langue dans laquelle le texte se présente et la langue anglaise des débuts du dix-neuvième siècle,

pensez à un livre, n'importe quel livre, et dites-vous que c'est presque comme ça,

mais lorsque je parle de langue anglaise du dix-neuvième siècle, il faut aussi entendre que je ne connais pas une telle langue, l'anglais de

cette période, je ne le connais absolument pas, je ne l'ai jamais étudié et je n'ai jamais non plus rien lu en langue anglaise qui datât d'une telle époque, d'ailleurs je n'ai jamais eu qu'un très médiocre niveau de langue anglaise qui ne m'a jamais véritablement donné l'accès à la lecture de textes en langue originale malgré le désir que j'aurais eu d'accéder à de tels textes, désir d'autant plus contrarié qu'une telle capacité aurait pu me donner une échappatoire hors de ma langue, hors de ma propre langue où je m'enferme et me sens souvent, très souvent, passablement limité par une familiarité presque obscène, une familiarité qui sans cesse frise le sans-gêne et où menacent la vulgarité qu'on se croit en droit de se permettre avec ce qui nous est le plus familier, hommes et choses et mots, et il faut donc bien comprendre que ce que je nomme langue qui ressemble à la langue anglaise du début du dix-neuvième siècle - je ne dis là rien, absolument rien de vrai ou de sensé - est juste l'image que je me donne de cette langue, qui en fait n'a rien à voir avec l'anglais, ni avec le dix-neuvième siècle, et qui en fait n'a rien à voir avec n'importe quelle langue connue, mais se marque justement par ce fait que je considère cette langue comme une langue connue ou connaissable, ce qu'elle est peut-être, alors que sa caractéristique principale, caractéristique qui lui donne sa véritable valeur dans mon dispositif d'écriture, est justement de n'être pas une langue connue,

je lis un texte dans une langue qui n'existe pas, pas vraiment,

et mon travail face à ce texte qui est écrit dans une langue presque identifiable mais surtout et d'abord dans une langue étrangère à la langue dans laquelle je m'exprime moi-même, je veux dire à ma lan-

que, celle dans laquelle je tiens à écrire parce qu'elle m'est familière, car sa familiarité, pour gênante qu'elle soit, m'est aussi la seule garantie de ma capacité à être dans un rapport autre vis-à-vis d'elle qu'un rapport de perpétuelle maladresse et de perpétuelle incompréhension qui m'empêche de formuler ce que je souhaite dire simplement et le plus exactement possible, car l'exactitude, surtout en ce qui me concerne, a des limites très rapidement atteintes, je dis A, je crois que je dis A et que j'écris A mais déjà ce n'est plus si clair, il s'est glissé du B dans ce A, un envahissement par le C, un soupçon de D, beaucoup d'autres choses, A je ne le vois presque plus, loin,

mon travail d'écriture, ou du moins ce que je nomme tel, se réduit à un pur et simple travail de traduction, de traduction et de relais que je nomme, dans ce dispositif qui me permet d'écrire, le relais-langage, qui est à la fois cette façon de me placer en second rang derrière le texte déjà écrit, et de m'accorder cette place du traducteur au moment précis où je fais le relais entre la langue d'origine de ce texte, que je suis le seul à connaître, et ma propre langue, que d'une certaine façon je ne connais pas non plus, jamais assez non plus pour être sûr que je la connais effectivement et que ma traduction s'avère d'une quelconque façon fidèle à l'original,

Ainsi, comme on le voit, mon travail d'écriture ne se fait que sur des mots qui ont déjà été formés par d'autres (je ne sais pas qui) dans cette langue particulière, ce qui fait que je ne commence jamais un texte, je ne suis jamais l'initiateur ou la première personne d'un mot qui serait d'abord énoncé par moi, choisi par moi, mais je ne fais jamais qu'encore et toujours commencer à traduire puis continuer la traduction et la mener à terme, faire ce travail d'adaptation d'une

langue préexistante et inconnue de la majorité, de tout le monde sauf moi, et lui donner lieu et sens dans la mienne, de langue, me placer toujours dans l'entre-deux de cette langue étrangère qui est presque comme de l'anglais du début du dix-neuvième siècle mais pas tout à fait et de ma langue propre dans laquelle se déroule un texte qui n'est jamais que la copie, irrémédiablement dégradée par la traduction, de ce texte d'origine qui lui se montre lorsque je suis en train d'essayer de le traduire, bien plus brillant, merveilleux et original, apportant une véritable nouveauté, que mon texte, ma traduction, ne parvient jamais à l'être,

Cette dégradation par la traduction de l'original étranger, qui est la nature profonde de mon travail, se montre désespérante, par le fait même que pour écrire je ne puis rien écrire qui soit assumé comme venant de moi, mais uniquement comme relais-langage d'un tiers que je ne connais pas et qui fait préexister ses textes pour que j'intervienne ensuite dessus et leur donne forme dans ma propre langue, ce n'est jamais, jamais moi qui écris à vrai dire, même si je ne le raconte à personne,

mais cette position périphérique que j'occupe dans le système qui me permet d'écrire, et qui est en soi assez désespérante, se double d'un autre malaise, qui est, à vrai dire, une forme aiguë de la lassitude désertique dont parlent les psychiatres, voire qui en est la forme la plus achevée, bien mieux que tout ce que j'ai lu sur le sujet, qui consiste à savoir, dès le moment où je commence à écrire ce pénible travail de traduction dans lequel les mots et les expressions ne collent jamais avec l'exactitude voulue, à savoir qu'aucun autre que moi

n'ayant la moindre prescience ni la moindre connaissance effective de cette langue pour l'avoir manipulée ou apprise, ne viendra donner une meilleure traduction que moi-même de ce texte, texte que je trouve pourtant si parfait dans sa langue d'origine, si réussi dans cette langue d'origine que je suis le seul à connaître pourtant fort maladroitement, et si faible dans la traduction que j'en donne, et que dans ce confinement de cette langue à ma seule connaissance, personne ne viendra apporter d'une part la bonne traduction et d'autre part la preuve de l'infamie que représente mon travail de traducteur solitaire, mais surtout de faux traducteur, de traducteur biaisé qui n'assume ni la fausseté de ce travail de traduction, ni la fausseté de la traduction elle-même, puisqu'aucun autre que moi n'a la possibilité, du moins à ma connaissance, de parvenir à effectuer un travail similaire, puisque la fausseté de cette position est telle que personne d'autre que moi ne parle cette langue dans laquelle le texte d'abord a été écrit, cette langue étant confinée au dispositif que je mets en place pour parvenir à écrire,

non seulement je n'invente rien, oui, c'est ça, mais en plus je suis le seul, le seul à pouvoir ne pas l'inventer, personne d'autre que moi,

en même temps et bien entendu, ce dispositif m'apporte une totale irresponsabilité quant au texte, il me place véritablement dès le début en-dehors de tout risque de responsabilité autre que la traduction, au regard de ce texte, puisque lorsque je commence à entrer dans le dispositif pour me consacrer au texte, je ne fais forcément que me placer derrière lui qui a déjà été écrit, et comme sous sa protection, et que ne me reste que l'écrasante obligation, car je ne choisis

rien de tout cela, le dispositif n'étant en place que pour me sauver d'un silence et d'une absence d'écriture qui me conduiraient au risque d'une inexistence totale au regard des choses de l'esprit, l'épouvantable obligation et responsabilité de mener à bien la traduction de ce texte préexistant depuis sa langue d'origine inapprochable dans la mienne trop familière et qu'il faut elle aussi rendre impossible et lointaine pour qu'y subsiste la forme de ce que la langue étrangère avait justement d'étranger à l'origine, et en sachant que ce travail terriblement difficile de la traduction et de la recherche du bon mot et de la bonne tournure se fait en l'absence de toute possibilité de référence comme on en utilise habituellement pour ce genre de choses, comme des dictionnaires ou des grammaires ou des sociétés de traducteurs ou le corpus des oeuvres déjà traduites et qui permettent de se faire au moins une idée vague de ce qui est en jeu dans un tel travail de traduction et de ce qui s'y passe et au lieu de ça qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher excepté le dispositif dans lequel j'effectue une traduction sous la dictée du texte contenu dans la langue étrangère à la seule lumière du sentiment que j'ai d'être en mesure pour ma part de traduire cette langue que je comprends mais que je suis le seul à comprendre ce qui me place à la merci de toutes les erreurs que cette position de traducteur unique ne peut pas me préserver de faire,

et plus loin que cela, la partie véritablement désespérante de ce dispositif, celle qui m'incite à l'abandonner à chaque fois qu'il se met en branle, et moi avec, tout en considérant que l'abandonner revient purement et simplement à abandonner toute tentative d'écriture, la partie qui rend ce dispositif et le travail d'écriture associé à ce dispositif proprement impossibles, et qui me fait toujours souhaiter mettre en

place un autre dispositif d'écriture ou alors me taire pour ne plus m'y confronter, c'est de penser que peut-être je ne connais rien de cette langue dans laquelle est écrit le texte que je crois traduire, que la compréhension que je crois en avoir et que je ne puis jamais vérifier le plus simplement du monde en tenant une conversation dans cette langue ou en confrontant mes traductions à celles d'autres personnes engagées dans des traductions similaires, n'est pas une compréhension du tout,

Je dirais même que certains jours, cette hypothèse m'apparaît tout à fait crédible, et presque nécessaire, vu que cette langue que je suis le seul à parler, ce n'est finalement pas très sérieux, quand je lis aussi, personne ne m'a appris à lire cette langue-là, parfois avec une voix hachée je lis dans la langue, mais trop vite ou trop lentement qu'est-ce que j'en sais, d'une traite ou de façon hésitante ou des fois péniblement tout comme si je ne savais pas lire du tout, tout comme si je ne lisais pas mais que je récitais tout simplement un texte appris par coeur auparavant (mais comment appris par coeur), je suis alors rien de plus qu'un lecteur imposteur, uniquement un lecteur imposteur et un trompeur et une canaille de la lecture de ce texte que je lis, mais en le lisant mal, pourtant je n'ai pas le choix et il faut bien que je lise cette langue avant de la traduire ou alors que je n'écrive plus du tout. Si ça se trouve je n'y suis pas du tout, je ne dis pas les mots comme ils peuvent être dits,

et je conçois la possibilité de m'être depuis le début fourvoyé, de n'avoir rien compris depuis le début, incompréhension totale et fourvoisement complet de toutes mes tentatives d'écriture depuis des mois

et des années, envisagés sous le genre d'une erreur globale et inacceptable qui me conduirait à ne jamais avoir rien connu de ce texte de départ et à ce que ma traduction dès lors se réduise à une tromperie totale qui prendrait la forme d'une invention absurde de la traduction d'un texte écrit dans une langue que je n'aurais jamais encore comprise ou que je serais sans cesse sur le point de comprendre mais sans jamais d'aucune façon y parvenir et me tenant ainsi dans cette erreur et m'y retenant encore tout simplement pour ne pas avoir à affronter l'obligation de cesser d'écrire au sein de ce processus qui ne me permet rien de bon ni rien de possible,

si cette langue étrangère que je crois familière était tout simplement une langue que je ne connais pas plus que personne d'autre et qui me laisse en-dehors d'elle-même et en-dehors de ces textes que je tente de traduire dans mon dispositif ?

et bien entendu aussi la morsure perpétuelle qui se manifeste par le doute de la réalité de ce dispositif, doute réaliste qui me prouve l'absurdité du choix de ce dispositif et qui me fait entendre avec clarté, avec une clarté dont je souhaite me protéger, qui serait le néant pur et simple du dispositif puisque le texte de départ que je serais en charge de traduire dans ma pratique d'écriture n'aurait jamais eu le moindre soupçon d'existence de même que la langue dans laquelle il est écrit n'aurait pas de sens et ne correspondrait qu'à un abus de pouvoir de ma part afin de me permettre d'écrire en refusant seulement de voir que je ne fais les choses que dans cette erreur qui me baigne, hypothèse qui de plus me rejeterait hors de ce dispositif qui préside à mon écriture, et me forcerait à me retourner vers la position

plus classique et qui m'est toujours apparue comme insupportable et profondément fautive, d'être au sein du dispositif d'écriture que je pratique dans une position de responsabilité et de création qui trahirait encore plus l'inexistence de tout texte de départ, et me mènerait de cette position seconde face au texte qui m'est la seule possible, jusqu'à une place première que je refuse totalement d'occuper puisqu'elle conduit à dessiner la figure d'un auteur responsable de sa production et maître unique de ses propos qui ne peut en aucun cas être ma propre position puisque c'est une position que je refuse totalement pour des raisons de cohérence avec un certain nombre d'hypothèses sur la marche du monde, hypothèses qui ne laissent pas de place à la conception d'auteur souverain porté par une inspiration qui le pousse à tirer ex nihilo du fonds du langage chacune des choses qu'ensuite il écrit, position que je ne puis assumer non plus aussi puisqu'elle se résume pour moi à la situation de n'avoir plus aucune, plus la moindre, possibilité d'écrire,

Un autre oncle de O se passionnait pour la signalisation routière

Durant son enfance, mon ami O avait été profondément impressionné, et marqué d'une façon significative, par l'un des frères de sa mère, qu'il avait beaucoup fréquenté, qui avait même occupé auprès de lui enfant puis adolescent, puis jeune adulte et adulte, à tous ces stades différents de la vie liés les uns aux autres, puis artificiellement reconstruits par la suite du fait d'un besoin de donner à l'histoire de l'individu des étapes qui n'existent pas, qui ne nous apparaissent jamais comme telles sur le moment, mais sont ensuite bien utiles pour tronçonner notre vie passée à l'image de ce qu'il est fait de notre vie présente, qui est elle aussi tronçonnée, hachée en menus morceaux et ces morceaux eux-même en morceaux toujours plus petits, et rangés ensuite dans des cases, mais tout au long de son développement, d'un développement continu, cet oncle avait occupé un statut qui dépassait de beaucoup celui d'un oncle, mais apparaissait comme celui d'un père, ce qui arrive, ce qui était arrivé à O tout du moins, peut-être du fait que son père se montrait en toutes choses d'une pauvreté et d'une déficience intellectuelle accablantes, et d'un conformisme proprement sidérant. "Mon père, disait O, est l'individu le plus conformiste qui soit, et le plus pauvre intellectuellement."

Depuis, il arrivait fort souvent à mon ami O de se comparer à cet oncle, de citer la démarche de cet oncle comme le type même de la démarche de recherche qu'il s'était fixée lui-même, et véritablement comme un exemple, un exemple malheureux, mais tout de même un

exemple de réelle inventivité dans la conduite et la poursuite d'une recherche, et d'une inventivité qui, comme c'est si souvent le cas chez nous, n'avait absolument pas été comprise, avait été rejetée même par une majorité de personnes, avait été niée comme ridicule, inutile et prétentieuse, voire qualifiée de forme de folie, ce qui avait profondément blessé cet homme bon et fin qu'était le frère de la mère de mon ami O, ce qui l'avait profondément démoralisé, et l'avait conduit tout droit à une mort dans l'aigreur, dans une aigreur phénoménale et qui le rongait, due à l'incompréhension et au malentendu, et qui l'avait ensuite conduit à une mort solitaire, avec pour seule compagnie ce neveu, seul convaincu de la valeur de la démarche de son oncle.

C'était un homme avec lequel il avait eu l'occasion de faire de longues promenades dans le pays, de véritables randonnées, alors qu'il n'était pas encore adolescent, et d'entretenir de longues discussions, qui ressemblaient plus exactement à de longs monologues, où l'oncle développait pour son neveu ses conceptions et ses idées sur le monde en général et sur son propre métier, ainsi que sur l'état d'avancement de ses propres recherches, et l'impression initiale et très vivace tirée de l'écoute de ces monologues où l'oncle trouvait enfin une oreille attentive, une oreille enfin qui voulut bien se prêter à l'écoute de ce qu'il disait sans d'abord porter de jugement, s'était traduite par la suite en une profonde influence des pensées et des comportements de cet oncle sur le devenir intellectuel de mon ami O, qui n'avait jamais abandonné depuis le désir d'inclure les recherches de cet oncle dans sa propre recherche, et qui les tenait même pour une partie intégrante de sa propre recherche, quelque lointaines qu'elles puissent par ailleurs paraître pour tous ceux qui en étaient d'abord informés.

Pourtant, cet oncle ne se préoccupait essentiellement que de géographie, et tout particulièrement de cartographie, non pas pour effectuer des relevés topographiques des contrées et des sites et en dresser des cartes, tâches dont il ne déniait pas l'importance mais qui ne lui convenaient pas, mais essentiellement dans le but de concevoir les signalisations, panneaux, pancartes, poteaux indicateurs, marquages au sol, les plus justes et les plus appropriés afin qu'un individu quelconque soit en mesure de se rendre d'un point à un autre sans jamais se perdre, et ce quelles que soient la complexité du parcours et l'importance de la distance à parcourir pour relier ces deux points.

Durant une grande partie de sa carrière professionnelle, cet oncle avait très largement gagné sa vie grâce au don réel qu'il était capable de mettre en oeuvre pour déployer les systèmes de signalisation routière à différentes échelles, et il avait pris l'habitude de couvrir tous les jours de grandes distances en voiture ou à pied afin d'expérimenter par lui-même l'efficacité des différentes méthodes de signalisation, et pour vérifier les hypothèses de travail qu'il ne cessait d'élaborer à ce sujet.

Et de ces longues randonnées et de ces parcours sans nombre, il avait fini par tirer quelques certitudes expérimentales, comme il se plaisait à les appeler, soulignant sans cesse la valeur expérimentale de telles certitudes acquises au travers de ces voyages, soulignait mon ami O, et en particulier la certitude que pour relier deux points au plus court par le réseau routier, il existe en général une voie idéale, et quelques voies approximativement convenables à côté de cette voie idéale, mais qui en constituaient déjà des déformations dotées d'une

valeur moindre, comme de mauvaises caricatures, mais qu'il existait surtout entre ces deux points, échouant à jamais les relier autrement que par les détours les plus compliqués, une infinité de fausses pistes, et en tout cas, toujours beaucoup plus de chemins comportant beaucoup de chances de s'égarer que de chances de joindre correctement ces deux points en un temps minimum ou avec le maximum d'agrément, selon l'intention.

Il constatait ainsi que le nombre des faux réseaux est bien plus élevé, et en fait sans commune mesure, que le nombre des bons réseaux, et que la présence de la signalisation, si elle facilitait la tâche de chacun, n'en dressait pas moins, du fait des ambiguïtés de sa mise en oeuvre et de la syntaxe qu'elle constituait, une source de pièges très nombreux dans lesquels tout voyageur risquait sans cesse de tomber, pièges auxquels il se prêtait lui-même très régulièrement au fil de ses parcours expérimentaux, et pièges dont son expérience tendait à lui montrer qu'une meilleure conception des panneaux routiers et des indications de direction placés sur le bord des routes en règle générale ne suffisaient pas à les faire diminuer, chacun étant sans cesse enclin à commettre les mêmes erreurs que ses prédécesseurs, et à s'engager de façon presque systématique, sur des chemins qui ne conduisaient à rien, ou conduisaient tout au plus à les égarer, au point qu'il en avait un temps conçu un grand désespoir, voyant en cette attirance pour l'erreur un trait constitutif de la personne humaine, avant de renoncer à ce point de vue, et de passer du désespoir à l'action, en cherchant quels remèdes mettre en oeuvre afin de contrer ce désordre du cheminement, comme il l'appelait, qui faisait perdre tellement de temps à tout le monde, et nuisait par conséquent au développe-

ment de l'espèce, qui manquait ainsi de tout le temps perdu à se perdre pour se consacrer à des travaux plus honorables, et cette solution lui était apparue devoir prendre la forme d'une conception radicalement nouvelle de la signalisation routière, d'une conception qui remette en cause tout ce qui se faisait auparavant en termes de signalisation routière, dont l'étiquetage basique laissait à son avis totalement à désirer.

C'est quelques temps après en être arrivé à ces conclusions et à ce désir de changement radical que l'oncle maternel de O se vit obligé de prendre sa retraite après s'être en partie ruiné pour appliquer à la signalisation routière la plus aboutie de ses hypothèses, qui était qu'il fallait multiplier les panneaux non pas pour mieux indiquer les directions, ceux existant étant largement assez nombreux, mais au contraire pour indiquer les directions vers lesquelles une route n'allait pas, par exemple, ainsi que pour aider les voyageurs en leur indiquant d'avance les erreurs qu'ils risquaient de commettre dans les passages difficiles de leur parcours, passages et erreurs qu'il serait facile de repérer par une série de mesures expérimentales associées à des calculs statistiques. Il proposait en particulier de dédoubler les panneaux, de mettre en oeuvre des panneaux pour indiquer les chemins pertinents, comme c'était déjà, jusqu'ici, le cas, mais aussi des panneaux pour indiquer les faux chemins, les chemins dans lesquels les voyageurs risquaient de tomber dans leur parcours et qui ne contribueraient qu'à rallonger leur voyage ou à les éloigner de leur objectif.

Et dès qu'il fut parvenu à ce point de sa formulation, et à la certitude que les choses devaient être ainsi et non pas autrement si on

entendait remédier au grave problème de l'errance qui menaçait sans cesse l'humanité voyageuse, l'oncle maternel de O commença à commander des panneaux en très grand nombre auprès des différents artisans capables d'en produire, et il voulait dire en cela, selon O, les seuls artisans qui considèrent leur métier non pas comme un simple travail de production d'objets, ces objets se trouvant être des panneaux, mais comme un véritable travail de mise en oeuvre de mesures d'amélioration de la signalisation routière par la construction des panneaux de plus en plus adaptés, chaque génération nouvelle de panneaux devant résoudre des problèmes non encore résolus par les panneaux existants jusqu'alors, sans tomber dans les travers des panneaux anciens, et il commanda ces panneaux avec son propre argent, n'ayant pas trouvé auprès des autorités en charge de la signalisation routière d'individus suffisamment intéressés et éclairés pour débloquer les crédits nécessaires à la mise en oeuvre, au moins expérimentale, de ce projet, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné l'affligeante banalité des idées de ces dirigeants au sujet de la signalisation routière, disait l'oncle maternel de O.

"Ces prétendus spécialistes de la signalisation routière sont en vérité des bouchers de la signalisation routière. Leurs conceptions sont non seulement archaïques mais en plus de cela criminelles, elles traduisent une conception étriquée de la signalisation routière, et du rôle que la signalisation routière si elle était correctement conçue, et s'ouvrait à l'innovation, pourrait recevoir dans notre société. En refusant de donner suite à mes recherches, ces gens montrent non seulement leur ignorance crasse, mais surtout leur véritable nature, qui est de concevoir la signalisation routière non pas comme destinée à amé-

liorer l'espèce humaine et à aider les individus dans un réflexe altruiste, mais bel et bien à perdre les gens, à faire de son mieux pour que les voyageurs s'égarer et ne parviennent pas à se rendre là où ils souhaitent d'abord se rendre. Et encore, ce reproche ne serait-il pas fondé si du moins cet encouragement à l'errance, cette aide apportée à ce que les voyageurs se perdent, était une façon de les inviter à découvrir des endroits où ils ne sont jamais allés, ce qui pourrait être une bonne, et même une très bonne mesure, bien propre à leur ouvrir les yeux, et à leur montrer qu'il existe bien des façons de parcourir une route et de voyager selon qu'on veut aller d'un point à un autre avec le moins d'efforts possibles ou au contraire se laisser aller à l'errance afin de découvrir des endroits inattendus. Mais ce reproche est fondé car tout ce qui intéresse ces spécialistes de la signalisation, tels qu'ils se caractérisent, et moi qui pratique la signalisation depuis de nombreuses années, depuis bien plus longtemps qu'aucun d'entre eux, je ne me considère pas comme un tel spécialiste, ce qui les intéresse, c'est avant tout de défendre et de maintenir leur conception de la signalisation qui est une conception entièrement idéologique, basée sur l'attention, la compréhension, et l'absence d'erreurs, ce qui est d'une stupidité totale au regard de la réalité du monde où nous vivons, où l'inattention, l'incompréhension et le fait de commettre des erreurs sans cesse sont les fondements de notre comportement. Ainsi ce que ces spécialistes de la signalisation construisent ce sont des panneaux idéologiques, destinés à l'Homme Nouveau tel qu'ils se le figurent depuis leur approche étroite de spécialistes, et pas du tout destinés aux gens tels qu'ils sont, et tels que ma longue pratique de la signalisation routière m'a permis de les voir".

Bien décidé tout de même à appliquer ses principes, il commandait des panneaux qu'il avait soigneusement conçus par lui-même, en conformité avec le plan dont il disposait (pour vérifier l'exactitude de ce premier plan, il consultait un second plan, qu'il allait chercher dans une bibliothèque, puis vérifiait le second sur un troisième, et vérifiait encore, considérant que seule la douzième vérification concordante, car douze était pour lui un chiffre égal à l'infini, lui apportait enfin la paix. Ceci se traduisait chez lui par un encombrement divers de dictionnaires, encyclopédies et autres ouvrages de référence, non pas entassés par piles d'objets similaires, comme on aurait pu s'y attendre dans un but d'économie de mouvement, mais au contraire organisés selon un algorithme complexe en un nombre variable de groupes qu'il recombinaient chaque jour juste après s'être levé, comme une vérification de la journée dans la manipulation dissidente des groupes de douze), puis il se déplaçait en personne à travers le pays afin de les mettre en place, de les disposer partout où le besoin de tels panneaux se faisait sentir, c'est-à-dire à peu près partout selon lui, et conformément à des plans qu'il ne cessait d'établir et de raffiner, copiant et raturant sans fins des cartes et des atlas, toutes opérations qui lui prenaient énormément de temps et énormément d'argent, et très rapidement le pays se mit à fourmiller de panneaux de tous types et modèles qui mettaient en oeuvre les conceptions révolutionnaires de l'oncle de O en matière de signalisation routière. Ce qui provoqua aussi l'ire des autorités, totalement incapables de comprendre la grandeur du projet de l'oncle maternel de O qui déployait de véritables forêts de panneaux sur le bord des routes, indiquant de façon très détaillée où ne conduisait pas la route en question, et quelles erreurs il s'agissait d'éviter sur cette route, jusqu'à

ce que ces dirigeants le menacent de lui faire un procès pour le désordre qu'il semait selon eux sur la voie publique, désordre qui toujours selon eux rendait désormais impossible la circulation sur les routes et les chemins de notre État, semant la confusion dans les esprits, et encombrant dangereusement le paysage.

C'est cette idée d'indication des erreurs au moyen de la signalisation routière qui avait coûté à l'oncle maternel de O une partie de sa fortune et sa réputation lorsqu'il avait essayé de la mettre en oeuvre, que mon ami O trouvait pour sa part admirable.

L'un et l'autre

Non seulement O, non seulement aussi Juliette, durant le temps qu'ils étaient autour de moi et moi autour d'eux, mais tout autant le couple que formaient O et Juliette. J'aimais ce couple. Ce n'était pas n'importe quel couple, pas n'importe quelle façon de faire couple. Je serais bien, n'était le risque de passer pour un importun et pour un voyeur, resté souvent le soir chez eux, entre eux, peut-être même dans le lit au milieu, chez O ou chez Juliette, resté couché près d'eux pour me sentir bien, car je m'y serais senti délicieusement bien. Ce que c'est que d'aimer, pour moi, qui aime peu. Peu souvent s'entend. Mais je suppose que je les aurais gênés. Je n'ai jamais eu le courage de le leur

demander, si cela les aurait vraiment gêné, ce qui peut-être allait de soi. J'ai, après tout, encore de la délicatesse.

à eux deux, pourtant, ils m'en ont laissé voir des choses, sur ce qu'ils faisaient entre eux. Nous n'avons jamais partouzé, c'est entendu, je n'étais pas assez avancé pour cela, ce vice ne me motive guère, eux non plus, peut-être, mais ils levaient souvent un pan de rideau sur ce qu'ils étaient tout les deux lorsque je n'étais pas là, bien que je fusse là, alors. Je me demandais parfois si je n'étais pas, à ma façon, insignifiante, un outil pour eux. On le choyait bien assez pour que je l'accepte, je n'avais rien à leur refuser. Un outil mieux que toléré, aimé peut-être.

Ainsi, entre eux, ils pratiquaient ce qu'ils nommaient, d'un commun accord, les périodes d'apprentissage du couple, des périodes qui leur permettaient d'introduire dans leur couple de nouveaux comportements propres à faciliter l'évolution de leur couple et son avancée vers de nouvelles directions du couple qu'ils n'avaient pas encore envisagées. Ces périodes consistaient en ceci que l'un des deux, et c'était plutôt ordinairement mon ami O qui se trouvait dans cette position, devait deviner, sans que jamais l'autre, Juliette souvent, lui en dise le moindre mot, ce qu'un comportement inhabituel et nouveau intervenant dans le couple, un comportement qui jusque-là n'avait jamais eu lieu ou au contraire un comportement banal mais utilisé d'une nouvelle manière, pouvait signifier et la façon dont ce comportement pourrait dorénavant être compris, c'est-à-dire joué de part et d'autre du jeu du couple par chacun d'eux, dans leur relation, par la façon dont ce comportement était adopté, et par la façon dont elle

réagissait lorsque mon ami O prenait, plus ou moins vite, c'était selon, position vis-à-vis de ce comportement, soudain, porteur d'un sens inconnu du fait de son apparition et de son emploi dans des circonstances nouvelles. Et ces périodes d'expérimentation et d'apprentissage autour d'une nouvelle façon d'employer un mot ou un comportement pouvaient se prolonger durant des semaines entières sans qu'elle lui indique d'aucune façon explicative ce que signifiait ce comportement, ou encore ce qu'elle en attendait, sans aucune parole de commentaire sur ce comportement, mais uniquement par le retour fréquent de ce comportement et par l'examen de la façon dont ce comportement était utilisé et de ce qu'il produisait comme façon d'agir pour chacun d'eux (car quand bien même c'était souvent elle qui prenait l'initiative d'une de ces expérimentations, ils se trouvaient tous les deux précipités dans l'élaboration d'une nouvelle façon d'agir, elle ne se contentant pas de poser un comportement, mais devant sans cesse prendre de nouveau position face aux manières de faire que ce comportement encore indéfini induisait chez mon ami O, qui parfois réagissait en inventant lui-même un comportement, une manière de faire ou un usage des mots totalement nouveau entre eux).

Bien entendu, il devait arriver, mais je n'en sais pas plus sur ce point, que ces périodes d'apprentissage expérimental du couple n'aboutissent absolument pas, en apparence du moins, à ce qu'en attendait peut-être

(car c'est ce que nous ne savons pas. Qu'un jeu défini par une règle ait un sens est une chose possible. Mais qu'inventer les règles

d'un jeu que ne connaissent ni l'un ni l'autre des partenaires et que ce jeu soit effectivement joué entre eux me fout la trouille)

celui des deux

(l'un ou l'autre, à moins que l'un ne déclenche une de ces périodes qu'en réponse à une demande qu'il avait éprouvée chez l'autre, ou à moins qu'il ne s'agisse depuis le début que du même jeu se poursuivant sans possibilité de finir)

qui avait inauguré une telle période en réponse à une volonté précise

(ou pas)

de sa part d'introduire un nouveau comportement dans le couple, et il arrivait aussi que cela réussisse totalement

(et je me demandais tout le temps ce que voulait dire une telle réussite et comment la constater, et si eux-mêmes en avaient la moindre idée)

et qu'ainsi un nouvel usage prenne place dans le couple au terme d'une période d'apprentissage qui permettait à chacun de s'approprier ce comportement et d'apprendre à manipuler ce comportement, tout autant que de créer purement et simplement ce comportement qui n'avait au demeurant parfois rien de simple et pouvait même s'avérer un comportement d'une extrême complexité, soit qu'il intro-

duise une modification radicale chez celui qui le premier le mettait en oeuvre, soit qu'il oblige celui qui en subissait la première mise en oeuvre à un grand effort pour parvenir à s'y situer, ce qui pouvait parfois conduire à ce qu'il ou elle refuse tout simplement le comportement tel qu'il avait été envisagé au début

(ou joué par hasard la première fois)

, mais aussi le plus souvent à en dériver un comportement du couple qu'il aurait été quasiment impossible de mettre en place entre eux s'ils n'en étaient d'abord passé par cette phase d'apprentissage expérimental du couple qui permettait ainsi à des comportements que tout un chacun et moi le premier, sans aucun doute, aurait trouvé absurdes ou choquants dans ce couple, de finir par prendre place, souvent sous une forme détournée et peu ressemblante à l'originale, mais tout de même dérivée de l'originale, entre eux deux.

Ces entraînements pouvaient porter sur des points triviaux de la vie de tous les jours, mais aussi sur des façons de parler, ou sur la mise en place de jeux plus complexes qu'ils poursuivaient ensuite, et lorsque j'allais chez l'un ou chez l'autre, ce qui se produisait souvent et même à certaines périodes très souvent, j'étais invité à participer à ces jeux, et donc d'une certaine façon aux apprentissages qui donnaient à l'un et à l'autre et parfois à moi, accès aux règles de ces jeux, à la façon dont ils devaient se dérouler.

« Le jeu peut être considéré, m'expliqua un jour mon ami O, comme le meilleur moyen de sortir du couple en continuant le cou-

ple. Le jeu repousse les limites du couple, à moins qu'il ne les déforme simplement, sans les abolir ni les agrandir. peut-être ces limites ne peuvent-elles pas s'abolir. »

« Mais tu sais cela très bien » ajouta-t-il. Je ne savais rien. Je n'avais jamais pratiqué un tel jeu. Je n'aurais jamais eu cette idée. Mais c'était par ce genre d'invitations ou de connivences, et d'échecs dans l'invitation et la connivence, que mon ami O pouvait sans cesse en ma compagnie, comme en celle de ses autres amis, mais plus souvent encore avec moi, tester ses hypothèses et poursuivre son incessant travail autour de sa recherche, comme ici, en me proposant de faire comme si j'avais la connaissance du jeu, en essayant de voir comment je réagissais à cette hypothèse.

Et si cela marchait la plupart du temps, il m'arrivait parfois, lorsque, comme c'était le cas alors, n'ayant jamais rencontré de femme semblable à Juliette, et quand bien même j'en aurais rencontré une, n'étant pas du même acabit que mon ami O qui pouvait considérer comme totalement naturel un tel jeu, et même le considérer comme une forme réussie de fonctionnement du couple, alors que moi pas du tout, lorsque, donc, je me sentais incompetent, de décliner son invitation, mais jamais sans une certaine mauvaise conscience, car j'avais alors la certitude que ma participation manquait à la recherche de mon ami O et que je ne pouvais me dérober à une telle participation sans prendre le risque de rendre sa recherche plus longue et plus difficile qu'elle ne l'était déjà, et même de rendre impossible une branche de cette recherche avant même qu'elle ne se soit naturellement confrontée à son échec ou à sa réussite suivie d'un nouvel

échec, pourtant, lui ne s'élevait jamais d'aucune façon contre mes dérobades, je crois plutôt qu'il les considérait elles aussi comme des coups dans la progression de sa recherche, comme une façon d'échouer ou de réussir différente, et non pas comme de simples voies inexplorées.

Sur le mur de Juliette Egon ne trouva pas ce qu'il était venu chercher

Lorsque j'entrais chez Juliette. à chaque fois que je me rendais chez elle. J'y allais. Des fois j'y allais, avec O parfois et parfois sans O, et sans Juliette jamais. Je ne me l'étais jamais permis, de me rendre chez Juliette, de rentrer dans l'appartement qu'elle occupait, pas très loin de chez O, mais assez loin tout de même, sans qu'elle y soit, n'en ayant pas non plus eu l'opportunité, sauf après sa disparition.

Après sa disparition tout était différent. Comme elle avait disparu justement, j'y suis allé une fois, avec la clé que O rangeait dans un tiroir et je savais quel tiroir, car je l'avais vu glisser cette clé dans cet endroit, il ne s'en était jamais caché devant moi, de posséder cette clé, et de la ranger à cet endroit précis, au milieu des nombreuses autres clés qu'il y avait dans son appartement, des très nombreuses clés, mais la clé de chez Juliette était un peu à l'écart des autres clés, et je

savais où était cet un peu à l'écart. La confiance de O en moi était ainsi faite qu'il m'avait laissé savoir cela. à moins qu'il ne m'ait pas remarqué, qu'il n'ait pas noté ma présence le jour où il avait rangé cette clé dans ce tiroir, seule clé dans ce tiroir, dans un des rares tiroirs qui n'héberge pas de nombreuses clés dans l'appartement de O. Alors j'avais récupéré la clé de chez Juliette, lorsque j'étais allé chez O, après avoir appris sa mort volontaire, avec la clé, une autre clé, que j'avais de chez lui. Que de clés.

Avec cette clé, je m'étais préparé à me rendre chez Juliette, seul, seul après un long moment d'hésitation passé à regarder la clé sur un banc, assis et regardant la clé, et touchant cette clé du bout de mes doigts, une clé ordinaire, et me demandant ce que cette clé allait faire pour moi, et ce que cette visite allait faire pour moi, et rejetant aussi cette demande à chaque fois que je me la formulais, pourquoi ? pour voir si elle ne gisait pas suspendue par le cou au chandelier, mais je n'y croyais pas du tout, ou les veines ouvertes nue dans son bain, ou étouffée, mais cela non plus je n'y croyais pas, pas non plus. une telle mise en scène toute cousue de romantisme et de tragique n'aurait eu aucun sens venant de Juliette, dont la disparition sans commentaire ne pouvait être, à mon avis, pour ce que je la connaissais, qu'une véritable disparition sans commentaire, et non pas une de ces mises en scène de la disparition, qui ne valent pour leur auteur qu'en tant qu'elles nient la disparition, qu'en tant qu'elles font de la disparition non pas une disparition sans commentaire, mais le contraire exact d'une disparition, une mise en avant de soi-même dans la mise en scène et dans le refus de disparaître, une tentative d'occuper le devant de la scène du monde en disparaissant, et qui parfois échouent,

échouent dans leur mise en scène de telle façon que cette mise en scène passe inaperçue, et que leur disparition devient du coup une vraie disparition sans commentaire, et sans reste de mise en scène, mais ceci est rare. Pourquoi me rendre au domicile de Juliette dans un état d'effraction conscient, et inquiet, je ne me souviens pas pourquoi au juste. Pour certains motifs, complémentaires mais aussi fragmentaires, absolument pas poussé par un élan comme on dit, mais bien plutôt tiré par des intentions morcelées et contradictoires. D'abord, aller dans l'appartement de Juliette dans l'idée de m'y reposer un peu, car je trouvais son logement, reposant, un des rares endroits reposants de la ville, très différent de ma chambre par exemple, bien faite pour le sommeil, ma chambre, et même le sommeil le plus profond, mais pas, pas du tout, faite pour le repos, incroyablement peu faite pour le repos, au point qu'il m'était impossible de m'endormir dans ma chambre, totalement impossible, mais seulement de m'effondrer de sommeil, mais d'un sommeil souvent très profond, comme si chez moi, dans mon logement, le sommeil et le repos eussent été des choses antagonistes, incapables de s'entendre et de se compléter, mais toujours opposées, alors je me reposais ailleurs, et en particulier chez Juliette. Et je me reposais d'autant mieux qu'il y avait chez Juliette les murs et la série des paires floues sur les murs, et tel était l'autre motif de ma visite chez Juliette, motif derrière lequel en plus du repos je me réfugiais encore plus, et qui venait abolir les pourquoi curieux et passablement stupides de ma visite chez Juliette, pour me laisser à cette certitude que je m'y rendais d'abord et exclusivement pour voir les murs, les murs avec les photographies, et particulièrement la série des paires floues.

Et j'y étais ensuite allé, lorsque je m'étais suffisamment persuadé que c'était à cette fin, regarder la série des paires floues, que je m'y rendais. J'étais bien content de mon motif. Bien content. Comme pas souvent. Comme si je ne poursuivais alors personne, que mes motifs.

Le mur chez Juliette, et même plusieurs murs, étaient couverts d'un grand nombre de photographies. Je sais que ce nombre était grand même si je n'ai jamais une à une comptées ces photographies. Ne pas les avoir comptées ne change rien à mon estimation lorsque j'affirme qu'il s'agissait d'un grand nombre. à celui qui me demanderait "les as tu comptées", je répondrais que "non, je n'ai pas besoin de les avoir comptées pour dire qu'ils s'agissait d'un grand nombre".

Bien entendu, grand ne signifie pas la même chose ici que si je parle d'un grand nombre d'étoiles dans le ciel d'un soir d'été (une expression que je ne me permettrais jamais d'utiliser, quand bien même je doive avouer la présence d'un grand nombre d'étoiles dans le ciel d'un soir d'été, jamais, car sa mièvrerie romantique me répugne profondément). Je ne désigne pas la même grandeur. Mais je désigne les deux fois une grandeur de la même famille relativement à son objet.

Tantôt les photographies et tantôt les étoiles.

Ce grand nombre de photographies formaient une série. Je sais que ces photographies avaient été accumulées et constituées en série par Juliette au fil des années, au prix d'un travail énorme, un travail par certains points similaire à celui qu'avait pendant des années aussi

fourni O pour sa recherche, même s'il était d'une nature essentiellement différente, mais pas tellement, je dis ça sans savoir, encore une fois, et d'un travail qui lui avait demandé d'exercer, à mon sens, ses yeux à une veille de chaque instant, afin de ne jamais perdre l'occasion de découvrir autour d'elle, et ceci où qu'elle se trouvât, des éléments visuels qui lui permettent de nourrir cette série, et de la prolonger afin d'en renforcer le poids de série, et d'en multiplier les déclinaisons, ce qui contribuait à faire grandir cette série et à l'inscrire de plus en plus dans un statut de série organique dont les éléments se développaient et s'organisaient au fil des clichés rajoutés et contribuaient à se renforcer les uns les autres alors qu'ils couvraient une portion de plus en plus étendue des murs de leurs formats divers mais toujours rapportés les uns aux autres, associés les uns aux autres, sans que la nature de cette association aille de soi.

Et je voyais Juliette patiemment, mais au prix d'un travail dont la difficulté n'était sans doute pas difficile à imaginer, quoique Juliette n'évoque jamais cette difficulté ni ne la manifeste d'aucune manière (c'est moi et moi seul qui suis responsable de l'utilisation du mot difficulté, effort, travail, aucunement Juliette, qui n'est pas là non plus pour se défendre des mots que j'emploie à son sujet) puisqu'elle qualifiait elle-même, lorsque très rarement elle acceptait d'en dire quoi que ce soit et même de faire mine de remarquer que ce travail existât ou qu'elle puisse en être l'auteur, ce travail photographique de chose la plus simple et la plus normale du monde, et d'ailleurs d'une simplicité telle qu'il ne tenait qu'à chacun, selon elle, de faire de même, de mener à bien un travail du même genre, alors même que l'évidente progression de la série par la contribution de chacun de ces clichés

montrait à quel point cet ensemble était une chose complexe, je voyais Juliette poursuivre cette série, comme elle poursuivait par ailleurs d'autres travaux de photographie, mais en accordant à celle-ci le statut un peu particulier de la série qu'elle avait accrochée chez elle, aux différents murs, et de la série dans laquelle elle vivait par conséquent, et de la série que ses visiteurs à quelque titre que ce soit ne pouvaient jamais manquer de voir dès qu'ils entraient chez elle, se trouvant ainsi confrontés à la poursuite longue et fastidieuse mais menée avec le plus de légèreté possible, de cette série.

Et chaque visite chez Juliette s'accompagnait, s'était toujours accompagnée depuis la première fois, forcément pour moi d'une station plus ou moins longue, souvent plus longue que moins longue, devant cette série (que j'interprète comme série unique, alors qu'il s'agissait peut-être par exemple d'une série de séries, ou d'éléments disjointes, point sur lequel je reviens plus tard), et ces stations me prouvaient à chaque fois un peu plus la valeur de cette série ainsi que son sens à la fois en tant que série, en tant qu'oeuvre et en tant que pratique photographique, et son sens concernant l'image et la façon dont nous regardons une image, et son sens sur une foule d'autres choses que je n'ai jamais tenté d'énumérer, pressentant que ce nombre de choses était un nombre de choses à proprement parler infinies par leur richesse, et qu'il aurait été par ailleurs déplacé de tenter de préciser, terriblement déplacé de tenter de préciser ou d'énumérer, particulièrement devant Juliette, qui ne supportait pas la moindre tentative d'interprétation ou de commentaire de son travail qui ne se produise pas sous la forme d'un véritable apport non pas à son travail mais uniquement à la personne et pour la personne qui formulait ce

commentaire au sujet de son travail car le but de ces photographies n'était nullement la personne de Juliette ou la critique positive ou négative de ces photographies, mais bien uniquement les réactions qu'elles pouvaient provoquer chez l'un ou l'autre de ceux qui regardaient ces photographies et qui ne pouvaient que les voir dès qu'il posait le pied chez elle.

Le travail sur le flou était le centre de cette série photographique, mais non pas de la façon commune qui aurait consisté à faire des photos simplement floutées à la recherche d'un effet artistique indéniablement éloigné des préoccupations de Juliette qui ne portait aucune forme d'intérêt à l'effet, quoiqu'elle puisse parfois s'intéresser à l'effet comme effet ou à l'effet comme sens, mais sûrement pas à l'effet dans la seule recherche d'effet, qu'elle considérait comme anecdotique et à ce titre dépourvu de toute valeur, sa démarche artistique était d'une nature différente dans son rapport au flou, puisque chaque photo affichée était en fait une double photo, ou pouvait donner l'impression au visiteur d'une double photo sans qu'il puisse réellement le vérifier, et puisque Juliette d'elle-même n'en disait rien, « je n'ai rien d'autre à en dire, je n'ai rien à en dire du tout, affirmait-elle, ce sont des photos et je peux faire d'autres photos » et ne corroborait aucune hypothèse que le visiteur aurait formulé, se tenant même dans une étroite réserve quand à tout commentaire de ce travail comme elle gardait toujours le plus profond silence sur l'ensemble de ses travaux artistiques, qu'ils soient comme c'était le plus souvent le cas photographiques ou d'une autre nature « car je n'ai rien de plus à dire que ce que disent ces images, ou plus exactement, je ne peux pas parler à leur place si elles ne parlent pas », la particuliè-

té de ces doublons composés d'une photo floue et d'une photo nette étant que l'ensemble des photos floues se ressemblaient étroitement, au point qu'on aurait pu les croire toutes les photos d'un seul et unique objet, qui auraient simplement fait l'objet d'un traitement photographique différent, où l'appareil aurait été placé plus ou moins près, ou d'un côté plutôt que de l'autre, ou encore que la lumière ait été saisie à des moments différents, ou encore que le film utilisé n'ait pas été le même, ou que les opérations de tirage photographique appliquées ensuite sur les clichés aient été différentes, mais sans cesser de s'appliquer centralement à un même objet, alors que les photos nettes permettaient de découvrir une suite impressionnante de vues toutes différentes les unes des autres au contraire de ce qui se voyait dans les clichés flous, et sur ces photos l'organisation des masses ne manquait pas de se reconnaître à chaque fois dans le cliché flou placé à côté du cliché net, cette parenté des masses se doublant ordinairement d'une parenté de format, de lumière, d'angle de prise de vue, et quantité d'autres indices tendant à emporter chez le spectateur la conviction que les deux clichés n'étaient que le traitement différent du même sujet, et ces doublons réunissant une photo floue toujours parente de toutes les autres photos floues affichées dans la pièce et courant sur les murs et une photo nette à chaque fois unique quoique présentant une indéniable parenté avec la photo floue qui l'accompagnait s'accumulaient.

Personnellement je ne suis jamais parvenu à savoir, car cette question m'intéressait et me troublait sans cesse, même si je savais bien que me poser ce genre de questions était une certaine façon de refuser de voir les photos et de les considérer pour ce qu'elles étaient et

d'être influencé par leur beauté pour au contraire privilégier un commentaire totalement stérile et technique de cette série de photographies, d'autant plus stérile qu'il ne s'interrogeait pas sur ces photographies elles-mêmes ou sur moi face à ces photographies mais uniquement sur l'appareil technique et pratique qui avait permis de réaliser cette série de photographies, et sur l'intention ou la tricherie volontaire de Juliette et sur l'ordre qui avait été le sien dans la création de cette série, s'il existait effectivement une parenté entre chaque photo floue et chaque photo nette, ni parvenu à savoir comment ces images étaient faites et sélectionnées pour être toutes ainsi organisées dans cette pièce et sur les murs de cette pièce organisées par doublons, j'imaginai pas exemple que toutes les photos floues provenaient de la même source, source que Juliette re-photographiait à chaque fois qu'elle en avait besoin parce qu'elle avait trouvé un sujet de photo nette qui put faire la moitié d'un doublon et pour lequel il importait de produire un second membre conforme au principe de la série, ou encore que tout cela n'ait été qu'un effet du choix opéré par Juliette dans la masse des clichés qu'elle prenait de telle façon que toutes les photos floues, provenant au demeurant de prises de vues sans aucun rapport, paraissent entretenir un lien de parenté évident qui pouvait les faire passer pour des prises de vue différentes d'un même objet, et que les photos nettes ne soient que des photos extraites de l'ensemble de sa production uniquement parce qu'elles s'avéraient propices à former un doublon avec une photo floutée, ou encore que seules les photos nettes soient de véritables photos, et les photos floues rien que des trucages de laboratoire effectués dans le sens du renforcement de la ressemblance de toutes les photos floues entre elles et de chaque photo floue individuellement avec la photo

nette qui appartenait au même doublet qu'elle, ou encore que tout ceci ne soit que l'objet d'un hasard total lié à un déterminisme total qui contraignait Juliette à ne faire que des photographies conformes au principe affiché dans cette série (mais y avait-il un principe dans cette série, et en fin de compte chaque image n'était-elle pas là qu'à la suite d'un tirage au hasard de Juliette ?), ce qu'elle aurait pu vivre comme une triste fatalité, ou encore qu'il n'y ait aucune ressemblance de fait entre l'ensemble des clichés flous entre eux et d'autre part entre chaque moitié d'un doublet photo floue photo nette, et que cette interprétation que j'avais du dispositif ne soit qu'un égarement de ma perception provoqué par une auto-persuasion consécutive au fait que la première fois que j'étais venu chez Juliette quelqu'un m'avait déjà parlé de cette série en la décrivant à peu près telle que je l'ai décrite, ce qui aurait fait que mon oeil aurait interprété et transformé ce qu'il voyait alors qu'aucune de ces photos prise dans n'importe quel ordre n'avait le moindre rapport avec aucune autre, et j'avoue que je ne prenais pas cette hypothèse très au sérieux, pas plus que les autres d'ailleurs qui ne me semblaient pas crédibles, mais que je ne pouvais m'empêcher de me les formuler.

Mais quand je revins chez elle, ensuite, le mur avait changé et je ne me suis plus souvenu s'il y avait eu un jour des photos sur ce mur. C'est comme ça que Juliette a fini de disparaître, en somme. Et je n'ai pas dormi là non plus.

Egon grogna dans la nuit en s'éveillant (autre réveil)

Les livres me tombent sur la tête, c'est Blang, je sais du noir autour de moi encore dans la chambre là-haut, là-dedans, je suis dans la chambre, dans mon lit et le noir, c'est que je me réveille. Je sais, je ne sais pas, pourquoi, je me souviens assez vite qu'il faut absolument me réveiller, mais tout de même pas tout de suite pourquoi il faut me réveiller, pas tout de suite du tout, pas dans les premières secondes, dans les premières secondes j'ai seulement, peur. Je n'aime pas. J'ai mal au coeur c'est le réveil. Toujours le réveil me donne mal au coeur. Pourquoi donc dans la nuit ?

Et je commence à retrouver et je commence à me raconter l'histoire de mon réveil, à me réciter le pourquoi de mon réveil, qu'est-ce qui fait que comme ça les livres Blang sur ma tête au milieu de la nuit, il faut me réveiller.

Comme quoi il me fallait encore, moi qui suis si casanier d'ordinaire, me rendre de grand matin, au sortir de la nuit, comme si c'eût été la seule heure convenable pour le faire, comme si aucune temporisation n'avait été possible, ne serait-ce que jusqu'aux heures forcément plus propices de l'après-midi, ou, idéalement, jusqu'à celles qui m'ont toujours parues les plus favorables, de la nuit, me rendre en dépit de ce désaccord horaire profond, à l'université. Sur convocation. Car j'avais, c'était très officiel et sur papier timbré, reçu une convocation de l'université, pour rendre des comptes, sur le travail de O. Sur l'état d'avancement de ce travail. Sur son degré d'achèvement,

avant toutes choses. Comme si c'était à moi qu'il fallait demander de tels comptes. Et, plus encore, je crois, pour me demander de rendre des comptes, de façon intéressée, d'une façon très éloignée de toute grandeur d'âme, et formidablement détachée de toute compassion pour O mort ou vivant, mais là plutôt mort, sur ce que je souhaitais faire des carnets de O. Et pour affronter en quelque sorte sur ces deux sujets, même si cela ne me concernait pas, pas du tout même, les pairs de O, ceux avec qui il avait travaillé, sous la forme officielle du travail universitaire, et non pas sous la forme réelle du travail qu'il conduisait seul et avec nous, les amis de O, distinction dont je ne savais que trop à quel point il me serait difficile de la faire comprendre aux pairs de O, qui, du fait de leur position de pairs, étaient, justement, les plus enclins à ne se situer que dans un rapport de travail exclusif avec O, et à ne pas reconnaître, car un tel comportement leur était totalement étranger, que le vrai travail n'avait rien à voir avec eux.

J'étais dans les faits, là, avec mon mal au coeur tellement fort et tous les livres tombés sur ma tête (car je n'entends pas les réveils et j'ai donc dû bricoler avec des clous et de la ficelle un système ingénieux qui fait qu'au lieu de sonner, au moment de se produire, la sonnerie déplace un clou, déplacement dont la conséquence est que je me trouve recevoir aussitôt sur la tête les quelques forts volumes que j'ai décidé de placer sur le dispositif justement afin de me réveiller) sommé de me tirer du lit, dans la nuit encore, de m'en extirper et de l'abandonner, et de m'habiller correctement, ce qui me prendrait beaucoup de temps, mais de moyens d'y échapper pas le moindre, car une telle correction formait un des pré-requis de cette démarche, et de

l'invitation sur laquelle il était précisé que je me devais de porter une tenue correcte - et qu'est-ce que c'est - pour participer à une réunion destinée à statuer, ou du moins à discuter avec moi de ce qu'il était possible de statuer, sur le sujet du travail de O, et du devenir du travail de O, après sa mort volontaire.

L'obligation de participer à cette réunion ce matin-là, pensais-je en écartant le plus gros des livres pour trouver un peu d'air à ma nausée, fut-ce dans cette confortable salle que constitue la bibliothèque de littérature exotique, ainsi nommée car c'est autour d'elle que s'est en son temps constitué l'unité de recherches annexes en littérature exotique, conformément aux souhaits du généreux particulier qui avait rendu possible l'existence de ce centre de recherches et de la bibliothèque associée, un riche particulier passionné de littérature exotique qui avait légué près de soixante mille volumes, accumulés au long de sa vie, à l'université, qui ne trouva donc d'autre moyen de lui rendre hommage, à défaut de pouvoir comme certains en formulèrent alors clairement et officiellement le souhait brûler ces livres, ou au moins les jeter après les avoir lacérés et rendus inutilisables, ou à défaut les recycler en papier toilettes, mais surtout chasser de l'université toute trace et tout souvenir de cette monstruosité que constituait à leur yeux la littérature exotique, que de créer ce centre de recherche annexe (titre qu'on avait alors spécialement créé, car il n'avait jamais rien existé de tel jusque-là dans l'université) autour de la bibliothèque, cette obligation me répugnait.

Le nom de littérature exotique n'a pas réellement de sens, à mon avis, et O pensait comme moi. Il est d'abord employé pour disquali-

fier un domaine du savoir humain et pour le discréditer derrière un nom qui ne veut rien dire. Cette pratique nous est familière.

J'aimais pourtant beaucoup la bibliothèque du centre de recherches annexe en littérature exotique, qui présente à l'oeil une surface continue de boiseries et de tranches de livres, avec une forte majorité de tranches de livres, une suite quasiment ininterrompue de boiseries et de tranches de livres de toutes les couleurs, et à aucun moment la moindre parcelle de mur, à aucun moment la moindre nudité murale qui révélerait encore la lourdeur du bâtiment et de la maçonnerie, ou qui révélerait autre chose que cette bibliothèque même, mais uniquement des livres et des montants et des planches de bois entre lesquels et sur lesquelles sont déposés ces livres. Cette bibliothèque ne comporte pas non plus la moindre de ces décorations qui dénaturent si souvent les salles de lecture, de ces décorations qu'on se croit obligé de placer dans les salles de lecture, comme si les salles de lecture ne formaient pas avec les livres qui les composent un ensemble suffisant et cohérent, et qu'il faille en plus les décorer, et choisir pour cela ce qui est le moins propice à la cohabitation avec les livres.

Mais je n'aimais, et je n'avais jamais aimé en aucune façon, les réunions, et tout particulièrement les réunions universitaires, assemblées où la qualité de l'ennui est telle que j'en sors déprimé pour de longs jours, et à chaque fois bien décidé à ne plus m'infliger jamais un tel supplice. Car je ne vois aucune issue dans les réunions. Chaque participant à une réunion, dès que je constate sa présence, je ne le considère plus comme un être humain, mon semblable avec ou sans manteau, avec ou sans grosses chaussures, avec ou sans rapport par-

ticulier aux escaliers, mais comme un barreau d'acier qui participe de la cage d'ennui que constitue la réunion et dans laquelle je suis à la fois emprisonné au milieu de tous les autres et moi-même un barreau servant à emprisonner tous les autres. Chaque parole qui est prononcée au cours d'une réunion, je ne comprends rien à ce qu'elle signifie, je ne sais pas de quelle phrase elle participe, tout ce que j'entends à sa place c'est ennui. Et je savais qu'une fois de plus, j'allais m'ennuyer durant cette réunion, comme je m'étais toujours profondément ennuyé durant toutes les réunions auxquelles il m'avait été donné d'assister dans ma vie, sans aucun recours.

Ou alors m'endormir durant cette réunion, ce qui constituerait peut-être la meilleure des solutions possibles. Et en tout cas un privilège.

Et avec tout cela, il me fallait me lever, en sachant tout cela, et une fois levé m'acheminer jusqu'à la réunion dans la bibliothèque de littérature exotique.

Egon parvint difficilement à rentrer dans la pièce où devait se tenir la réunion

D'abord je suis dans le couloir. Ensuite, je devrais me trouver dans la pièce, dans la bibliothèque de littérature exotique, bien entendu, mais c'est tout un voyage, et ceux qui croient, qui s'imaginent comme de petits oiseaux que ça se fait tout seul devraient y regarder à deux fois. On n'en franchit pas, surtout moi, les portes ainsi. On s'y prépare. Je me le suis répété à ce titre plusieurs fois depuis le réveil, car c'est une méthode éprouvée : le but de mon déplacement, ce vers quoi je tends et me dirige, c'est la bibliothèque de littérature exotique, c'est à cet endroit, ne pas perdre de vue ce point, que j'ai l'intention de me rendre, c'est par là que je vais, j'en suis totalement convaincu, j'ai une volonté inflexible en ce sens, je ne le fais pas par plaisir, loin de là, mais je suis décidé à le faire, j'y suis décidé de toutes mes forces, de toutes celles, oui, c'est peu dire, c'est dire rien ou tout comme, que je suis parvenu à retirer de la partie la plus froidement rationnelle de mon esprit.

J'ai déjà, avec angoisse, la prescience que les choses ne vont pas se dérouler selon l'ordre que je leur ai affecté au cours d'une longue méditation nocturne, une longue méditation perdue, uniquement perdue sans retour, à me figurer cette réunion, une insomnie, en fait, que j'ai passé toute entière à me représenter cette scène par avance, je ne dormais pas, vraiment, ma tête reposait sur l'oreiller et de temps en temps j'en mâchonnais le coin, mes bras posés bien droit le long du corps sur le drap, mes avant-bras repliés et croisés sur ma poitrine, clignant des paupières périodiquement au rythme d'une fois toutes les

sept secondes pour éviter que mes yeux ne brûlent, ce qui m'arrive fréquemment dans le noir, lorsque je ne sais plus si mes yeux sont fermés ou ouverts, car j'oublie ces choses-là, je les oublie. C'est ainsi. Je m'imagine d'avance mon parcours avec la plus grande acuité, avec une précision totale, cartographique, militaire, jeune stratège à dos d'éléphant, les légions romaines en face, moi et l'Histoire, Ah, AH, je rigole. Cette image faisant de moi un Hannibal me plaît, pour dérisoire qu'elle soit, m'enchanté, je sens sous moi l'éléphant, le musc, les trompettes, rien de cela, ce n'est pas un combat, si c'en est un, je l'ai perdu, bien entendu. D'abord le couloir, ensuite la pièce, et le glissement facile entre les deux, comme une négation de l'état intermédiaire, comme échappatoire au risque de rester là coincé, entre le couloir et la pièce, dans un espace qui n'existerait qu'à moitié, moi avec, une sortie du tunnel tout en douceur, petit pas d'hélice, volets sortis, train verrouillé, moteur feulant très doucement, je suis un avion, mes bras et mes jambes se sont transformés, mon cœur motorisé me tracte vers l'avant, fiable, précis, tranquille, je me pose, je me pose et je roule, impeccablement, la métaphore de l'avion me permettant de préserver toute ma dignité, jusqu'à l'arrêt total de mon avion, lorsqu'un mécanicien souriant et le regard empli d'admiration, viendra poser une échelle contre le bord de la carlingue et que moi, conquérant du ciel, je la dédaignerai, sautant d'un bond dans l'herbe de la piste, attention, ne pas se fouler la cheville, ne pas, non.

Le couloir ressemble à un couloir, il ne fait que ça, quelque regard que j'essaie d'y porter, même en niant sa nature de couloir et son être profond de couloir (c'est moi qui parle ainsi, être profond, c'est stupide), je ne parviens pas à le voir différemment.

C'est un couloir, il s'agit donc d'un boyau, bien entendu, de dimensions pourtant confortables, avec des pleins et des déliés, des bulles et des creux, quelque chose qui ne s'y passe pas, l'immobilité, le couloir est d'abord le lieu du mouvement et du passage, rien de certain pourtant, on a vu plus d'une fois des gens, des gens très bien même, y dormir.

Le couloir ne se présente pas comme couloir nu, ce qui serait à l'oeil infiniment reposant.

Si ce couloir se défaisait, à l'initiative d'un dieu libérateur, de toute sa matérialité, c'est-à-dire qu'il perde l'ensemble de ses caractéristiques physiques (comme sa forme, sa taille, la hauteur de ses plafonds, l'éclairage qui y règne, ou des choses bien pires et bien plus horribles comme la couleur de la peinture sur ses murs, la forme, longueur et texture des lattes du parquet qui le composent, les craquements qu'y produit le pas, la forme si particulière des interrupteurs, la présence de nombreux détritrus débordant des poubelles, y compris des détritrus qu'on ne s'attendrait absolument pas à voir dans un couloir d'université), par exemple, que ces caractéristiques soient éloignées de lui et placées à la poubelle des phénomènes, il acquerrait alors son plein statut de lieu de passage, en ne laissant en mémoire aucun souvenir précis de sa conformation et de son existence, il se limiterait à n'exister réellement que comme lieu de passage, et non pas du tout comme lieu à part entière, il n'apparaîtrait que comme l'espace et la construction destinés à desservir des salles, qui sont elles, pour leur part, importantes, qui possèdent, pour leur part, la capacité essentielle d'être des lieux à part entière et des lieux impor-

tants dans lesquels la vie se manifeste sous une forme déterminante, or, au lieu de cela, la pratique a toujours voulu que chez nous ce soient les couloirs qui l'emportent en importance sur les salles, que la vie de l'université se condense d'abord dans les couloirs, c'est-à-dire non pas dans les lieux où le savoir devrait être délivré, mais dans les parcours intermédiaires qui conduisent à ces lieux et qui permettent de sortir de ces lieux, et qui assurent l'ensemble des communications entre ces lieux, les salles de cours, les bibliothèques et les salles de réunion n'étant considérées que comme, par une déformation monstrueuse, les éléments périphériques des couloirs, que comme des voies sans issues contraires au maintien de la grande économie de circulation des couloirs, personne ne souhaitant en apparence se retrouver dans les salles, mais tout le monde indéfiniment souhaitant circuler dans les couloirs et se rendre d'une salle à l'autre, et inciter ceux qui à un moment donné se trouvent dans une salle à se diriger vers une autre salle à travers le couloir, et à changer d'avis plusieurs dizaines de fois, de telle sorte qu'ils passent quasiment tout leur temps dans les couloirs, l'étude se résumant à déambuler durant un temps plus ou moins long dans les couloirs.

Mais pas moi, qui vais très précisément jusqu'à la bibliothèque du centre de recherches annexes en littérature exotique. Alors je parcours le couloir, essayant de ne pas déranger la masse des étudiants, professeurs et autres qui gisent là, et de ne pas me heurter dans ceux qui circulent, à des vitesses plus ou moins élevées, et j'arrive, jusqu'à cette bibliothèque, ce qui prouve que le chemin qui y conduit, ce chemin-là, je le connaissais. C'est une preuve suffisante.

Je glisse un oeil dans la salle, d'abord, déserte, un pied ensuite. Mais le second pied refuse et se cabre. Bloqué, il ne quitte plus le pas qu'il formait, s'agrippe, pris dans ma chaussure et ma chaussure dans le sol, ultra-collée, mon corps avec tout entier, n'avance plus. Je tente la fermeté, et lui donne un ordre : "BOUGE". Je sais, je sais bien pourtant, je sais bien pourtant depuis longtemps qu'un tel ordre n'a jamais pu faire bouger le moindre pied du monde, particulièrement pas mon pied, lorsqu'il provient du propriétaire du pied en question. Mais je ne peux pas ne pas essayer d'en faire ainsi, de me donner cet ordre, afin de tenter de me décoller et de quitter cet entre-deux qui fait de moi quelqu'un qui n'est pas dans la pièce mais qui n'est plus dans le couloir. Car ainsi, je suis, je me sens et je me sais dans un état de transition. Et une transition qui dure n'est plus une transition, mais un état durable. C'est à mon avis insupportable. Quoi que.

Je refais sans cesse cette expérience de me donner un ordre à moi-même, qui me permet de vérifier sans cesse que les choses ne fonctionnent pas de cette façon-là, mais qu'importe, je ne désespère pas que cela marche un jour, je ne désespère pas de pouvoir dire à mon pied un jour "bouge" et de le voir, miracle très effectif, se mettre à bouger exactement de la façon entendue, exactement selon mon intention, mais ce n'est pas facile, pas facile, non, en vérité.

Bien entendu, sur le seuil, ce n'est encore rien, ce n'est que sur le seuil. Mais je connais déjà le problème de l'escalier, et les tragédies classiques, les drames d'antichambres, toutes ces actions collées à des endroits où on ne fait que passer, bien malin, tout le monde y passe, en effet, comme si les affaires du monde se décidaient avant tout et

toujours dans un placard. Les escaliers c'est déjà beaucoup de temps, ils occupent un pourcentage déjà significatif de ma vie éveillée, à osciller entre moi et le monde ou entre moi et ma chambre, et parfois ; ils poussent la chose encore, ils occupent mes rêves, des rêves alors en escalier, avec des escaliers, mais j'y ajoute ce jour-ci un seuil, l'espace qui me tient là entre le couloir comme lieu d'une infinie circulation étudiante semble-t-il jamais décidée à prendre fin ou à se limiter au moins un peu, or je suis suspendu, et j'occupe à peu près exactement tout l'espace de la porte qui permet de passer du couloir à la bibliothèque de littérature exotique, sans me retrouver ni dans le couloir ni dans la bibliothèque, ou plus exactement en me trouvant à la fois dans les deux, et je me demande si ce n'est pas cette ubiquité, cet être à deux endroits à la fois, le couloir que je déteste, et la bibliothèque, que j'aime beaucoup, qui me procure un ravissement tel que je ne puis plus bouger ni avancer, que je suis tendu entre ces deux moments possibles de mon histoire, encore dans le couloir avec toutes ses possibilités de circulation (car quoique je les critique comme nuisibles à l'université, je suis, comme tout ancien étudiant, profondément attaché à cette déambulation dans les couloirs, par une habitude ancrée en moi comme en tout ancien étudiant, et par le fait d'avoir durant des années fréquenté avec une telle assiduité ces couloirs et d'avoir tenu un nombre impressionnant de discussions dans ces couloirs) et dans la bibliothèque avec toutes ses possibilités de repos et de lecture, et de bien-être. Mais en même temps et de façon bien plus profonde, je suis dans l'horreur de ce déchirement qui ne me permet plus d'être ni dans le couloir en plein, ni déjà dans la bibliothèque en plein, et de me tenir sur ce seuil qui est un lieu totalement indécis, totalement faux, et qui ne se destine normalement qu'au passage, un

passage qui est pour moi suspendu et bloqué comme mortellement, comme menacé de me tenir là jusqu'à ce que mon être se dissolve et disparaisse dans la tension entre un Egon du couloir, qui de plein droit appartiendrait au couloir et à la vie collective du couloir, et un Egon de la bibliothèque, entièrement associé à la bibliothèque, et par là associé à la vie intellectuelle de la bibliothèque, et au lieu de ça je ne suis pour le moment qu'un être hybride et retenu par la force de cette hybridation à proprement parler monstrueuse en ce que le phénomène qui ne devrait durer que quelques secondes est en train de s'étendre et de durer, et que mes doigts ont maintenant une connaissance terriblement approfondie du bouton de porte sur lequel ils sont serrés depuis un grand moment et sur lequel ma sueur commence à dégouliner, formant très lentement une goutte grasse au bas de la poignée.

Le seuil est défini par la couleur orange, inattendue, du montant de porte, et par la rouille incrustée dans la barre de porte.

Ma position est toute entière relative à ce seuil, ce me semble. C'est insupportable. Mon pied enfin se décolle, bruit de succion, arrachement du bois, racines brisées. Je passe. Je passe. Je suis dans la pièce, dans la bibliothèque de l'unité de recherches annexe en littérature exotique.

La bibliothèque

Je ne supportais pas l'idée de cette réunion, elle m'était proprement insupportable, et pourtant j'étais arrivé le premier dans la bibliothèque, cette bibliothèque du centre de recherches annexe en littérature exotique où devait se tenir la réunion. Je m'étais fait un devoir et j'avais choisi, en pleine connaissance de cause, d'arriver le premier, avec une avance considérable sur l'horaire prévu de la réunion, c'est-à-dire sur l'horaire de la convocation qui m'avait été très officiellement expédiée, j'aurais même si cela avait été possible, préféré passer la nuit entière dans la bibliothèque, afin de me placer en un point idéal pour me protéger autant que possible de la véritable curée que ne manquerait pas d'être cette réunion, car cette réunion ne pouvait être rien d'autre qu'une curée, qu'une chasse menée plus ou moins à mon encontre par tous les représentants de l'université présents, pour s'approprier les carnets de O, ce qui ne pouvait se faire, en somme, qu'en m'en détroussant. Je m'attendais à cette curée. J'avais compris au moment même d'apprendre la mort de O et le don qu'il m'avait fait de ses cahiers, que cette curée devrait se produire. Qu'elle soit inévitable, prévisible dans ses moindres détails, et planifiable, ne changeait rien à l'immense désagrément que je me préparais à endurer. Désagrément provoqué d'une part par l'ennui qu'il me faudrait endurer durant cette réunion, qui ne pourrait être que le lieu d'un ennui des plus phénoménaux, et d'autre part par la persécution que ne manqueraient pas d'exercer à mon encontre les différents intervenants dans leur seule obsession de me faire rendre les cahiers, et ceci le plus vite possible, et encore sans m'accorder ensuite aucun droit de regard sur ce qu'il en adviendrait ensuite. Et cela je ne le voulais pas.

J'aurais voulu espérer autre chose, j'aurais voulu espérer que cette réunion put servir d'autres fins, la fin par exemple d'un témoignage de deuil pour la mort de O, et de l'expression d'une tristesse consécutive à sa disparition (bien entendu je savais qu'une telle hypothèse était totalement déplacée, était même un non-sens total, mais le savoir ne m'empêchait pas de la faire, comme très souvent le fait de savoir quelque chose, et même de le savoir en pleine clarté et en absolue certitude, ne parvient pas à éloigner cependant certaines chimères, d'autant plus que, je le réalise bien dans ces moments-là, je ne veux pas du tout éloigner ces chimères, à vrai dire, et que je considère comme très important, dans ce cas par exemple, de continuer à nourrir d'une certaine façon cet espoir, en dépit donc de toute la certitude du contraire, d'un hommage rendu à la mort volontaire de O, ou plus exactement à la personne de O, et que donc je chéris ces chimères, non pas comme des choses devant se réaliser, mais exactement comme cela, comme des chimères ne pouvant avoir lieu mais devant être pensées par moi). Mais la curée ne faisait aucun doute, mon angoisse du moins me le disait, avec toute l'acuité prémonitoire que peut prendre une angoisse lorsqu'elle est exactement sollicitée à rendre compte de l'ambiance dans laquelle elle prend forme.

J'avais aussi choisi d'arriver tôt par peur d'une manipulation cynique de l'université, d'une mise en scène grotesque destinée à me déstabiliser avant même le début de la réunion, une mise en scène qui aurait consisté à me convoquer volontairement avec une demi-heure ou une heure, voire deux heures de retard sur les autres participants, et ceci afin que j'arrive avec le sentiment coupable d'être en retard et d'avoir fait attendre l'auditoire, d'une telle façon que je me sente d'autant plus obligé, par respect, et pour dédommager l'assemblée, de

me défaire des carnets de O. Mais si tel avait été le cas, ils en seraient pour leurs frais, car en arrivant comme je l'avais fait, fort en avance, une telle mésaventure ne pourrait pas m'arriver, et c'est moi qui d'une certaine façon conservais la prérogative morale dont dispose toujours celui qui arrivé le premier attend les autres, alors que ceux qui nous font attendre sont toujours, d'une certaine façon, dans une dette morale vis-à-vis de nous, et doivent nous dédommager du temps qu'il nous ont fait perdre.

à peine entré dans la bibliothèque, je m'étais mis à chercher l'emplacement idéal, celui duquel je serais le moins facilement atteint par les tirades à n'en pas douter hystériques que les intervenants universitaires allaient se croire obligés de multiplier pour me convaincre de rendre les carnets de notes de mon ami O. Je tournais ainsi dans la bibliothèque assez longuement, je la parcourais en un sens, puis en l'autre, j'en examinai autant que possible la configuration, au point que le bruit de mes pas, toujours un peu lourds, en finissait par me déranger, et je tournais sans véritablement trouver. C'était une pièce carrée, occupée en son centre par une vaste table ronde. Dans cette pièce se tenaient la plupart des réunions de l'université, d'une part parce que les étudiants dans cette discipline ne se bouscuaient pas, en fait il n'y en avait jamais eu, jamais un seul, je n'avais même jamais entendu dire que quelqu'un ait jamais envisagé l'hypothèse qu'il put un jour en exister, personne au juste ne comprenant quelle discipline recouvrait le terme de littérature exotique, d'autant plus qu'au cas même où cette notion eut été comprise, il aurait été très mal vu, mal vu au dernier degré, au point de risquer de s'en ridiculiser jusqu'à la fin de ses jours, de pratiquer une discipline qui portât le nom, abso-

lument ridicule, proprement stupide, de littérature exotique, et la seule attribution d'argent qui justifiait de maintenir la bibliothèque en l'état et de payer ses émoluments à la bibliothécaire, que personne ne se souvenait d'ailleurs d'avoir vue depuis longtemps, provenait des intérêts de la somme confortable que le légataire des livres entreposés dans cette bibliothèque avait destiné à leur entretien, en précisant qui il souhaitait voir nommée bibliothécaire cette femme, qui l'était encore, et dont on avait appris bien après le décès de son bienfaiteur qu'il s'agissait en fait de la maîtresse du-dit bienfaiteur, d'autre part parce que les enseignants et les personnels administratifs de l'université trouvent le plus grand agrément à se réunir dans cette salle, qui, du fait du legs du généreux bienfaiteur, se trouve l'une des seules correctement entretenue de toute l'université, et même une salle, chose presque incroyable ici, chauffée en hiver, alors que notre régime ne s'est jamais soucié de près ni de loin de faire chauffer aucune des pièces qui composaient l'université, ce qui la rend en pratique inutilisable durant les mois d'hiver.

C'était aussi la seule salle qui eut à ma connaissance une table ronde, dans toute l'université. Je pense qu'un tel fait mérite d'être mentionné. Je pense que l'existence de cette unique table ronde et le fait de ma convocation à cette même table ronde ne sont pas indifférents. Je pense qu'une table ronde était entièrement nécessaire à ce qui allait suivre, qui n'aurait pu aussi bien se produire sans table ronde. Cette table ronde constituait en sorte l'accessoire indispensable de cette réunion telle qu'elle devait être.

La forme ronde de la table me laissait peu de chances de trouver un quelconque point d'où je serais plus ou moins exposé aux discours des uns et des autres. La forme ronde de cette table m'apparaissait comme une fatalité, comme une forme ronde spécialement imaginée pour moi, et je dirais, spécialement pour me nuire. En effet, d'autres formes de table, particulièrement rectangle, ou mieux encore triangulaire, m'auraient laissé la possibilité de me positionner en un point où j'aurais été moins visible, alors qu'une table ronde ne m'offrait aucune possibilité de me cacher, ou du moins d'espérer occuper un poste abrité. J'étais fait.

Comme je m'étais finalement décidé à m'asseoir, ne privilégiant au bout du compte que le fait de me tenir en une position d'où rien ne pourrait se dérouler dans mon dos, et donc dans une position où j'étais sûr de jouir de la sécurité de mes arrières, de ne pouvoir être en rien surpris par exemple par un interlocuteur qui se serait manifesté dans mon dos soudainement, sans aucune pitié, me faisant sursauter, m'obligeant à des contorsions douloureuses à seule fin de voir qui parlait, de voir qui s'adressait ainsi à moi de cette façon, dans mon dos, comme je venais juste de m'asseoir, avec une avance considérable sur l'heure de la convocation, comme je venais à peine de me poser après avoir ainsi cherché une issue à l'inconfort de la table ronde, je m'endormis.

La postérité

Il fallait "donner à ces notes de recherche une postérité décente", comme l'exprima presque dès le début le président de séance qui tenait, comme il l'affirma alors, à être clair sur ce point que les notes de O, à défaut d'en avoir atteint le stade du travail complet et validé, qui seul aurait pu leur donner un certain statut d'autonomie, devaient réintégrer l'université, et surtout ne pas échapper à l'université qui était la seule instance habilitée à recevoir ces notes, et à leur donner la réception qui convint. Comme si une fois O mort, ses carnets de notes étaient devenus des objets flottants, volant de-ci de-là et risquant de blesser ceux auxquels ils se seraient attachés. Je me figurais la chose ainsi, à entendre parler le président de séance, alors que je venais de me réveiller et que je constatais qu'une masse de personnes, surtout des professeurs que je reconnaissais, avaient pris place partout autour de la table, le tout SANS ME REVEILLER, situation qui m'échappait.

Et ce ne fut ensuite qu'une longue suite d'interventions allant dans le même sens, comme si je devais tout de suite céder à une respectable avidité universitaire et poser sur le bureau les carnets de notes de recherche de O, sur la vaste table où nous étions réunis et sans cesse gênés par les lampes qui avaient été durant mon sommeil posées en grandes quantités sur la table et qui nous obligeaient aux contorsions les plus excentriques pour nous voir les uns les autres, changeant sans cesse de position pour parvenir à discerner qui au juste était la personne qui prenait la parole, de telle façon que nous dansions sur nos chaises sans cesse en produisant une série de cra-

quements qui réduisaient à néant les paroles des uns et des autres qui se perdaient en un brouhaha uniquement ponctué par les craquements incessants, et où resurgissaient sans cesse les mêmes mots, alors que les uns et les autres tentaient de changer de chaise pour faire moins de bruit, ce qui se traduisait encore par une cacophonie de chaises déplacées et frottées sur le parquet et de papiers froissés et remis en tas et étalés de nouveau, à tel point que tout le monde tournait autour de la table sans fin, sauf moi, bien décidé à conserver le poste relativement protégé où je m'étais installé puis endormi, un professeur succédant à un autre professeur, au point que je ne reconnaissais plus personne et que j'étais bien incapable de savoir qui avait au juste déjà parlé et qui était resté silencieux, et que l'espoir que j'avais de me tourner vers ceux qui se tenaient silencieux en quête d'un autre type de discours s'amenuisait petit à petit alors que je perdais littéralement le compte des orateurs que j'essayais pourtant depuis le début de conserver.

Bien entendu, personne ne s'en prenait directement à moi, ni n'osait critiquer l'attitude de mon ami O et sa décision de ne rien publier de sa recherche au cours des nombreuses années qu'il avait passées à mener cette recherche, personne ne s'en prenait directement à moi ni ne me sommat de rendre ces carnets, mais en même temps tous les discours fusant laborieusement à cette table, et toutes les allusions que contenaient ces discours se dirigeaient dans ce seul sens de m'inviter de la façon la plus pressante à me dessaisir de ces carnets et à les rendre à l'université qui, comme l'avait dit le doyen du département de philosophie de l'université « en était indéniablement le seul véritable possesseur, car en vérité le seul destinataire », et qui considé-

rait comme très grave l'éventualité que ces notes, portant sur une recherche qui avait sans doute d'une certaine façon conduit mon ami O à sa mort volontaire, tombent entre les mains de n'importe qui n'ayant ni les compétences ni la sagesse pour en prendre la mesure, et qui risquât du coup de tomber dans les plus regrettables erreurs d'interprétation au sujet de cette recherche, risquant du même coup d'en subir les contrecoups les plus désastreux.

Il ne fallait pas, de l'avis de tous, risquer que ces notes entrent en libre circulation où que ce soit avant que les autorités universitaires n'en aient contrôlé le contenu et n'aient visé ce contenu après avoir vérifié que rien dans le contenu de ces notes ne risque de mettre en péril qui les lisait, disaient-ils tous, et répétaient-ils tous en se levant sans cesse pour passer d'une chaise à l'autre avec leurs papiers, leurs serviettes défraîchies et leurs chapeaux, le tout dans un concert déli- rant de grincements de chaises et de parquet frotté.

Parmi les professeurs qui avaient cru bon de participer à cette réunion qui m'apparaissait de moins en moins comme une véritable réunion de travail visant à s'informer sur ce qu'il en était de l'état d'avancement des recherches de mon ami O, mais bel et bien d'abord de s'appropriier le travail de mon ami O, de le faire rentrer dans le sein de la recherche universitaire, et avant tout de le donner à voir sous la forme d'une de ces publications qu'il avait pour sa part refusée depuis de nombreuses années comme incompatible, je suppose, avec la poursuite cohérente de sa recherche, avait été invité un artiste, un compositeur de musique, un personnage d'abord totalement transparent et qui siégeait discrètement à la table et n'avait pas prononcé un mot

depuis le début de la réunion, limitant ses actes à une exploration très méthodique de ses poches dont il sortait et rangeait ensuite plusieurs fois le contenu, contenu qu'il semblait inventorier durant les débats d'une façon extrêmement méthodique, comme s'il comptait les objets qu'il sortait de ses poches, objets en très grand nombre en vérité, en plus grand nombre qu'on n'aurait pensé en pouvoir faire tenir dans les poches d'un costume comme celui qu'il portait, et les fixant avec attention comme s'il s'attendait à ce que chacun de ces objets lui parle, lui dise quelque chose, ou lui permette de se rappeler quelque chose, les regardant non pas comme s'il cherchait quelque chose de visible sur ces objets ou dans ces objets, mais bien en lui-même, d'une certaine façon, dans ses souvenirs ou dans ses pensées, et qui continuait ainsi jusqu'à ce que sa transparence de départ, seulement occupé de cette activité insignifiante, devienne, au fur et à mesure que se prolongeait cette activité, une opacité totale, une opacité de fond de sa personne qui alors perdait toute transparence et s'imposait à la fois par son silence et par cet inventaire minutieux de ses poches, et ce compositeur était admiré par notre petit groupe d'amis et particulièrement par O, qui nous l'avait d'ailleurs d'abord fait connaître, et ce compositeur était un des très rares compositeurs au sujet desquels O ait accepté de publier quelque chose, à vrai dire la simple réception critique d'une de ses oeuvres récentes, soit un huitième de page tout au plus perdu au fin fond de la rubrique musicale d'un de nos quotidiens, qui ne considèrent jamais que la culture, et jamais l'art, mais uniquement la culture sous la forme dégénérée d'un objet commercialisable, d'un objet calibré de telle façon qu'il puisse se vendre et participer de la gloire du commerce, mais qui ne s'intéressent jamais à ce qui dans l'art échappe à la culture, échappe aux méthodes les

plus sûres pour détourner les gens de l'art en les conduisant le plus vite possible vers la culture, sans jamais leur donner le moindre temps de se tourner vers l'art et de flâner au milieu de l'art, ce qui est la seule façon possible de se tenir dans l'art au lieu de se trouver aussitôt condamné à rejoindre les terres de la culture où la réussite ne sera jamais qu'une question de cote, de valeur, et de chiffre d'affaires, mais qui avait surtout saisi cette occasion pour rencontrer ce musicien, pour aller le voir et pour tenir avec lui de longs entretiens, dont il ne nous avait pas caché qu'ils participaient eux aussi de sa recherche, et qu'il ne désespérait pas de les intégrer à bien dans sa recherche.

Et alors que je me trouvais acculé par les questions des professeurs réunis autour de moi, enfermé par ces questions, et menacé d'étouffement par ces questions, éprouvant déjà les premiers signes d'une suffocation causée par la masse de ces questions qui ne cessaient pas de m'arriver et de tourner autour de moi pour me bousculer dans ma seule certitude de ne pas céder les carnets de notes de mon ami O à ces autorités, et ne cherchant plus qu'une échappatoire frénétique dans la consultation rapide des titres des livres disposés sur l'ensemble des murs de la bibliothèque de littérature étrangère, toutes ces questions nous ramenant exactement à une seule et même question, qui était celle de la mise à disposition des autorités universitaires des notes de recherche de mon ami O, qui constituaient à vrai dire leur seul intérêt non pas comme base de recherche pour eux-mêmes, mais comme dû, avant tout comme dû, comme ce qui devait de toutes façons leur revenir, et comme notes appartenant de fait, selon leur conception, à l'université, et devant sous les délais les plus

brefs retourner dans le giron de l'université pour faire l'objet d'une publication critique assurée par ces mêmes autorités universitaires, alors que je me trouvais menacé par ce tombereau de questions et par l'insistance de tous ces visages quémailleurs autour de moi qui menaçaient avec suffisance ce qui de leur avis constituait leur bien, menacé de dépossession vis-à-vis de ces notes, et menacé de mort du fait de l'appel d'air consécutif à l'activité simultanée de toutes ces bouches ouvertes et battantes, on entendit la voix du compositeur.

« Je vous trouve injuste vis-à-vis d'Egon. Croyez-vous que ce soit si facile ? Vous croyez-vous capables de compréhension ? Probablement, comme tout un chacun, vous vous figurez que vous êtes capables de comprendre, et vous mettez en oeuvre cette capacité supposée tous les jours, ou du moins régulièrement, c'est-à-dire que vous faites preuve de compréhension dans vos actes, ou que vous pensez agir d'une telle manière. Que se passe-t-il alors ? Une chose vous est d'abord donnée, présentée, peut-être même ne s'adresse-t-elle pas à vous, mais vous la saisissez car vous vous trouvez à proximité, parce qu'elle retient votre attention, elle n'est pas indifférente, elle fonctionne comme une énigme, c'est-à-dire que cette chose ne se contente pas pour vous d'être une chose indifférente, mais une chose dans laquelle vous décelez qu'il existe une possibilité de compréhension. Alors vous exercez sur cette chose votre attention et votre réflexion, vous cherchez, vous vous appliquez à discerner, appelons cela une logique, ou un fonctionnement, ou une structure, et vous finissez le plus souvent par trouver, mais comment s'exprime le fait que vous ayez trouvé ? Quel en est le critère ? Est-ce simplement le fait de déclarer que vous comprenez, que vous avez compris ? Qu'avez-vous compris de la compréhension de O ? »

Il se tût un instant, et on l'entendait qui grommelait « et si il ne pouvait pas montrer sa compréhension... », puis il reprit. « Vous êtes de braves gens sans doute, mais vous attendiez que le travail d'O aboutisse jusqu'à vous, s'avançant comme sur des rails vers sa destination. Vous êtes bien d'accord pour que le train soit en retard, et même très en retard, car ces choses arrivent. Mais vous ne supportez pas de penser qu'il a travaillé de telle façon que ces rails ne conduisent désormais plus dans la gare où vous attendez, et vous restez là à attendre en râlant ce train qui ne vient pas. Et si cette image des rails était totalement fautive, n'est-ce pas là en partie ce que vous aurait prouvé O ? N'est-ce pas là ce qu'il aurait découvert ? »

« mais vous l'avez vous compris ? », « vous pensez que c'est impossible ? », son visage s'animait, sans perdre son aspect morne, tout s'était concentré dans les plis autour de sa bouche, « vous ai-je dit que c'était impossible ? », « mais le pensez-vous ? », « voilà qui prouve encore plus, si besoin était, que vous ne vous demandez pas si vous l'avez compris », il ne souhaitait pas leur répondre, il souhaitait poser ce coin devant eux et les laisser essayer eux-mêmes de l'enfoncer et d'en faire naître un débat sans paroles, chacun devinant seulement ce que les autres se disaient, « à vrai dire, je ne pense rien, ou bien je pense que ce débat est déjà dépassé par les faits » « dites-vous ceci à cause des circonstances de sa disparition ? », « je ne l'ai pas assez connu pour commenter autre chose de lui ici que sa mort volontaire », puis il conclut « nous devrions désormais nous taire les uns comme les autres ». J'étais bien d'accord avec lui.

Et puis il se leva, et me laissa seul, j'aurais préféré qu'il reste encore un peu.

Le bonheur qui suit la réunion

Le bonheur de sortir, ensuite, c'est de respirer, prendre mon torse avec moi, et l'emmener respirer, dehors, loin des questions et des réunions qui ne sont là que pour nous faire étouffer, et par là nous réduire en esclavage en nous imposant de participer à leur ennui jusqu'à ce que nous soyons prêts à dire oui à tout, à acquiescer à tout tant nous sommes abrutis par l'ambiance de la réunion, car tout individu plongé dans la réunion durant un temps suffisamment long s'y retrouve incapable de réprobation ou de prise de position construite mais préoccupé uniquement de sortir à tout prix de la réunion, et pour ce faire prêt à dire oui à n'importe quoi qu'on lui propose mais qui lui semble capable de faire se hâter la fin de la réunion, et ainsi condamné à tout accepter, sauf pour les quelques êtres qui supportent les réunions, allant parfois jusqu'à aimer les réunions, ce dont je me demande parfois s'il n'y faut pas voir le signe d'une perversion de leur nature humaine, voire d'une profonde spoliation de cette nature par un facteur pathologique capable de les conduire à prendre du plaisir à participer à ces réunions, et ceux qui, partant de là, de cet amour des réunions, finissent par acquérir un pouvoir déterminant sur leurs contemporains, le seul véritable pouvoir à vrai dire, du fait justement de cette résistance aux réunions et de cet amour des réunions manquant aux autres, ce qui fait que le seigneur de cette terre, et le seigneur de l'État en particulier, c'est l'homme des réunions, non pas l'homme de l'action, comme on veut parfois nous le faire croire, ou celui de la liberté, ou au moins celui de la vie, de la simple vie qui n'a pas lieu d'être lors des réunions et qui fuit les réunions, mais jamais rien d'autre que celui de la réunion. Le bonheur de sortir, et

d'échapper aux réunions, et de sortir pas uniquement par la pensée, mais accompagné de mon torse et de mon corps serrés autour de moi, ce qui signifie très exactement échapper aux étouffements programmés, échapper aux moments qui nous imposent d'étouffer, comme lieux et institutions, comme dans la bibliothèque de littérature exotique durant cette réunion à la fois ridicule et interminable, et éprouvante, oppressante, alourdie par le flot des demandes, par la densité des requêtes et des mises en demeure. Et cela, respirer avec mon torse loin de la réunion, ce n'était pas possible durant la réunion où toute respiration était proprement impossible, mais seulement les demandes, les requêtes, les intimitations, les plaintes et les menaces, et rien d'autre.

Lorsque je dis que "durant la réunion toute respiration était impossible", je ne nie pas avoir pourtant respiré durant cette réunion. J'ai bien fait des mouvements pulmonaires qui m'ont maintenu en vie, durant tout ce temps de la réunion. Mais alors comment l'entendez vous ? (ou alors c'est qu'effectivement quelqu'un a essayé de m'étrangler durant la réunion, ou m'a fait subir le supplice de la baignoire, mais dans ce cas je ne m'en suis pas rendu compte.)

Mais durant la réunion ces mouvements pulmonaires pèsent, la cage thoracique ne se gonfle qu'à une proportion dérisoire de ses capacités globales, elle bute dans le manque d'air autour d'elle. Ce mouvement mutilé et infirme décrit en s'y adaptant une ambiance, mais une ambiance qui mange le souffle, fait reculer le travail des bronches, le plus naturel, pourtant (on dit que personne ne nous apprend à respirer, est-ce que c'est SI VRAI que ça ? Je constate bien en

l'occurrence que durant la réunion j'ai presque désappris à respirer).

Lorsque je sortis, c'est le poids des questions qui se leva en premier, le poids de la demande, de l'ordre de rendre les carnets de O, le poids de ce qu'ils voulaient contre ce que moi je voulais ou ne voulais pas, mais d'abord avoir le temps de réfléchir (je dis ça, je dis ça bien persuadé qu'il ne fallait pas rendre les carnets de O, que cela constituerait une trahison totale du travail de O que de rendre ces carnets, et que je ne suis pas ce traître-là, même si je suis quantité d'autres traîtres).

Je marchais, le poids s'envolait, il ne pesait plus qu'à l'arrière-plan, angoisse mineure, oiseau sur l'épaule, presque confortable. C'était sans doute la rue autour de moi. Je la reconnaissais avec les arbres, les passants, un certain nombre de chiens, décor, radio-musique. Je ne dois pas dire que je la reconnaissais, ce serait besogneux et poseur, faux, faux, je ne fournis pas alors d'effort pour ça, facile, ça glissait, c'était beaucoup plus instantané que ça : ça ne pouvait être rien d'autre que la rue. Je le sais à un certain nombre de signes que je n'ai pas besoin de reconnaître, je n'ai que besoin de les voir conjugués : chaussée, chiens, passants, arbres, et puis aussi, les travaux, ce sont les bombardements périodiques de la ville, nous le savons tous, mais nous n'avons pas le droit de le dire : les conséquences des bombardements, il est interdit de les dire, il est interdit de faire comme si les bombardements étaient des bombardements, il est même interdit de faire comme s'ils avaient eu lieu. C'est tellement interdit qu'en fait personne ne m'a jamais appris que c'était interdit, c'est interdit au point que cet interdit-là n'a même pas à être pro-

noncé, mais surtout il est tellement interdit d'en parler qu'il est aussi interdit d'en parler pour interdire d'en parler, il faut faire comme si ça n'existait pas du tout d'aucune façon, aucune, comme rien, que ce soit rendu comme rien, et pas même évoqué au travers de l'interdiction d'en parler, ce serait déjà trop, ce serait déjà, je ne sais pas ce que ce serait, ce serait mal, sans doute, sans doute.

Pourtant, des ouvriers étaient là à boucher les trous dans la chaussée, profonds pour certains de plusieurs mètres, je dirais, et à démolir, ou reconstruire, c'est selon, les constructions endommagées.

Certains ils les démolissent. D'autre ils les reconstruisent. Je ne vois pas d'ordre dans le choix qu'ils font.

Est-ce que certaines ils y voient des ruines et d'autres des bâtiments endommagés, seulement ? Est-ce que la reconstruction, tout comme le bombardement, est hasardeuse ?

Par exemple, cet immeuble-ci avait été éventré, purement et simplement éventré, d'une façon totalement barbare, il n'avait plus d'intérieur, il ne restait que sa façade calcinée, des langues de suie le décoraient, et les poutres tombées enchevêtrées, aussi, faisaient partie de sa décoration. Et là-dedans, une foule d'ouvriers se pressait et défaisait les écheveaux de poutres, et dégagait ce qui pouvait être sauvé, et se dorait au soleil dès qu'il y en avait un peu, du soleil, et installait des échafaudages, alors que moi, j'aurais tout mis par terre, tout, je n'aurais pas laissé une pierre debout. L'autre immeuble, à côté, à peine touché pourtant, celui-là ils le démantelaient, sans précautions,

sans rien, avec des masses, des barres de fer, des pioches, des marteaux, tout ce qu'ils pouvaient, des coups de pieds, chute et poussière, je le voyais bien.

Je ne comprends pas la règle, s'il existe une règle.

Et des ouvriers, j'aurais pu leur demander, mais les ouvriers en bâtiment sont tenus au secret, c'est-à-dire, comme ils ont bel et bien besoin de parler entre eux, ils ont une langue, enfin non, non, on ne peut pas le dire comme ça. Ils parlent, ils n'ont pas le choix, pour se coordonner il faut bien qu'ils parlent au moins un peu.

Comment faire. Je les entends parler, mais je devrais dire, un dialogue et un pépiement, un caquettement de poules. Je crois qu'ils n'ont rien choisi, qu'ils auraient préféré faire autrement, avec des chiffres ou un code, par exemple. Or leur langue, est-ce que c'est bien une langue ce qu'ils parlent entre eux ? En tout cas si je les regarde objectivement, et je n'ai pas tout à fait cette prétention stupide et pédante, donc si je les regarde et écoute là d'où je suis et comme je suis, je dois bien constater qu'ils font des gestes assez coordonnés entre eux, il s'en trouve rarement un pour donner un coup de pioche sur la tête de son collègue, ou les tuiles qui volent de mains en mains j'en vois rarement une s'écraser sur le sol parce que personne n'est là pour la réceptionner, ou la peinture, elle finit peu de fois par peindre non pas le mur à laquelle elle est destinée, mais la vareuse du plâtrier qui travaille à côté, et les seaux de ciment ou de béton ou de plâtre ne se mélangent pas mais arrivent bien précisément, en apparence, à la personne à qui ils semblent logiquement destinés (je dis tout ça de

l'extérieur de l'histoire, je n'en sais rien de plus que ce que je vois, mais j'aime regarder les travaux de reconstruction et de destruction qui suivent et accompagnent en vérité les bombardements, je les aime comme trace et prolongement des bombardements, même si il ne faut pas le dire, que ces travaux sont en fait les suites des bombardements, mais en les regardant, c'est le dire un peu, en somme, un peu seulement, mais quand même), tout ceci donne une impression de grande cohésion, de coordination poussée et non mécanique, rien de systématique, mais une sorte d'entente entre les gens, mais ils ne parlent pas, je les observe bien, j'y ai sans doute passé, au total, par petits morceaux, plusieurs mois, et leur pépiement, zézaïement, hénissement ne se répète jamais, je ne constate aucune, pas la moindre, régularité, ils font les choses entre eux en parlant, mais voilà, c'est quoi ce parler ? C'est... je me demande à chaque fois ce que ce peut être. Et O m'a assuré, assuré avec la dernière conviction, que si ce bourdonnement disparaît, avec lui disparaît la coordination des gestes qui retient les pinceaux, les tuiles, le plâtre, les masses et le reste

je ne sais pas je les écoute faire les sons avec leur bouche que je ne comprends pas et qui ne sont pas toujours les mêmes, et que je soupçonne de servir à ne pas dire ce qu'ils font, c'est-à-dire réparer les dégâts causés par les bombardements

La ville se tient toujours entre deux bombardements. Lorsqu'un bombardement est arrivé, c'est qu'un autre bombardement va se produire.

Les ouvriers travaillent dans les rues et sur les immeubles endom-

magés entre les deux bombardements. Nous savons tous qu'ils travaillent pour réparer les dommages causés par les bombardements, mais nous savons tous que personne ne doit le dire.

Leur langue qui ne marche pas comme une langue sert à cacher la nature de ce qu'ils font. Elle devrait servir à cela. à moins que ce soit la seule bonne façon de réparer les dégâts des bombardements, et qu'on ne puisse pas le faire autrement.

Mais du fait que personne n'ait jamais vu des ouvriers faire autrement, s'ensuit-il qu'on ne peut faire autrement ?

Ou bien que se passerait-il si ? Pardon.

La requête de Jean.

Il ne pouvait pas ne pas se produire que Jean essaie de me contacter à un moment ou à un autre lui aussi au sujet des carnets de O, lui aussi pour revendiquer ces carnets, et pour essayer de me déposséder des carnets de O et de l'héritage de O dont pourtant j'étais si peu persuadé qu'il m'appartienne, mais que pour cette raison même je ne voulais laisser à personne d'autre avant d'avoir acquis la certitude que cet héritage était d'une certaine façon au moins, possible. Mais je me doutais depuis le début que Jean viendrait réclamer à son tour les carnets, les réclamer, autrement que les autres, pas pour lui, mais les

réclamer tout de même, d'une telle façon que je n'en sois pas plus longtemps le dépositaire en étant le dépositaire de la mémoire de O, les réclamer d'une telle façon qu'ils ne me resteraient plus et qu'ils seraient d'une certaine façon neutralisés car séparés du travail de O comme ils avaient été séparés de O par sa mort (il aurait pu les brûler lui-même avant sa mort volontaire, ça aurait été plus pratique pour moi, et moins fatiguant et à coup sûr moins dangereux que cela ne devenait, je me dis un temps qu'un bon ami aurait pensé à brûler ces carnets plutôt que de me les laisser, je le pense et puis je ne sais pas et puis je ne le pense plus, je ne l'ai jamais pensé, j'en suis sûr). Jean avait pour cela de nombreuses raisons, mais j'aurais préféré qu'il ne les ait pas, j'aurais préféré que de telles raisons ne lui aient jamais été données, car je n'aime pas Jean, je veux dire que je n'aime plus Jean. Il existe des gens que nous aimons à un moment donné, qui sont nos plus proches et nos plus chers amis, et puis un jour, que nous n'aimons plus, que nous n'avons non seulement plus envie de voir, mais qu'en plus nous aimerions savoir le plus loin possible, et si loin qu'ils n'aient plus jamais aucune chance de nous rencontrer, de nous croiser et de nous demander quoi que ce soit, surtout les carnets de O une fois que O est mort. Et Jean était de ceux-là pour moi. Et il l'avait aussi été pour O.

J'étais dans la rue lorsque cela se produisit avec Jean, et que son retour se manifesta. Je marchais, j'étais presque seul avec de la fatigue et un peu d'angoisse, un résidu et une concrétion d'angoisse au souvenir de la réunion dans la bibliothèque de littérature exotique, une angoisse de savoir que je ne voulais pas leur donner les carnets, qu'il n'en était pas question, du moins pour le moment. Ce n'était pas

tout à fait une angoisse comme je la vis d'habitude, comme je la sens, ce n'était pas une angoisse du tout comparée à d'autres. Mais un poids, un poids certain dans le ventre qui me faisait marcher assez courbé, presque assez pour que les pans de mon manteau en viennent à racler le sol, pas totalement tordu, un peu. Puis survint un poids plus grand, et ailleurs que dans mon ventre, sur mon épaule, mes épaules et s'alourdissant et gagnant de plus en plus, jusqu'à ce qu'un poids me pèse dans l'ensemble, mais ce poids-là n'était pas le même poids que l'angoisse d'avant, il était plus comme celui de la bibliothèque, et encore plus matériel cette fois-ci, il m'empêchait de respirer l'air comme je le voulais tellement. Ce poids me serra le cou, me tordit un bras, double clé avec retour de l'os en arrière qui tremble, à casser et à craquer. Je ne connaissais pas ce poids, pas ce poids-là précisément, mais une de ses qualités, c'était son odeur, une odeur que je connais bien.

Jean, c'était Jean qui m'assaillait. Je le savais.

Cette façon de me sauter sur le dos, il l'avait fait longtemps avec gentillesse, gentillesse du poids et gentillesse de l'odeur. Pesant avec sympathie, sentant avec complicité. Alors, il venait sur mes épaules pas pour me surcharger, il voulait autre chose, me dire qu'il était là, c'était affectueux, il y a très longtemps. Il se tenait sur mes épaules comme un frère, sa persécution aussi toute fraternelle. Je savais le contact rassurant de sa charge, qu'elle ne me voulait pas de mal, un étouffement taquin, le jeu de la mort entre nous par strangulation pour de rire, rien de grave alors, rien de plus grave que de jouer à la mort. Il m'a beaucoup appris avec son poids et son odeur, c'était

comme un père pour moi, ce poids. Et cette odeur ma mère. La peau parfois se touchant entre nous, presque mes premiers émois. Mais depuis tout différent le poids et changée l'odeur, plus du tout comme avant aujourd'hui, tout désormais plus fort, étouffant poids et odeur l'un comme l'autre, ne me laissant pas l'espoir d'échapper, sauf avec la violence, très vite je tombais, je rejoignais le sol et lui par-dessus moi.

On roula sur le sol, non pas que je me défende, je ne me défends jamais, je ne vois pas le sens qu'il y aurait à se défendre d'une telle attaque, je faisais le paquet, ficelé sur moi-même, mais lui roulait ce paquet, lui voulait rouler, je l'accompagnais, il ne me laissait pas le choix autrement que rouler avec lui, bing, le lampadaire, dans mon dos, bong le trottoir contre mon bras, lui n'a pas eu mal, moi pas grand-chose, ce n'était pas cassé, je suffoquais.

Parfois quand il comme ça sautait sur mon dos avant il y a longtemps, il me disait, me demandait, sourcils arqués au-dessus de moi et odeur regroupée en deux nuages l'un sur son oreille gauche l'autre près de son pouce droit : "Je ne sens rien de ta douleur, est-ce que tu n'as pas mal ?", C'était une des grandes questions de Jean quand il me faisait mal fraternellement, de sentir ma douleur, et qu'il ne la sente pas jamais. Au point que je me demande si ce qu'il voulait en me faisant mal ce n'était pas que faire et refaire cette expérience-là en attendant qu'elle réussisse (en l'occurrence je suis contre, nous avons déjà essayé bien assez de fois pour savoir qu'entre nous deux ça ne marche pas et qu'il faudrait sans doute envisager d'en passer à d'autres expériences).

Il était au-dessus, c'est comme cela qu'il a voulu, il ne m'a pas laissé le choix, il ne l'a jamais fait. Seulement, fut un temps, il pouvait être au-dessus sans toujours vouloir me faire du mal. Temps révolu, c'était le bon temps ! Maintenant rien de plus facile ne m'arrive jamais avec lui qu'être en dessous, avec lui encore plus jamais rien de facile. Je le sais depuis le temps. Je n'y peux rien, lui non plus. Mais plus encore je le hais, je le hais à chaque fois que je le croise, et je sais que lui aussi de la même façon, ce sont d'abord pour ça les boyaux qui parlent, il me hait, il peut faire des gestes de la main, tout simplement comme s'il voulait me prendre l'épaule gentiment, et sa main me dit à quel point il me hait, il peut casser un branchage pour s'en faire un bâton, et sur chacune des feuilles il parvient à écrire la sentence je te hais, il peut, il me fatigue.

Jean c'est le mal, en toutes choses, mais je n'en suis pas sûr, vu que ce n'est pas un mal continu, c'est un mal absolu et intermittent, alternant avec pas un bien, on ne peut pas croire une telle chose, mais avec un état indifférent, un rien du tout, pas un mal ni un bien qui s'oppose finalement aussi bien au mal absolu que si ç'avait été un bien, un vrai contre le mal, c'est arrivé il y a très longtemps, ce virage vers le mal, même pas comme un événement, comme je ne sais quoi qui n'allait plus, comme un rien de plus qui l'aurait rendu, alors là, tout mauvais, sauf, je le répète, lorsqu'il est indifférent, ce qui n'est pas mal. Sa complexion robuste, ses promenades dans les forêts et l'habitude de casser des bâtons, mais à n'en pas douter sans cesse il revient à cela, mauvais, et puis indifférent, mais vraiment pas de la même façon.

Je savais bien que j'allais rencontrer Jean suite à la mort de O, il le fallait, hélas, ce n'était pas possible d'échapper à me rendre jusqu'à lui, ou qu'il me saisisse comme il venait de me tomber dessus avec mon menton qui raclait de plus en plus le bitume et personne qui ne passait autour, je n'aurais pas pu appeler à l'aide non plus, de toutes façons, à parler avec lui, à le voir et à l'entendre, même à reculons et même en trébuchant à chaque pas que je ferais à reculons, c'était comme ça, même si j'aurais bien préféré beaucoup de choses, presque toute chose j'aurais préférée à voir Jean, mais je n'avais pas le choix de toutes choses car Jean était un très vieil ami de O, un ami de O presque aussi ancien que moi, aussi ancien que moi-même, disait-il lui, et Jean était aussi un très vieil ami à moi, au point de me demander parfois si nous n'avions pas, je ne sais plus, grandi ensemble, il y a longtemps, mais Jean était un homme mauvais, mauvais avec O mais aussi mauvais tout court.

Jean était presque ce qui pouvait s'imaginer de plus mauvais en matière d'homme, du moins au regard des avis de O, qui le connaissait très bien depuis très longtemps, et de moi aussi, qui le connaissais depuis presque aussi longtemps et presque aussi bien, et peut-être juste aussi longtemps, et nous savions tous les deux à quel point Jean était mauvais, d'autant plus que le mauvais était chez lui quelque chose de mûrement réfléchi et élaboré, ce qui paraît presque impossible, et ce qui est en tout cas le signe d'une grande perversité de la part de Jean, équipé de tout ce qui lui aurait permis de devenir autre chose, et qui avait choisi et avait préféré devenir un homme mauvais, un homme profondément vicié, un homme qui ne voulait que travailler disait-il « au bien de l'État », alors qu'une telle expression

ne servait qu'à masquer ses choix les plus pervers et les plus vicieux, qui l'avaient certes conduit à embrasser la cause de l'État, comme on dit, à prendre fait et cause pour l'État, mais d'abord pour servir sa méchanceté, et pour réaliser pleinement cette méchanceté dans les mille et une occasions que le service de l'État, et la brillante intelligence qu'il mettait au service de l'État, lui donnaient de faire le mal, et de ne jamais cesser de faire le mal, déformant de sa volonté de faire le mal le monde autour de lui, et lui donnant une coloration, une teinte, une odeur, toutes entières marquées par sa volonté de mal.

Le plus étonnant en cela est que Jean n'avait pas toujours été comme cela. Que bien au contraire, dans un temps lointain, Jean avait aspiré à tout autre chose que le mal, et que lorsqu'il était étudiant avec nous, il partageait avec nous nos discussions, et je l'entends non pas comme simple observateur, mais au-delà et très largement au-delà comme acteur de ces discussions, comme partie prenante de ces discussions, capable d'émettre des avis hautement pertinents lors de nos discussions, et capable de faire preuve dans la discussion d'une pertinence que je n'avais par ailleurs rencontrée sans doute que chez mon ami O.

Du temps qu'il poursuivait ses études, O, Jean et moi-même, et quelques autres, formions un groupe tout à fait soudé et proche, et plein d'affection, d'une affection pudique et non pas d'une de ces affections vulgaires que prisent tant les étudiants et qui n'est souvent qu'un dérivatif à leur misère sexuelle, ce dont nous nous tenions très éloignés, un groupe au sein duquel se tenaient les débats les plus élevés et les plus pertinents, et ce déjà durant des nuits entières, et des

semaines entières, et des semestres entiers, et jusqu'au milieu des cours, si bien que notre apprentissage universitaire, forcément biaisé par la médiocrité de l'institution universitaire dans notre médiocre État, et vidé de ce fait de toute substance qui puisse nous offrir autre chose qu'une connaissance superficielle et instrumentalisée, cet apprentissage exsangue et dérisoire, se doublait pour nous d'un apprentissage réel dans la discussion que nous poursuivions ensemble et dans le partage des idées qui en résultait.

Et combien ce partage des idées nous a servi, nous a permis de progresser, je n'en donnerai qu'un indice, c'est que les uns comme les autres, que ce soit mon ami O, Jean, moi-même Egon, ou encore ceux qui avec nous participèrent à nos discussions, avons tous échappé à la médiocrité de l'État sous la forme de la médiocrité de l'enseignement universitaire, grâce à nos discussions, qui agissaient en fait comme des bouchons d'oreilles et comme des antidotes qui d'une part empêchaient les mensonges de l'université de parvenir jusqu'à nous autrement que de façon superficielle, et d'autre part servaient à chasser ce qui malgré nous, bien malgré nous, s'était déjà faufilé en nous de ce faux savoir, et non contents déjà d'échapper à cette médiocrité, ce qui en soi constituait déjà un miracle dans le lourd milieu de médiocrité où il nous était alors demandé de nous nourrir, et ceci à l'exclusion de tout autre milieu, nous sommes en plus parvenus à apprendre bien des choses les uns les autres, et à développer nos propres personnalités sur les ruines de ce savoir universitaire que nous passions notre temps à détruire.

Car chacune des phrases constitutives de cet enseignement, il nous fallait l'examiner et la disséquer pour la détruire, pour la morceler en infimes parties, il ne nous fallait surtout pas essayer de nous attaquer à l'ensemble comme si l'enseignement de l'université avait été une chose, mais bien nous attaquer une par une à la masse de propositions que comportait cet enseignement, et le disséquer pour nous donner la chance de comprendre comment il fonctionnait et pour mettre ainsi en évidence comment il était perverti, et c'était un travail perpétuel pour échapper au flux de l'enseignement qui nous était délivré et pour dégager sa véritable forme sous son apparence de flux cohérent et indivisible, et pour percevoir en lui chaque perversion exercée au niveau de chaque mot, et ce travail nous demandait un temps et une attention infiniment longs, à savoir qu'il ne fallait non seulement jamais baisser la garde devant cet enseignement, mais jamais non plus cesser de commenter la fausseté de cet enseignement aussi vite qu'il nous était délivré afin de ne pas couler sous le flot de cet enseignement et nous laisser emporter par cet enseignement, et c'était seulement grâce au bloc formé par ce groupe, et grâce à l'incessant échange d'idées dans ce groupe, bruissement de dialogue qui devait impérativement et sans cesse couvrir le bruit du discours de l'université, qu'il nous était possible de résister à cet enseignement et à la médiocrité qui l'accompagnait, et Jean était de nous tous l'un des plus ardents à poursuivre sans cesse ce travail et à se démarquer sans cesse par la force de sa voix qui n'était en l'occurrence qu'une expression de la force de ses idées.

Et ce qui aurait dû être des années de perte irrémédiable de nous-mêmes, et qui l'avait tout de même été d'une certaine façon, car

quelque force qu'on tente d'opposer à un tel poids, il n'existe pas de moyen d'y échapper véritablement, ne serait-ce qu'à cause du profond dégoût que cette situation inspire à l'individu, qui passe ensuite le reste de sa vie à se battre contre ce dégoût, dans un effort pourtant essentiellement perdu d'avance, car ce dégoût il le porte avec lui comme il porte ses bras ou ses jambes, et non pas simplement comme une moustache ou un vêtement desquels il pourrait se passer ensuite, non pas comme un noeud de cravate mal fait, mais justement comme son cou même, comme l'endroit par où ensuite passe sa voix le reste de sa vie, ces années programmées de perte irrémédiable de nous-mêmes, s'étaient transformées en années d'apprentissage de nous-mêmes et d'apprentissage du monde contre l'université et d'acquisition du dégoût qui ne nous quitterait plus.

Et tout ceci Jean l'avait d'abord vécu avec nous, dans toutes ses dimensions, et il s'était fait lui aussi une habitude de cette greffe de dégoût, aussi violente chez lui qu'en aucun de nous, aussi péniblement vécue comme invasion et comme pénétration par le dégoût de l'enseignement tel qu'il était délivré à l'université, et par le dégoût de l'État qui était derrière cet enseignement, et par le dégoût enfin, le pire, de nos condisciples qui plongeaient dans cette double médiocrité de l'État et de l'enseignement de l'État, et qui considéraient toutes nos discussions comme rêves fumeux et infantilisme et refus du réel, selon l'expression alors consacrée et employée pour désigner qui-conque n'adhérait pas étroitement aux thèses de l'État telles que présentées dans la médiocrité des thèses de l'université.

Mais Jean avait ensuite basculé, il lui était advenu quelque chose

qu'aucun de nous n'a été en mesure de comprendre, qui l'a fait basculer, qui a transformé le Jean qui partageait avec nous nos discussions, et qui se montrait brillant dans ces discussions, en un individu qui évitait soigneusement nos discussions, ou plus précisément qui ne les écoutait plus que pour s'en faire le rapporteur auprès des autorités universitaires, que pour les dénoncer auprès de ceux qui à l'aide de cette dénonciation pourraient nous faire le plus de mal, que pour les porter là où elles n'auraient jamais dû arriver, et ne prenait plus jamais la parole lorsqu'il venait assister à nos discussions, et nous signalait ainsi qu'il n'appartenait plus à la discussion, mais se manifestait comme une oreille étrangère à la discussion.

Il arrive ainsi parfois que nos amis basculent et d'individus les plus proches de nos convictions et de notre conception de l'existence se retrouvent dans le camp de nos pires ennemis, et de ceux qui nous vouent une haine mortelle mais jamais proférée comme telle et uniquement manifestée en actes de méchanceté et en actes de violence indirecte, sans qu'ils ne nous en disent rien ouvertement, et c'était là d'une certaine façon la chance de Jean et la force de Jean que de ne pas manifester cette haine ouvertement mais uniquement par des coups bas, car soucieux de ne pas copier l'attitude du régime pour lequel tout soupçon valait preuve, et même preuve dix fois plus puissante que toute preuve réelle, soucieux de ne pas nous prêter à l'effroyable injustice et à l'effroyable paranoïa du régime, nous ne cédions jamais au soupçon, et ne cédions jamais non plus à la preuve manifeste, mais n'acceptions les faits que lorsque l'aveu en était prononcé par leur auteur, et qu'il n'existait aucun résidu interprétatif dans notre perception du fait, mais que le fait avait été éclairé par

celui qui en étant l'auteur en était aussi dans cette logique le seul habilité à parler.

Et ainsi, un individu, nous ne le jugions jamais selon ce que nous aurions pu soupçonner de ses actes, mais uniquement selon ce qu'il disait lui-même de ses actes, ce qu'il était à même de nous communiquer volontairement de ses actes.

Et ainsi, celui que nous retrouvions la nuit en train de prendre des objets de valeur dans un appartement et derrière une porte fracturée, et le pied de biche encore dépassant de la poche, nous ne l'appelions pas "voleur", mais nous lui demandions ce qu'il faisait là.

Mais Jean ce n'était plus comme ça, et même quand il me montrait sur le dos alors, le geste n'avait plus rien de fraternel.

Mais là tout de suite, j'avais le sentiment que c'était une mauvaise occasion de me demander ce que voulait Jean, je m'en doutais. Je n'aurais pas pu lui réserver ce traitement-là équitable d'après nous, car les intentions de Jean nous sont connues, et à moi particulièrement depuis longtemps, qui sont des intentions nocives et même les plus nocives qui se puissent imaginer, vu que ces intentions vont toujours dans le sens de la réalisation immédiate et utile au service, toujours, de l'État, comme le prétend Jean, alors que nous avons bien et moi le premier que Jean n'agit qu'au service de Jean, et que l'utilité qu'il revendique, et qu'il affiche comme la cause de son action, et son moteur premier, cette utilité n'est qu'empressement servile au service de l'État non pas pour l'État mais pour l'empressement, car Jean ne

veut que des choses utiles et étroitement utiles, qui aboutissent le plus vite possible, et qui constituent pour l'État des leviers afin d'atteindre un exercice du pouvoir encore plus fin, et donc plus dur, qu'il ne l'a été jusque-là, si tant est qu'une telle chose soit possible, au moins en ce qui concerne la dureté. Et si Jean me tient à présent toujours écrasé entre ses genoux et que mes dents elles aussi, et un petit filet de bave, raclent le sol, ce n'est qu'au nom de cette utilité immédiate au service de l'État, et que pour me signaler, il n'a pas besoin de le dire, que les carnets je dois les rendre, et que je dois les rendre vite, sans réfléchir, faute de quoi, il est certain que ce premier étouffement ne sera qu'un parmi le nombre des étouffements qui se produiront et qui m'étoufferont chaque fois un peu plus, jusqu'à ce que je me range au dressage de l'utilité.

Mais faire une telle chose me condamne bien entendu à abandonner toute poursuite de la recherche de mon ami O, justement parce que poursuivre se limite aujourd'hui à rester en possession des carnets de O.

Jean desserre son étreinte et me laisse baver sur le pavé. Je n'essaie même pas de me relever avant d'être sûr qu'il est parti. Je n'essaie rien contre Jean, il n'est plus gentil et cela m'est difficile. Il me donne des ordres, il vient de le faire.

C'est Jean, à savoir, j'aurais pu dire, c'est n'importe qui, n'importe qui de plus me laisse sur le dos et ainsi, ainsi m'empoigne. Pauvre de moi ?

Sortir encore, entrer, dormir, écouter, parler.

Sortir encore, entrer, dormir, écouter, parler, j'en avais fait le tour. Tout ce qu'on voudra, mais moi-même qu'est-ce que je veux ? J'avais circulé, m'étais déplacé péniblement, avais fait le tour des différents emplacements possibles de cette histoire, depuis son début, depuis que j'avais appris pour O et pour les carnets, j'avais pris connaissance des différents commentaires de la mort de O, et de mon refus pourtant du commentaire de la mort de O, encore plus, je crois, sans cesse, et de toute cette affaire des carnets de notes, des poursuites, des arrangements, j'en tirais timidement les premières conclusions. Je m'étais cru un temps tout à fait abrité, dans le monde comme dans ma chambre. Mais pas du tout. Tout cela se passait en fait sur une place très publique, comme on ne dit jamais. Je n'avais plus de chambre. Je faisais de grands gestes avec mes bras. Pas pour attirer l'attention. Pourquoi ? Pour rien. J'essayais de rassembler les choses, et ma solitude, de me faire une image de tout ça. Mais tout ça était parti. J'étais entré, on m'y avait jeté, sans rien me demander d'ailleurs, dans l'arène, comme on dit pour le coup souvent, et tout devenait très difficile, de plus en plus, car je n'ai jamais beaucoup aimé la difficulté, je préfère me laisser dire les choses et ensuite trier ce qui me convient et ce qui ne me convient pas. Il y a plus de faits dans la seconde catégorie, ce qui m'étonne sans cesse, mais depuis des années que je pratiquais cette dichotomie, j'en avais pris l'habitude, de ce déséquilibre entre oui et non, avec une très grande quantité de non et très peu de oui. C'était courant dans mes travaux alimentaires de traduction, je voyais bien la multiplication sans cesse des non, comme aussi dans mes travaux d'écriture sous la dictée, mais un peu

moins dans le second cas où les choses étaient plus claires, souvent, quoique la règle à leur appliquer pour en arriver là restât très incertaine.

Dans le cas de la mort volontaire de O et du devenir des carnets de O, et de la poursuite de sa recherche, à mon compte, pas de doute, c'était tout le temps NON qui l'emportait. Même vis-à-vis de moi-même. Dès que j'essayais un Oui, je le voyais se disloquer, le poids de non était vraiment beaucoup trop écrasant, il disloquait tout. Mais je devais faire avec les exigences des uns et des autres, ou m'enfuir, seule solution encore raisonnable, j'y pensais de plus en plus, comme un NON alors massif et facile à prononcer, mais difficile, je veux dire pour moi seul, comme de m'en aller sur la route, sans rien d'autre que les carnets, de tout laisser derrière moi.

C'était si difficile que durant ces jours on ne cesse pas de me demander d'expliquer, c'est-à-dire de m'expliquer, d'expliquer moi, principalement, comme si j'étais d'un coup devenu incompréhensible. Mais je crois, j'interprète au moins les choses ainsi, que personne ne voulait réellement de la moindre explication qui provienne de moi ou qui portât sur moi. Cette demande sans cesse répétée qu'on m'adressait n'avait jamais été une demande, je veux dire une de ces demandes auxquelles parfois une réponse peut suffire. Rien de nouveau à cela pourtant. Il arrive très souvent qu'une demande ne soit en rien une demande mais totalement autre chose, par exemple un ordre, et précisément dans mon cas l'ordre de rendre les cahiers, qui ne pouvait pour moi que signifier l'ordre d'abandonner tout espoir de poursuivre ensuite la recherche de mon ami O dans le sens à vrai dire très

incertain que ce poursuivre possédait pour moi. Jean ne m'avait pas demandé d'expliquer, mais c'était pareil, il avait fait un geste pour me dire de rendre les carnets, qui était comme de me demander "que crois-tu pouvoir en faire d'utile ?", je n'avais pas de réponse à donner à cet utile sous une forme qu'il me soit possible d'exprimer comme je l'étais alors, les dents raclant le sol et les côtes serrées par les genoux de Jean, et le coeur serré, d'une certaine façon, métaphorique, mais je sentais bien mon coeur alors serré, de ce qu'était devenu Jean et qui faisait que je ne savais pas et plus comment lui dire quoi que ce soit. Les professeurs de l'université m'avaient demandé d'expliquer le devenir de ces carnets si je les conservais pour moi, mais j'avais bien compris que leur demande d'explication n'était rien d'autre qu'un ordre de rendre les carnets, de les leur rendre à eux, et que ces carnets par le chemin le plus court possible devaient réintégrer leur destination première et que cette destination n'aurait su être rien d'autre que de revenir à l'université et à ces professeurs qui se seraient ensuite arrogé le droit de les comprendre, c'est-à-dire de les mettre en forme, et d'une certaine façon de les expliquer comme eux souhaitaient les expliquer, c'est-à-dire comme tout autre travail de recherche universitaire, ce qu'ils ne sont pas, ce qu'ils n'ont jamais été selon mon explication, ce que je ne veux pas qu'ils soient tant que je ne sais pas moi-même ce qu'ils sont. L'oncle de O m'avait demandé de m'expliquer mais en le faisant autrement. sa demande ressemblait au contraire d'une demande. Sa demande ne ressemblait à rien, elle ressemblait à une discussion malhabile au milieu des assiettes de gâteau et de l'indécision. Il m'avait demandé d'expliquer comment je comptais faire pour qu'une fois O mort, sa recherche ne soit pas morte, ce qui était une bonne question à laquelle il avait déjà une

réponse, l'absence en fait de réponse à ce comment, cela lui allait très bien, mais pas moi. Pas comme ça.

Ils me laissèrent tous parler, en apparence, même Jean à sa façon, mais pas vraiment, pas vraiment m'expliquer par exemple ni leur dire le tout, assez long et embrouillé qui fait que je ne voulais pas. Je ne voulais pas leur donner les carnets, je préférais au fond ne rien leur donner du tout et laisser O où il était, dans sa mort volontaire, et me laisser moi avec ces carnets, rien à prendre et rien à retirer, et m'en aller, pas très loin, mais quand même, ne pas rester sur place, ça va bien. Ce n'est pas simple, déjà pour moi tout seul, et ils auraient voulu en plus que je le leur explique, mais c'est encore moins simple, encore moins, il y aurait fallu du temps, tellement, presque tout le temps, qu'ils aient vécu ma vie, celle de O, aussi, sans doute, et de Juliette, et peut-être pas mal d'autres, au lieu de ça, ils attendaient je le sens bien une réponse, de façon presque immédiate et approbative ; un refus j'aurais pu m'y essayer, avec la tête ou la langue, mais ça aurait été encore plus dur de le leur faire admettre, ils n'avaient pas l'air très disposés, et l'autre qui était parti, qui m'avait laissé là.

Aux uns et aux autres je parlais, je parlais un peu, d'une voix fluctuante, je n'étais pas assuré de ce que j'essayais de leur dire. Je ne comptais pas le temps. Eux, si. Certains sur leur montre. D'autres avec les doigts. D'autres encore au moyen d'encoches pratiquées sur les arbres, avec un canif pioché dans une de leurs poches. Difficile de ne pas m'en souvenir, que le temps passait pour eux tous, et sans doute aussi pour moi, alors, dans cette agitation.

Je sais bien comment c'est. Ils disaient tous vouloir des explications, ils les réclamaient, ils me demandaient de justifier ma position et mon désaccord, mais en vrai ils n'en voulaient pas du tout, ils ne voulaient pas la patience et l'endurance qui vont ensemble avec les explications. Il aurait fallu que ce soit tout d'un coup. Il faudrait dans ces cas-là en avoir fini avant d'avoir commencé, avoir déjà proféré tout le discours ordonné dans toutes ses parties avant même d'avoir fini le premier mot, la première syllabe, la première lettre, le plissement et le déploiement leurs sont insupportables, plus vite, ils voulaient que cela leur soit livré d'une fois, en une fois, en un seul paquet qu'ils puissent à demeure poser devant eux et manipuler pour en estimer le poids la forme et le volume et en même temps que ce paquet ne renferme rien mais soit à vrai dire ce qui devait être communiqué dans son entier, c'est-à-dire qu'ils ne laissaient en fait aucune chance et aucun espace dans lequel cela et son reste puissent advenir. L'alphabet, comme O l'avait dit de nombreuses fois, ne commence pas avec la lettre A, il faut bien des efforts au contraire pour en arriver là. Si j'ai dit seulement la lettre A, je n'ai pas dit l'alphabet. Si je dis Alphabet et la lettre A, pour certains tout sera très clair, ils sauront exactement ce que j'ai voulu dire, mais ce ne sera vrai en somme qu'avec ceux qui partagent déjà avec moi depuis longtemps ce comportement, disait O, je dis Alphabet, je dis la lettre A, et tous comprennent qu'il y a aussi les autres lettres, et que donc l'ensemble est bien plus long que lorsque je dis seulement Alphabet et lettre A. A-t-on jamais vu ça ? La mort, peut-être, soudaine et indiscutable, et encore, et encore, des efforts à fournir bien souvent pour en savoir plus, le motif de la mort, l'arme du crime, le moment précis, quoique le cadavre, lui, semble avoir déjà tout compris. Il faudrait leur parler

ainsi, comme la mort, poser d'un coup la parole et de tout son poids qu'elle atteigne son but, trop vite, trop lourde. La mienne de parole n'avait rien à voir avec ce jeu-là, elle n'était ni assez morte ni assez vivante pour y arriver en un seul coup comme ils l'exigeaient. Ils me demandaient des explications, et encore des explications, et j'étais favorablement disposé à leur fournir de telles explications. Mais ce qu'ils voulaient n'était pas seulement des explications, mais, au juste, une explication, une seule, celle qui aurait tout expliqué, et celle qui se serait déroulée en un instant, celle qui aurait eu lieu de façon instantanée. Je me sentais alors vraiment incapable de la fournir. Totalement incapable de dénicher où que ce soit une explication pareille.

Tout ce qui va suivre.

Tout ce qui va suivre, en toute discrétion, pour moi seul, enfin. Refuge, envoyez, me réfugier, tranquillement, passer dessous. Je ne peux me défaire de plus, ce soir, d'autres jours, ailleurs, peut-être, dans la lumière. Je ne peux laisser autre chose encore, c'est tout. Seul. Baissé. Couché. Bouche étroite, de largeur environ quatre-vingt centimètres, et de hauteur beaucoup moins, quarante, assez, à peine mais bien assez. Agenouillé devant. Les bords irréguliers, crayeux, balafrés, arêtes. Des traces de passage, des frottements, odeurs sur la pierre ? Des marques. Les miennes. Celles des autres, sans l'odeur, allez

distinguer. Avant. Tous les autres, passés par là, un soir, un jour, d'autres jours, pas ce soir. Personne. Seul cette nuit. Que ce soit pour penser, si faiblement, pas beaucoup plus, à ma mesure, le long des pas, mais alors sans paroles, sans réponses, ni interventions, sans rien faire d'autre, toujours sans un bruit, seulement, oui, marcher, et penser. De la compagnie, je veux bien, il en faut, si peu, mais plus tard, plus tard. Pendant ce temps-là, moi seul ; je parle. Dans tous les blancs. Ma voix ne porte pas. Reste à l'intérieur de ma bouche. Seulement.

Baissé. Agenouillé. Couché. Ramper. Plié en deux dans le trou, je n'en remplis pas les bords avec mes côtes. La tête d'abord. Ma lampe au bout du bras. Des traînées, sur mon manteau, sales, de ce blanc, des marques. Sous les doigts, grasse, tiède, granuleuse, de la terre, du roc, de la poussière, tous les possibles, ces trois-là, seulement, rien d'autre, si, de l'eau, souvent, alors de la boue, un élément, bonjour, des graviers. Je glisse au travers de la bouche. Passé dedans, refuge, entrée qui s'avance à travers le plein du sol, mais non, en creux. Mes bras tendus devant, brouette. Une galerie. Carrée. Hauteur largeur côté égale un mètre, au mieux. En bas de l'eau, claire puis trouble, je marche dedans et tout de suite trouble, je ne peux pas l'éviter, j'aimerais bien, plus loin, à angle droit, une autre galerie. Mes mains dans l'eau, tordre encore, ramener, mon corps en limaçon, renouer avec la reptation, retour chez moi, chaque fois. Mes pieds à présent, quatre pattes, dans l'eau, je la sens passer à travers mes chaussures, mes chaussettes, baigne mes pieds. Plié je me tiens. J'avance, appuyé sur les pointes des doigts. Baissé, habitant la galerie presque dans tout son volume, je la bouche, je tourne à gauche tout de suite, le plafond

s'ouvre, je me redresse, presque debout, la lumière en rond proche ou pinceau, jamais que temporaire, elle s'efface, tant mieux, dans ma main solide, ailleurs fuyante, merci, bien des éléments plus solides que la lumière, par ici.

Sauf, les galeries. Galeries résidus esseulés des carrières refuge enfin. Refuge jusqu'auquel tant de détours mais en arriver là tout droit. Rues basses et étroites plus de ciel confondues d'obscurité. Là noir, fin de soleil non reçu, fin du bruit. Aucune différence continue des murs au sol au plafond identiques. Se poursuivent selon les angles deux verticales deux horizontales dans le même calcaire. Gris, non, ocre, une pointe jaune. Certaines galeries plus franchement blanches. Parfois de maçonnerie, ou comme celle-ci taillée dans le matériau, à vif, encore les empreintes de l'outil dur, qui creuse. Pour un peu tuyau. Pas d'issue en-dehors de l'entrée, de la bouche. Pas un tour de passe-passe. La liberté comme promenade sous le sol longue. Et retour au point de départ. Enfin seul.

Je viens comme cela pour marcher, des fois, assez souvent, en-dessous de la ville. Assez de calme pour parler avec, rien, alors je l'entends, rien, petite voix muette, seconde, comme il se doit, me parle en silence. Ne me donne jamais de conseil. Elle me répond, me parle de moi. C'est, ou du moins, une voix. Mais peut-être je l'invente.

Asticoté. Asticot, raclé contre les parois, et il me reste mes chaussures, des bruits d'eau dedans. Je suis bien. J'ai chaud. Pas de bruit seulement celui que je fais et la voix qui m'encourage et me manifeste son attention aux propos décousus dans ma voix.

Dans les sous-sols il n'y a pas que la tranquillité de boue et de pierre des galeries, ces sarcophages à deux dimensions où on habite plus ou moins toujours du même pas, s'avançant dans le temps, très rarement croisant quelqu'un et alors de loin, comme une seule lueur de lampe, il existe aussi les salles. Ma préférée depuis toujours avait été la vert-rouge où m'avait d'abord conduit O, en me mettant en garde. Elle ne s'approche qu'en éteignant sa lumière, quiconque ferait autrement n'y verrait rien. C'est alors une obscurité si parfaite, qu'on n'avance qu'à tâtons, les yeux seuls ou en paire sont aveugles, le pied lui-même semble souffrir du vertige tant le noir se ressemble, gras et continu. Il faut en particulier éviter la tige d'acier mal ébarbée qui dépasse à hauteur de tête, à gauche, et sur laquelle nombreux se sont déjà crevés l'oeil, dit la légende, je ne sais pas, je n'en ai jamais croisé, et je redouble alors de précautions, prêt à pleurer de joie si je m'entaille la main, puisqu'au moins ce n'est pas mon oeil (personne n'a jamais cru bon de me mettre en garde contre le risque ici de s'entailer la main, j'en déduis donc que pour personne ce ne fut, jamais, un risque). Ensuite, les dix derniers mètres, on rampe, et sur la fin, le passage est plutôt étroit, rétréci il faut le dire, à la fragilité d'un col trois tailles trop petit, mais une prompte reptation, les épaules démantibulées pour le coup, comme un souvenir, propulse le curieux en avant, et le plus difficile est fait. Il ne reste qu'à s'installer, bien confortablement, sur le sol qui est ici plus souple que gras ou vraiment boueux. On y prend ses aises. À six mètres environ en bifurquant légèrement à gauche, un petit talus au bord de la paroi, fournit au cou une assistance presque crédible. Et là, allongé sans lumière, les yeux grands ouverts dans cette salle dont on ne connaît la forme que jusque là où vont les mains, on se trouve confronté au pro-

dige invisible du seul échantillon de rouge-vert que la terre ait jamais porté. Pour certains c'est le vert qui est rouge. Ce qu'à titre personnel je conteste. Il ne fait pas de doute que ce soit le rouge qui soit vert comme nulle part. Ce sujet a attisé des querelles prodigieuses. Comme de savoir si l'ensemble des parois est recouvert de cette couleur, ou si une unique tache en apporte la preuve. Je me range dans le premier camp, sinon à quoi bon venir ? Bien entendu on n'en voit rien, mais quel plaisir de se reposer au milieu de cet unique prodige coloré. Cette pièce, moins fréquentée, eut un temps un grand succès. Certains n'en retrouvèrent d'ailleurs, fascinés qu'ils étaient, jamais la sortie. Heureusement, ce n'est pas mon cas.

Je ressors toujours. C'est un bon endroit, c'est le seul où la pensée, peut-être parce qu'elle cogne sans cesse sur les murs qui sont le plafond et le sol, c'est peut-être parce que tuyau qui réverbère la pensée, la concentre en un seul foyer, là, pas loin de ma tête, là où, dit-on, ça pense.

Mais j'étais venu, je m'en doutais bien, pour penser à eux, encore. Aussi en même temps de calculer, de recalculer leur absence, ça ne faisait jamais mon compte. J'étais lésé. Il leur était si facile de disparaître maintenant. Qu'est-ce qui se passerait si on disait que je continuais à discuter avec leur image, avec leur absence, l'un et l'autre, et moi, seul présent, oh, si peu ? On sait qu'il bout parfois de l'eau dans une casserole cassée, mais jusqu'à quel point cassée ?

J'étais descendu là pour comprendre avec O avec Juliette. Comprendre peut-être pas, c'est déjà beaucoup trop, je ne demande

pas tant. Mais faire des pas et me parler, parler à moi pour lui dire tout ce qui reste, ne passant pas et que j'aimerais tant faire passer. Ici des kilomètres pour faire passer tous les mots. Moi un mot dans les galeries, qui se déplace, plus profond, j'avance, je tourne, terrain sinueux. Je marche, je savais ce qui me chiffonnait, non pas que j'y tiens tant que ça, ni d'en faire un reproche, mais tout de même, je m'en suis bien rendu compte qu'on n'attendait plus rien de moi.

Une fois qu'ils avaient disparu tous les deux, O et Juliette, ensemble, il ne restait personne qui attende que je fasse quelque chose. Personne de présent, je veux dire. Même me lever le matin, à présent j'en étais débarrassé, personne ne m'y incitait plus. Avec eux encore il y avait du sens à faire, à me déplacer entre les choses avec les mots et avec la voix qui me dicte ce que j'écris quand j'écris (par exemple), à échanger avec O et avec Juliette, à se montrer d'accord avec ci et puis plus du tout ensuite avec ça. Mais à présent. Une angoisse comme quand je n'étais pas né et que la vie était toute entière en préparation, sale menace, de pouvoir faire n'importe quoi. Boule, pelote incisée, prête à se faire marquer avec tout ce qui serait assez dur, d'abord beaucoup de choses, presque toutes, comme des taches sur un tissu blanc, et puis de moins en moins à mesure que la matière de moi se raidissait, tissu gris, de plus en plus, brun, se raidissant, se raidirait encore.

Des reliefs en haut parfois, baisser la tête, me courber encore, comme cela peu d'espace, très bien, le trop d'espace de pouvoir tout faire sans eux m'étouffe. Je me cogne, parfois. Ici les galeries refuges distordues de pierre encore assez dures pour me marquer, me faire

mal comme il faut, m'obliger à me baisser, me tordre, me faufiler, impossible de marcher tout droit debout, c'est bon.

Tant qu'ils ont été là, d'abord O, puis Juliette, je savais des choses à faire, comme dialoguer avec O pour sa recherche et regarder les photos de Juliette et dire du mal du monde, se tenir à l'écart, faire autrement. À présent plus rien ne désire pour moi ni à ma place. Seulement des ordres, beaucoup d'ordres, comme quoi il faut rendre les carnets que ce soit les professeurs ou Jean, ou l'oncle, ou les questions qui veulent savoir pourquoi, mais cela ne constitue pas quelque chose à faire, à vrai dire rien du tout.

J'avais vécu grâce à eux, O et Juliette, dans le sentiment qu'on attendait, que quelqu'un au moins attendait encore quelque chose de moi, et c'était la chose la plus importante que de continuer à éprouver ce sentiment, que n'avaient pu me donner personne d'autre avant. Et surtout pas nos professeurs, ni les gens que j'avais pu croiser. Et encore moins les instances dirigeantes du régime bien acharnées, et sans cesse, et dans une répétition sans fin d'ordres toujours pareils, à nous dire ce qu'était notre devoir, sans que, moi, ce devoir ne me donne l'impression justement de devoir quoi que ce soit à qui que ce soit. Et même au contraire en renforçant le fait que ce devoir martelait à la face de chaque sujet du régime deux cent fois par jour me détachait sans cesse un peu plus de la notion de tout devoir. Et ayons l'honnêteté aussi de le dire que la cohabitation avec O y avait été pour beaucoup.

J'avais vécu dans cet état aussi bien tous les matins, au réveil

pénible et corps perdu dans ma chambre, que tous les soirs dans l'incapacité fréquente d'imaginer quoi que ce soit de la journée du lendemain, si ce n'est cette attente que je devinais chez eux, et qui me donnait alors assez de courage pour m'endormir. J'avais vécu grâce à eux à l'écart de l'idée terrible que plus rien ne m'attendait, juste la solitude dégénérée d'aucune attente jamais. Bien entendu, jusque-là, le fait qu'ils aient attendu de moi quelque chose n'avait pas eu grand résultat sans doute, peut-être un peu moins de chevrottements dans la voix qui me dictait dans une langue étrangère les pages de ce que j'allais ensuite écrire comme si c'était moi, mais surtout le courage de me lever tous les jours et d'aller faire les quelques choses auxquelles je ne pouvais échapper et de me sentir avec plaisir participer de la recherche de O et de la vie de O et Juliette ce qui était pour moi tout comme exister. Une assomption aux limites du tragique de ma personne, je veux dire comme véritable individu, pas comme héros, débarrassé d'une certaine hubris à laquelle je n'avais cependant guère d'inspiration.

Or qu'ils n'attendent plus rien car ils n'étaient plus là signifiait que je n'avais plus grand-chose à faire. Dans cette vie, je veux dire. Je risquais, me disais-je, à court terme la catatonie. Ou une de ces complexités cliniques du type errance stuporeuse ou je ne sais quoi qui me laisserait bon pour endosser enfin l'habitus négligé de l'hébéphrène. Pas de quoi se sentir glorieux.

Leur présence c'était une obligation à agir mais jamais comme un ordre, c'était dans la parole quand nous parlions de tout autre chose que je savais le mieux comment m'y prendre pour écouter la voix, la

langue étrangère, qui me faisait écrire, et bouger tous les jours et faire mes traductions et survivre comme ça, un jour après l'autre. Maintenant plus rien, ça me désespérait.

Je crois, je pense, je finis par savoir ? Quelle imbécillité ! Je crois qu'avec cette aventure, la mort volontaire de O durant le bombardement, la disparition de Juliette et de ses photographies sur le mur, de la recherche de O et du travail photographique de Juliette, je me retrouvais volé et dépossédé, même si jamais ça ne m'avait vraiment appartenu, des délices de l'attente qui existait entre eux et moi. Volé, dérobé, nu. Tant que je les attendais alors ils m'attendaient, tant qu'ils m'attendaient durant que je les attendais, et que tous les uns comme les autres, je pense, à des degrés divers, pensé-je encore, nous attendions que se produise rien d'autre que la résolution et le remplissement de l'attente. Nous avions les uns avec les autres, mais est-ce que je le sais, est-ce que je le savais, mis en lieu et place des médiocres et futiles réalisations de l'amitié rien que des blocs de cette attente très dure que nous n'usions que d'infime manière par notre présence autour d'eux, ainsi avions nous tout notre temps, toutes les latences horaires exigibles, nous les avions, et les mois calendaires et lunaires, sans compter les autres plus vifs, et nous essayions, et moi le tout premier, à moins qu'il ne faille dire moi le seul, le murmurer, de nous tenir (de me tenir pour ce que j'en sais) le plus exactement les uns les autres au milieu de cette attente, là où l'amplitude de ses pulsations nous ballottait le plus, tout en paraissant sans cesse sur le point de s'apaiser, nous nous y tenions, O sur le bord de sa recherche, Juliette sur le bord de son travail de photographies, et moi sur le bord de la langue qui me dicte ce que j'écris, moi plus dupe sans

doute qu'eux, sachant que dévier d'un seul pouce vers la bordure de ce qui nous ceinturait de vide aurait été inévitablement remplir cette attente et la perdre ainsi que seul à présent dans les carrières courant je le faisais, je crois que je le faisais, que je n'attendais plus, que j'étais prêt à ne plus attendre, ou plus exactement incapable d'attendre plus encore en ce lieu, prêt à aller porter mon attente en un autre lieu, hors de la ville, en tout cas.

Je décidais en tout cas qu'il était temps de partir. Le départ de la ville sans écho étant toute la solution. Le départ loin des bombardements. Le départ pour retrouver la tombe. La tombe où O et moi nous étions promis un jour d'aller, et où je devais aller, tout seul, pour qu'il y ait encore une attente, encore une.

C'est en pensant ces choses sur le manque d'attente, ces choses qui me déformaient la gorge, que je m'étais rendu à la salle des textes qui constituait au vrai le fond de mon chemin ici et ce pourquoi j'étais ce soir-là aussi descendu. Ce contre quoi je voulais buter, et après repartir. Et pas du tout la salle vert-rouge, une étape seulement, vers la salle des textes. C'était une salle qu'avec mes mains, à l'imitation d'autres visiteurs, j'avais, creusée, tout d'abord, dans la matière meuble du sol, beaucoup de terre sableuse et souvent aussi des accidents plus durs, pierre, mortier, ciment, béton. Des nuits joyeuses à charrier des seaux, quelques mètres cubes, et à renflouer, du coup, une autre salle, abandonnée. Effort physique, lignes de terre assemblés jusqu'à former des cubes et puis des tas. En retrouvant à mesure les anciennes parois de pierre brute lorsque mes ongles enfin raclaient dessus. J'y avais laissé un peu de peau, c'était bien le moins. Puis,

j'eus fini, et je passais à la seconde étape, la décoration, pour qu'en somme, cela vive. Prenant les pages de mes manuscrits, convoyés jusqu'ici un à un, j'en tapissais les murs, chaque fois plus, un peu. C'était en quelque sorte ma métrique. Je mesurais le travail fourni sur les murs, en superficie brute, dans une équivalence point trop stricte entre volume et surface. Mes pages recouvraient progressivement les murs, creusant chaque fois un peu plus profond la pièce pour me pourvoir de murs frais, non encore maculés de mes feuillets. Les murs toujours. Le sol jamais, car il fallait bien marcher dessus. J'aimais à ravir, j'en jubilais sur place, les froissures qu'imposait au papier l'irrégularité des pierres, et le chiffonnement de surface qui s'ensuivait, le papier s'attachant à la pierre sans parvenir à en boucher les reliefs. Un mètre cube de terre suffisait souvent à héberger ma production de trois ou quatre semaines. J'étais bien content de cette archive, toujours plus glorieuse que de rendre ces écrits au rôle de papier hygiénique qui aurait pu être le leur.

C'était sans grande conviction pourtant que j'y venais cette fois-ci. Je m'attendais au pire. Et puis rien.

La tête de O

C'était ensuite encore une de ces nuits comme il y en a tant, où, dormant mon sommeil lentement dans la nuit, je ne sais pas, je ne sais plus, qu'il fait nuit. La nuit floue, perdue, invisible, son nom imprononçable depuis mon sommeil, passe inaperçue. Ainsi, je dors.

Et pourtant cette nuit-là, comme cela arrive aussi, arrivait parfois, lorsqu'encore je faisais encore la différence, j'avais véritablement conscience d'être en train de dormir, et que l'état au sein duquel je me tenais pouvait se nommer sommeil. Sommeil du dormeur persuadé de dormir au point que dans le rêve qui décorait le sommeil, à moins que ce n'ait été le sommeil qui servit de support, tout simplement, au rêve, j'étais en train de me dire que si je me réveillais à ce moment-là, si je sortais du sommeil où je résidais, je ne connaîtrais jamais la fin du rêve ou de ce que j'étais en train de faire dans le rêve, qui ne sont peut-être pas une seule et même chose. Et donc, je m'encourageais d'une voix rassurante (une voix que je n'ai d'ailleurs qu'en rêve et qui finit en gargouillis chaque fois que j'essaie de la reproduire dans la veille), à continuer de rêver. Cela fonctionnait bien. Et pourtant il y avait un désordre, un trouble dans la poursuite du rêve, un trouble que je qualifierais de rythmique, et d'une rythmique si pénible qu'au bout du compte je n'avais, je n'eus alors, plus d'autre choix que de me réveiller pour constater que j'étais dans le noir, ce qui comme d'habitude était inattendu (l'inattendu se constituant en habitude était un point de débat récurrent entre O et moi) puisque de ce noir je n'avais, dans la conscience de mon sommeil et dans la continuité de mon rêve, absolument pas conscience. J'ouvris les yeux dans ce

noir en me demandant d'abord si mes yeux étaient ouverts puisqu'ils ne voyaient rien que le noir, avant qu'ils fassent, je les y aidais certainement, mais je ne sais pas comment, la part entre le "rien" voir des yeux fermés et le "rien" voir du noir de la nuit.

Une fois cette distinction fermement établie, je m'intéressais au bruit, qui n'avait pas cessé durant ce temps.

Je sais que ce n'était ni un bombardement, ni un rhinocéros. Dans les deux cas je le sais, mais je ne le sais pas de la même façon. à ce stade, il me semblerait plus facile de prouver que ce n'est pas un rhinocéros que de prouver que ce n'est pas un bombardement.

Le bruit du bombardement et le bruit du rhinocéros peuvent se confondre, ils peuvent m'apparaître d'abord comme indifférenciés. Mais j'ai l'habitude du bombardement, pas celle du rhinocéros. Ce défaut de familiarité influence ma perception (dans une ville où les rhinocéros parcourent les rues en liberté, cette perception serait autre)

qui redoublait au contraire, qui était vraiment un très grand bruit tapé dessus ma porte d'une façon telle que celle-ci me semblait risquer à tout moment de choir, de sortir de ses gonds, et de s'écrouler, tout simplement, sur le sol. J'avais envie de hurler "arrêtez", comme si, à travers la porte, c'était moi qu'on eut frappé, et moi seul, avec la même violence. Mais quelque chose m'en retenait, ne m'en empêchait pas, mais m'en retenait, me laissant sur le bord de ce cri ; l'intuition peut-être qu'il n'y avait pas de menace dans ces coups, mais seule-

ment la volonté de me faire parvenir ce bruit et que les coups n'en soient que le véhicule, sans plus de valeur en soi à attribuer du côté des coups, volonté renforcée sans doute par le plaisir troublant de provoquer ainsi le noir de la nuit en le fouillant de ce bruit terrible jusqu'à le faire reculer. Et en effet, il faisait de moins en moins noir, dans ma chambre, je discernais très bien, les murs, et le plafond, mais je ne comprenais pas pourquoi, ne percevant nulle part de source de lumière, et constatant que, dans la luminosité ambiante qui gagnait, la fenêtre restait elle d'une obscurité toujours aussi totale, d'un noir à la fois charbonneux et décidé.

J'étais bien avec ce bruit que je décidais d'adopter comme mon bruit. J'étais bien dans la nuit, ce qui ne coûte pas cher, et ne risque pas de nous conduire très loin non plus.

Je sentis comme je me levais le bruit diminuer d'intensité. Me lever est une opération toujours très hasardeuse, et à tout le moins assez longue, aussi le bruit faiblissant lentement, et très lentement en fait, eut-il tout de même tout le temps de s'atténuer, de s'amenuiser, de se faire léger, presque indistinct, tandis que la luminosité étrangère que j'avais cru remarquer jusque là devenait plus flagrante et gagnait progressivement la fenêtre où je ne l'avais d'abord pas vue se manifester. Le bruit eut le temps de quasiment disparaître avant que je n'aie pu esquisser le début d'un véritable geste en direction de la porte, avant que j'aie même pu rassembler assez de coordination entre mes divers membres, et rappelé à moi mes pieds suffisamment, pour espérer entamer même un semblant de reptation dans la bonne direction, d'autant plus que je luttais toujours contre l'incertitude de

cette nuit que pourtant bousculait sans fin la clarté incertaine qui se maintenait. Le bruit finalement se tût. Je m'en doutais bien. Que je n'aurais jamais le temps de gagner la porte pendant qu'il durait encore.

La lumière de l'aube se déclara finalement, franchement, et moi seul en tenue de nuit sortant infiniment de mon lit me tenais encore entre la nuit et le jour, tout comme ma chambre encore tendue de cette lueur plus jaune et déjà envahie de la lueur grise du monde. Un certain ravissement m'avait saisi. Cette expérience pénible du réveil dans la nuit et de la remise en mouvement de mon corps à mesure de sa lente reconquête, comme je le faisais tous les matins, avait cette fois-ci une légèreté inaccoutumée, je vivais cette émanation en tache d'huile de l'aube dans un sentiment d'élation inhabituel, dans un ravissement continu. Moi qui ne crois plus depuis longtemps, dieu me serait alors apparu, je pense que je ne l'aurais même pas insulté, et au contraire que j'aurais penché la tête avec envie, comme un petit enfant, pour lui tendre ma gorge. Oui, joyeux, mon corps flou, à son habitude, mais ce flou marquant moins une pénible indistinction d'avec les choses, et une menace de devenir chose moi-même, qu'une forme de communion et de besoin de déborder hors ses frontières pour s'imprégner de la matière des choses, à leur rencontre.

Ce sentiment de joie, par ailleurs si souvent pénible lorsqu'il se produit, pas souvent, car il constitue une menace de débordement, une menace d'explosion dans la joie et de morcellement dans le bonheur, restait ici encore mesuré, je dirais exactement à ma juste mesure. c'est-à-dire pas grand-chose. Mais juste assez. Ce qu'il faudrait de

terreau pour remplir un pot, un petit pot s'entend, et qu'il éprouve alors cette plénitude des pots qui pour moi est sans égale. C'était cet état-là. La décision de quitter la ville sans doute n'y était pas pour rien, mais aussi ce réveil musical dans la nuit dont j'attendais, je ne sais comment, quelque chose.

Attendre, en vins-je à conclure, m'étant finalement mis en condition pour envisager un début de mouvement réel vers le bruit, n'était peut-être pas la meilleure solution, et prendre les devants, d'une certaine façon, faire preuve de cet esprit d'initiative qui pourtant n'est pas mon fort, me montrer, pour cette fois, décidé et autonome, pouvait s'avérer une bonne chose (et je me disais ça à la fois dans l'ignorance de la suite et dans un total dédain de tout ce qui avant, dans mon histoire personnelle recopiant honteusement celle de l'humanité et de l'espèce, car le plus souvent, c'est-à-dire toujours, nous ne faisons rien d'autre que recopier, de tout ce qui avant s'était mis en place pour qu'à cet instant précis advienne cette - rare - initiative privée). Comme si je jouais. Cela n'avait guère été possible, jusqu'ici, de jouer, il s'en était toujours trouvé beaucoup, moi le premier, pour me dire que je ne connaissais pas les règles, ou que je ne jouais pas assez bien. Avec ravissement. Une telle assertion ne peut que plaire. Mais c'en était assez. Et si je jouais ? Contre ce conseil. Avec lui. En m'ignorant moi-même. Ayant tout simplement alors pris la décision de jouer, comme cela se présentait, et si je me retrouvais capot il me restait encore le choix de prendre mon petit air fier, celui que je ne sais que mimer, et qui m'a déjà sorti de bien des situations difficiles. Et je me dirigeais vers la porte, d'où plus aucun bruit depuis déjà un bon moment ne se faisait entendre, et puis jusqu'au palier, toujours aussi désolé.

Il y avait là s'évasant mollement sur le parquet sale, décoré de motifs criards, un sac plastique, nu et solitaire, déposé tout contre mon paillason hérité d'un prédécesseur inconnu, mais que j'avais adopté au jour déjà lointain de mon emménagement, et sans tergiverser. Un paillason, même élimé devant chez soi, c'est déjà comme une marque de consécration, et un objet avec lequel, du moins, on peut lier de solides liens affectifs, surtout moi, toujours immensément préoccupé de mes pieds. La belle affaire ! Un sac plastique dodu, et sans expression particulière, en somme bien moins joueur que je ne me le sentais, même légèrement flageolant de froid sur le seuil de ma porte et une main plaquée, à mon habitude, sur le caleçon. Un sac plastique énormément anodin, n'eut été sa présence en ce lieu, posé là ainsi qu'un énoncé banal qu'on vous propose avec un petit sourire en coin, ce de quoi vous déduisez, du moins dans mon cas, toute la fourberie de ce genre de situation. Mais lancé dans cet élan volontariste qui caractérisait ce matin-là (car je me crois en droit de ne plus douter que le matin déjà avait été atteint) je me saisis du sac, et le rapatriais dans ma chambre, et l'ouvrais, pour constater sans plus de surprise qu'il contenait la tête de mon ami O.

Cette tête une fois sortie du sac, je la posai sur la planche mal assurée qui me servait de bureau, celle devant laquelle je me plaçais lorsque j'écoutais la voix qui me dictait ce que je devais traduire et que je ne savais pas encore. On ne peut pas dire qu'elle me regardait, la tête. Et elle était moins inquiétante que vaguement rebutante, blanche et molle à la façon d'un poulpe mort à l'étal d'un marchand, qui n'attend plus que d'être cuit ou de pourrir, avec plus rien du regard ni des expressions. Mais je la regardais comme un souvenir de O et

une preuve enfin conséquente de sa mort (O dépourvu de sa tête, il devenait difficile d'envisager qu'il ne soit pas mort, doute que je n'avais d'ailleurs pas entretenu jusque-là, je n'étais donc que confirmé d'une certitude déjà acquise).

Une tête pas même vraiment impressionnante, une caricature de ce qu'avait été la tête de O lorsqu'il vivait, sans grand-chose de lui qui en reste, sans plus de sang ni dedans ni coulant dehors, sans plus de mots. Silencieuse car morte. J'en revenais là durant notre tête à tête, entre cette tête morte et coupée et ma tête sans doute moins morte, tandis que le jour dehors s'affirmait.

à bien la regarder, et puis m'en saisir pour la manipuler, équipé de forts gants de plastique, ceux qui d'ordinaire me servaient aux travaux qui abîment les mains, je la trouvai légère et inégale, pas conforme d'une certaine façon à ce qu'elle aurait dû être, ce qui fait que m'aventurant un peu à l'aide d'un outil coupant, sans doute un couteau que je saisis là, j'en soulevais doucement la calotte crânienne, pour donner preuve à l'intuition d'anormal qui m'avait parcourue, et ainsi donc c'était : dans cette tête il n'y avait nul, aucun, pas de trace de, cerveau. Si le crâne forme une boîte, cette boîte dans la tête de O était, indéniablement, vide.

L'absence de cerveau dans la tête de O déposée sur mon palier est un fait, mais en tant que fait il est pourtant impossible. « Pourquoi ? Puisque je l'ai bien constaté. » Je pouvais imaginer beaucoup de choses concernant la tête de O, des choses tristes ou gaies, mais je ne pouvais pas imaginer qu'elle ne contienne pas de cerveau.

Jusqu'ici, aucune exception n'a été trouvée au fait qu'une tête contienne un cerveau. Si quelqu'un venait me dire que sa tête n'en contient pas, je serais fondé à penser qu'il me ment, ou qu'il se trompe.

Dois-je penser en l'occurrence que c'est la tête de O (et non plus O, qui est mort) qui me ment ? Ou qui se trompe ?

Dois-je me dire qu'on ne peut vérifier l'affirmation selon laquelle « toute tête contient un cerveau » qu'en ouvrant effectivement toutes les têtes, avant ou après ou pendant la mort de leurs possesseurs, pour regarder ce qu'il y a dedans ?

Lorsque j'affirmais que « toute tête contient un cerveau » qu'en savais-je moi-même ? Je ne l'avais jamais vérifié avant. « oui mais on me l'a dit de nombreuses fois, et on ne m'a jamais affirmé le contraire. » Est-ce que cela suffisait à postuler que la tête de O contenait un cerveau ? Est-ce que O ne pouvait pas constituer l'unique exception à cette affirmation ? Comme une merveilleuse aberration.

Ou pouvait-il produire un cerveau lorsqu'il en avait besoin ? à moins que ce ne soit mon rôle que de produire un cerveau dans la tête de O une fois qu'il est mort ? Ou encore, il se peut que je n'aie pas la moindre idée de ce qu'est un cerveau, et qu'ainsi je nomme vide dans le crâne de O, ce qui est le cerveau de O.

à moins qu'on ne veuille me rendre fou, et insinuer ainsi qu'on ne me rendra le cerveau de O que si je rends les carnets de O.

L'hôtelier

Ma main, elle me paraissait disproportionnée, trop grande par rapport à la poignée de la portière. Je n'avais jamais remarqué rien de semblable. Je n'avais jamais eu de grandes mains, auparavant. Il est probable qu'elles aient poussé brusquement. Un effet de l'émotion sans doute. On dit que les hommes continuent à grandir longtemps. Plus longtemps en tout cas que les femmes. On me l'avait souvent dit. Des mains aussi. Sans doute. Vraiment, ces doigts ! Comme des fagots. On m'aurait rajouté une phalange que le résultat n'aurait pas été pire. La poignée en avait des apparences de jouet. à moins qu'il ne se fût agit d'un bref instant de lucidité quant à l'échelle relative à laquelle se mesurent êtres et choses, souvent en désaccord, si souvent qu'on l'oublie. Finalement tout ça n'est pas si bien établi. Qu'en aurait pensé un curé ? Est-ce qu'ils ont des argumentaires pour ce genre de désastres ? Mais je finis tout de même par me tirer de la fascination que provoquait la taille de cette main, jusqu'ici inconnue comme telle, et par pousser la poignée vers le bas, faisant ainsi magiquement jouer les ressorts du vieux mécanisme qui ouvrait la portière du train. Et je descendis sur le quai de la gare de Cambridge.

Exactement, ceci signifie que j'avais fui. Que me restait-il à faire d'autre ? La chose m'avait été clairement signifiée. Fuir, loin, de toutes façons, de cette façon-là, très exactement. J'avais pris avec moi mon manteau, rien du tout, les carnets de O, pas sa tête. Je l'ai laissée, je crois bien. Je n'étais plus très persuadé de cette histoire de tête, peut-être qu'on me l'avait volée, déjà, entre-temps, sans son cerveau. J'ai, en tout temps, quelques passages à vide, c'est mon état normal. Et puis je m'étais hâté vers Cambridge. Enfin, hâté, c'est beaucoup dire. J'avais en chemin peut-être un peu moins traîné que d'habitude, un peu moins hésité de mes pieds sur les marches les seuils et les estrades, ces obstacles qui jonchent et brouillent à plaisir la réalité, la mienne en tout cas.

Cambridge, se dressait, se dresse toujours, sur les bords de la rivière Cam. Je m'y étais finalement rendu, quittant la ville, dans le vague espoir d'en venir à comprendre la nature de la recherche de mon ami O, et de comprendre du même coup, autant que possible, la nature de mon propre rapport à cette recherche, ce qui me permettrait ensuite de me décider sur ce que je devrais faire des papiers, des nombreux carnets de notes que m'avait confiés mon ami O, d'une certaine façon, à sa mort, et dont je ne savais, pas encore, quoi faire. Une fois parvenu là, à Cambridge, donc, je n'avais d'autre choix que de déambuler dans les rues en attendant le lendemain matin, car je ne voulais entrer dans ce cimetière, comme dans tout cimetière, c'est un principe qui qualifie assez exactement mon mode de vie, qu'au matin, le plus tôt possible dans le matin, au moment même de l'ouverture, voir en escaladant les murs avant l'ouverture, lorsqu'une telle acrobatie est possible (ce n'a jamais été le cas, dommage), et en me sou-

ciant du même coup de trouver un hôtel qui forme un abri pour mon envie de dormir, ici, afin de me rendre prêt à poursuivre le lendemain, à l'ouverture du cimetière, vers la tombe de *W* qui importait tellement à *O*.

Comme il faisait beau, soleil et juste ce qu'il faut de nuages uniquement voilant de temps en temps le soleil puis se déplaçant et avec eux leur ombre, soleil très exactement gommé d'ombre comme on s'y serait attendu dans une peinture comme il faut, un petit maître, en me promenant je fis, à de nombreuses reprises, de brefs arrêts dans la rue, non pas pour flatter seulement ma fainéantise naturelle, qui se flatte toute seule, qui se flatte dans mon dos, d'une seule main parfois, mais pour regarder avec attention les pierres dans la rue. Particulièrement les pierres ensoleillées. Je trouve aux pierres placées en plein soleil une apparence curieuse, elles exhibent les incidents de leur surface auxquels on ne prête ordinairement, dans l'ombre surtout, quasi aucune attention, cratères, verrues, éclats, cicatrices, invaginations, de pierre. Et particulièrement pour regarder parmi les pierres ensoleillées, avec une attention encore plus grande, celles arborant des veines dans leur plein. Des veines dont la teinte claire tranchât sur la masse de la pierre, souvent un gris plus ou moins sombre, gris bête et gris sans veines, en vérité, de telle façon que je prends plus de plaisir à la contemplation des pierres veinées qu'à celle des pierres non veinées, c'est ainsi. Et ces arrêts, ces arrêts au bout du compte assez nombreux, durant lesquels je me mettais à quatre pattes puis avançais mon oeil le plus près possible du caillou en question, me donnaient, à ce qu'on m'en a confié plusieurs fois, une apparence remarquable, due en particulier au fait qu'ainsi installé j'offrais au monde

la vue de mon postérieur pointant alors entre les deux pans de mon manteau lui-même gris et strié, et remarquable aussi du fait qu'ainsi installé, je parvenais par moments à occuper une place considérable sur la chaussée, ce qui obligeait les autres passants à me contourner comme un gros rocher oublié là. En dépit de cela, et je n'en estimais alors que plus les habitants de cette coquette ville de Cambridge, coquette j'entends aussi par contraste avec la ville que je venais, honteusement, de quitter, aucun de ses habitants ne crut réellement nécessaire de me faire disparaître de son chemin, au moyen, par exemple, qui aurait été, selon ma position presque à quatre pattes, très facile, ne demandant qu'un effort minime, d'un grand coup de pied au cul qui m'aurait propulsé le nez sur ce que, justement, j'observais alors, à savoir l'un ou l'autre caillou gris veiné de blanc comme on n'en trouve pas habituellement.

En suivant, à force de suivre, attentivement ainsi les veines dans les cailloux qui en possédaient et les pierres qui comportaient des veines, parfois sautant de l'une à l'autre catégorie, pierre ou caillou, sans véritable discernement, et en faisant des arrêts nombreux pour les observer à chaque fois attentivement, je parvins, ou je me retrouvai, car le lien logique entre ces événements n'a rien de clair, et aucune preuve ne peut être fournie pour accréditer la thèse que j'aurais suivi une sorte de piste au moyen des cailloux et pierres dont les veines auraient alors été par moi interprétées comme signes me conduisant jusque-là, et rien ne prouve non plus que ce soit le simple hasard plutôt que l'apparition des pierres en différents points de la chaussée et des trottoirs qui n'ait décidé de mon but, pour ce que j'en sais, je parvins devant un hôtel que je jugeai suffisamment miteux pour me

convenir, c'est-à-dire bien plus que modeste d'aspect, avec la peinture qui couvrait sa façade écaillée par larges plaques, délavée par les intempéries et la lumière, ou encore carrément recouverte en certaines parties par de larges traînées de pluie sale qui dessinaient des sortes de guirlandes où ne se reconnaissait encore que très vaguement la forme de corde qui dans une origine lointaine avait dû, pour des raisons purement physiques, servir de modèle. Rien n'aurait même, au premier abord, permis de caractériser ce lieu comme un hôtel, n'était justement son délabrement plutôt inattendu au milieu des maisons luxueuses de ce quartier avec leurs jardins propres dépourvus de toute trace de cailloux résiduels et leurs peintures fraîches absolument impeccables et brillantes sous la lumière pourtant discrète de cette fin de journée, comme si elles rendaient non pas la luminosité de ce jour, mais bel et bien une luminosité gagnée au moment même où un ouvrier appliqué les avait avec soin peintes conformément aux désirs du propriétaire, avec une peinture peut-être spécialement facturée pour obtenir cet effet à la vérité remarquable. Ce délabrement dès lors le signalant à la vue non pas comme une demeure normalement cossue, mais comme un de ces endroits où la pause ne saurait jamais se prolonger, un de ces bâtiments qui ne constituent pas des lieux normaux de résidence, mais essentiellement d'abord des lieux de passage dans lesquels le voyageur n'est aucunement invité à faire un arrêt de trop longue durée (en effet, la réalisation de cet arrêt le ferait du même coup échapper à son statut de voyageur), et où le seul résident de longue durée est le propriétaire, qui souvent habite ailleurs tant son bâtiment est laid, à moins qu'il ne réside effectivement là, saisi par l'ambiance, et ne pouvant alors plus s'en extraire. Ces goûts là se rencontrent parfois. Je serais assez homme à les par-

tager. Justement, derrière des volets pas encore moisissés mais en bonne voie pour le devenir un jour, et dans une lumière que la décrépitude alentour rendait elle-même décrépie et qui empruntait une bonne partie de ses caractéristiques à celles de ces aquariums trop garnis de vieilles algues dans lesquelles se cachent les poissons, aquariums devant lesquels on mène les petits enfants pour les distraire lorsqu'ils deviennent, durant les vacances scolaires, trop contrariants, se tenait l'hôtelier du lieu dont le visage était partiellement masqué par une barbe de grand chemin qui lui donnait l'air de revenir d'une expédition polaire, hôtelier par ailleurs sans doute honorable, et qui buvait posément une tasse de thé. Cette bonhomie barbue derrière laquelle se reconnaissait aisément un être humain, ainsi que l'aspect charmeur de la tasse de thé fumante me conduisirent tout de go, presque impétueusement, à me renseigner auprès de cet homme, comme j'avais toujours appris à le faire en de telles circonstances, des tarifs pratiqués dans sa villégiature, mais aussi des prestations réelles délivrées par son établissement, et ceci avec un luxe de curiosité qui correspond à mes exigences en terme d'information hôtelière, comme de connaître la dimension exacte des lits d'où j'espérais déduire la surface approximative du couchage, la matière constitutive des draps, leur rythme de remplacement, les facteurs extérieurs créateurs de bruits éventuels, la nature du petit déjeuner, les possibilités de se voir accorder une réduction en cas de séjour de plusieurs nuits, l'éclairage des chambres, le rythme des vents dominants et leur éventuelle action sur les différents groupes de chambres et choses similaires. Tout ce à quoi l'hôtelier répondit d'abord par un flot de réponses vagues et bougonnes, comme c'est l'usage là encore, et comme ce semble être toujours l'usage de ne pouvoir faire que des réponses fausses et bou-

gonnes, et fausses parce que bougonnes à nos demandes de renseignement sur les choses les plus simples mais les plus décisives du simple confort et de l'ambiance, non pas que je craignis de mal dormir, car l'insomnie m'est une hypothèse insupportable, mais bien plutôt que je me refuse à passer la nuit, sommeil ou pas, mais c'est la chose la moins importante du monde en fait, dans une ambiance à laquelle je ne sois pas préparé. La malpropreté en soi ne me dérange pas, ni l'absence de lumière, ni les lits trop courts ou trop étroits, ou grinçants, ni même la saleté, mais la découverte de la malpropreté, de l'absence de lumière, d'un lit trop court ou trop étroit, ou grinçant, ou même la saleté, je n'exigeais donc que ce minimum, une information détaillée qui me permette par avance de m'adapter à ce que j'allais trouver en ces lieux, et ainsi préparer ma nuit, qu'elle ne soit pas faite de surprise et d'imprévu, mais d'une réalité, si miteuse soit-elle, pleinement assumée d'avance. Était-ce si difficile à comprendre ?

Mais la barbe bougea, lentement d'abord, puis avec opiniâtreté, puis avec chaleur, puis dans un désordre total, puis derechef avec sérénité, et quantité d'autres états, que j'ai depuis oubliés, ou dont j'ai depuis à peu près tout oublié, sauf leur remarquable diversité.

" Il ne m'est pas possible de vous fournir de telles informations qui sont bien plutôt une explication, l'explication de mon hôtel. Vous les visiteurs, vous les clients, vous voudriez que je vous donne toute votre nuit dans mon hôtel avant même que vous n'en ayez seulement monté le grand escalier, dès la réception de l'hôtel, parfois même encore engagés dans la porte d'entrée, vous me demandez de vous dire le tout de mon hôtel, et de ses chambres, et de ses couloirs, et la forme

de ses lits, et la couleur des bidets, et le comment du soleil dans les fenêtres de l'hôtel, mais cela je ne peux pas le faire. Ce que vous me demandez est une demande impossible. C'est une demande qui ne demande qu'en apparence ce qu'elle demande, et ce qu'elle demande vraiment je n'ai pas de moyen de vous le dire non plus, et personne n'en a le moyen. Je ne peux que vous proposer de découvrir l'hôtel d'abord et ensuite de pratiquer l'hôtel pour savoir comment est l'hôtel et de quelle manière il fonctionne avec le soleil et avec les sons et les vents. c'est-à-dire de procéder à la réponse au fil d'une découverte qui demanderait beaucoup de temps, comme par exemple pour se rendre compte de ce qu'il en est de l'hôtel le soir de la grande fête annuelle de la ville, lorsque le cortège ininterrompu des chariots passe devant l'hôtel durant des heures et des heures et que le bruit et les vibrations engendrées le rendent proprement insupportable au point qu'ordinairement je ferme cet hôtel. Mais cette expérience, il vous faudrait la faire par vous-même, car si je vous la décris, je sais bien que je ne la fais pas à votre place, et peut-être êtes-vous assez tordu pour trouver du plaisir, et même un grand plaisir, à ce bruit et à ces vibrations, qui représenteraient même éventuellement, à condition par exemple que vous veniez de la planète Mars et que les goûts des habitants de cette planète aillent dans ce sens, le plus grand agrément,

- il dit agrément. Je l'entends ébahi prononcer ce mot agrément, et pourtant je crois, si peu de gens se sont jamais souciés de mon agrément, c'est la première fois que devant moi quelqu'un, c'est un, les larmes me montent aux yeux, il l'évoque, son hôtel, comme quelque chose qui pourrait me faire plaisir -

à prendre place justement dans mon hôtel, justement durant le jour de cette fête.

Ou peut-être encore deviendrez-vous sensible au fait que la disposition des chambres de cet hôtel est telle qu'elle permet de jouer un jeu qui dérive directement du jeu d'échec, mais se joue sur un plateau tridimensionnel comptant autant de niveaux que cet hôtel compte d'étages, un jeu dans lequel un de ces niveaux n'est (presque) jamais utilisé pour des raisons précises qui ne peuvent apparaître qu'à la toute fin d'une partie, et qui justifie la numérotation particulière des chambres de cet hôtel. Mais il se trouve que les règles de ce jeu ne sont pas écrites, et que je ne les crois même pas communicables autrement qu'en effectuant une très longue résidence dans mon hôtel et en étudiant avec attention les déplacements de personnes et d'objets qui se produisent entre les différentes chambres, couloirs et escaliers de cet hôtel, et en écoutant comme je le fais moi-même attentivement les paroles échangées entre les résidents de cet hôtel, paroles qui ont une incidence directe sur le déroulement de la partie, et même sur la modification de la partie dynamique et flottante des règles qui régissent ce jeu. Je serais d'ailleurs même bien incapable de vous livrer de façon simple et en peu de temps ne serait-ce qu'un ensemble mineur des règles qui constituent ce jeu. J'en serais totalement incapable malgré toute ma bonne volonté, et le désir éventuel que j'ai de vous voir résider dans cet hôtel où vous pourriez peut-être débloquent une partie depuis longtemps envasée dans une variante complexe de la position de Russell. De la même façon que je me sens incapable de répondre à l'ensemble de vos questions. Non pas que je n'y puisse répondre une à une, et vous indiquer la dimension des lits, la fréquence de

remplacement des draps, le nom du ou des fabricants de ces draps, le nom de l'entrepreneur qui a bâti cet hôtel, les relevés des mesures sonores effectuées à proximité de l'hôtel qui vous permettraient sans doute de vous faire une idée du bruit réel qui règne dans cet hôtel aux diverses heures de la journée. Mais la connaissance que vous cherchez, cette connaissance que je reconnais bien et que trahissent vos questions, n'a rien à voir avec le genre de connaissance que je puisse apporter tout simplement en m'efforçant de répondre de façon précise à des séries de questions précises. Vos questions insidieuses, comme celles qui portent sur la surface exacte, vous avez dit "exacte" des lits, je l'ai entendu, cet exact est sublime, trahissent la véritable nature de votre questionnement. Ce n'est pas un questionnement portant sur quelques points qui devraient vous permettre de deviner comment vous allez dormir dans cet hôtel, où vous ne passerez de toutes façons qu'une nuit ou deux et sûrement pas plus, et donc où vous pouvez tout à fait vous permettre de mal dormir sans trop vous poser de questions, mais un questionnement qui vise à obtenir de moi une connaissance exacte de l'hôtel tel qu'il est. Et dans votre cas, la série de questions à poser étant infinie, il me faudrait un temps tout aussi infini pour répondre à chacune de vos questions, et ceci me dérange purement et simplement. Vous me dérangez avec ces questions. Et vous me dérangez d'autant plus qu'avec ces questions, vous essayez de vous faire livrer le tout de mon hôtel avant qu'il ne soit une réalité pour vous, avant d'y avoir mis les pieds pour de bon, les deux, franchement. Ce n'est pas d'y dormir qui vous intéresse, vous pouvez l'avouer, moi, du moins, je ne l'entends pas comme ça. Je dirais même que dormir cela ne constitue absolument pas votre souci avec ces questions. Et ce n'est pas vous demander comme vous allez dormir

dans mon hôtel. Pour que vous puissiez vous poser cette question, et cesser de me poser des questions, il faudrait que vous considériez mon hôtel comme un objet neuf et un objet de rencontre possible, et un lieu nouveau pour vous, mais ce que vous faites c'est comme si derrière le mot hôtel devait se dessiner à chaque fois une réalité similaire et d'une certaine façon déjà connue, une réalité identique et déployée sur un modèle totalement monotone à la surface du monde, sous la forme d'un seul hôtel que vous connaissiez (et de quelle façon ?) et que vous n'auriez plus qu'à rencontrer posé en différents endroits du monde, et à cause de cette conception vous nuisez à la diversité, vous développez une horreur de la diversité, une horreur sans fond de la diversité qui rend le monde sans cesse plus identique, ce que vous n'aimez pas c'est que le monde change et change encore et sans cesse d'aspect, et tous les hôtels avec, et vous voudriez qu'il ressemble encore et toujours de la même façon au seul et même escalier-monde que vous connaissez et qui vous semble le lieu le plus logique et le plus agréable de résidence, parce que le mieux connu, et vous ne vous demandez jamais si un autre lieu, si n'importe quel autre lieu ne serait pas plus convenable justement à cause de ceci qu'il s'agirait enfin d'un lieu dont vous n'auriez aucune connaissance, mais au contraire d'un lieu qui vous échapperait totalement, et qui se révélerait à vous non pas sous la forme du déjà connu, mais sous la forme de la nouveauté radicale, et d'un hôtel dans lequel vous devriez fournir l'effort d'apprendre comment il est un hôtel, mais cet effort, vous ne voulez pas le fournir, vous n'êtes en aucune façon prêt à le fournir. Alors, voilà, je ne peux pas vous répondre et vous livrer mon hôtel en bloc comme je vous livre en bloc mon tarif, je ne peux que vous inviter à affronter mon hôtel tel qu'il est, tel que vous le décou-

vrerez un peu si vous y prenez une chambre."

Son visage au bout du compte, était tout à fait calme, sa barbe ruisselait un peu de sueur suite à l'effort fourni pour mener à bien ce discours, mais tout à fait calme. Aussi, je compris que cet hôtel, du fait de la tournure d'esprit de son hôtelier, était exactement l'hôtel qu'il me fallait.

Le cimetière

Très tôt alors, promenant alors mon corps seul dans les rues de Cambridge, et juché dessus mon esprit, au hasard des rues de Cambridge, hors toute idée de destination. En même temps dans ma promenade plongé et véritablement saisi par les pensées que m'inspirait la recherche de mon ami O aussi bien que toute sa personnalité, cette personnalité elle-même si étroitement liée à sa recherche et d'une certaine façon à l'histoire commune qui nous liait depuis des années avant sa mort volontaire et qui me liait encore sans aucun doute pour ma part après sa mort volontaire et qui l'avait conduit, lui, vers sa recherche, et moi par mon dilettantisme vers des travaux de correction purement alimentaires qui étaient aussi sans doute ce que je réussissais de mieux et ce à quoi je mettais le plus d'ardeur, et vers ce travail d'écriture qui ne m'apparaissait jamais que comme la traduction d'un texte déjà produit par un autre mais dans une langue que moi

seul connaissais, sans en percevoir forcément toutes les nuances, mais que j'étais le seul à pouvoir traduire, la privant ainsi des chances qu'un autre traducteur, moins maladroit que moi puisse se saisir de nouveau de ces mêmes textes et en faire une meilleure interprétation que la mienne, et cette promenade me ramenait sans cesse à comparer la grande valeur de mon ami O, et pas seulement de sa recherche, mais aussi de tous ces exemples d'intelligence avec nous et avec Juliette et avec moi, toutes ces bonnes choses qu'il avait laissées derrière lui, avec la valeur absolument insignifiante de mes travaux de correcteur dans lesquels je mettais pourtant toute mon énergie, en ayant le sentiment d'accomplir quelque chose d'essentiel et avec la valeur suspendue indéfiniment de mon travail d'écriture qui restait dans l'inaveu d'une traduction et dans la suspension due à l'espoir de trouver un meilleur mot, sans cesse un meilleur mot. Et je me retenais sans cesse à chaque pas dans la teneur de cette comparaison entre lui et moi, et dans l'impression que en me cédant ses travaux sous forme de carnets, en me destinant au moment de sa mort volontaire ces carnets de notes sur lesquels se développait depuis des années et des années sa recherche, il avait encore essayé comme lors de nos discussions de m'apporter un point de comparaison sur la nature respective de nos travaux et sur le fait que je ne me tenais, comme il se plaisait à me le répéter, « pas si loin de ce qu'il cherchait lui-même à exprimer ou à découvrir à l'intérieur de (sa) recherche » et ce même si l'écart entre ses travaux et les miens ne cessait de s'accroître et de se manifester à mes yeux comme un écart qu'aucune pensée ou aucune question ne saurait d'aucune façon réduire du fait de la singularité totale de ses travaux et de la banalité souvent affligeante des miens. Et dans ce chemin et ces pas, avec ces pensées qui se reformulaient

sans cesse, je regardais en même temps les arbres qui bordent les rues à Cambridge ou qui dépassent par-dessus les murs des propriétés comme s'ils appartenaient tout de même à la rue mais jamais de façon tranchée, seulement comme des excroissances d'arbres, comme des parcelles d'arbres qui ne seraient jamais vraiment la propriété du regard du passant mais seulement là comme des bras jetés pour signaler que de l'autre côté du mur il serait possible de rencontrer un arbre soit d'une espèce rare soit représentant particulièrement accompli d'une espèce commune et déjà connue, mais qui serait par la réalisation proprement exceptionnelle de l'individu comme s'il constituait à lui tout seul une espèce, de par l'achèvement d'un genre, de par sa réalisation totale et son incarnation proprement idéale de l'espèce. Et le souci de voir ces arbres, de ne pas passer à côté d'eux sans les regarder, de leur accorder à chacun un moment d'attention pour me donner la chance, chance proprement phénoménale et dont j'avais toujours apprécié la survenue comme me permettant de voir le monde de nouveau alors que j'ai une perpétuelle tendance à l'oublier et à faire comme s'il n'avait plus rien à m'apporter, ce souci me tenait étroitement attaché à la rue dans un balancement entre cet attachement et cet ancrage et les pensées concernant mon ami O et sa recherche.

Et tout en perpétuant ce rapport à la recherche de mon ami O et aux arbres que je croisais dans les rues presque à chaque pas, je me retrouvai devant la porte d'un cimetière qui était celui où se tenait la tombe de W, le philosophe qui avait tellement influencé les travaux et la recherche, et avant tout la vie, de mon ami O, d'une influence proprement incroyable qui l'avait poussé d'abord à réformer son

mode d'existence comme il nous l'avait lui-même expliqué il y a plusieurs années, puis à changer ses façons de s'exprimer, puis à s'engager dans la recherche, toutes décisions et évolutions qui s'étaient produites en même temps que leur perpétuel commentaire constitué des nuits et des nuits de discussions que lui et moi et quelques autres avions eues, nuits où à vrai dire personne n'aurait été capable de résumer simplement la teneur des propos échangés alors que nous savions tous très bien, avec une lucidité totale, qu'il n'y était question que de commenter et d'une certaine façon d'expliquer (mais cette explication ne peut en aucun cas se comparer à une justification ni à une quelconque tentative de nous convaincre, O était à des milliers de lieues d'avoir ne serait-ce que la tentation de nous convaincre, et l'aurait-il eue que je pense qu'il se serait enfui et ne nous aurait plus jamais revu tant une telle violence comme l'acte de chercher à convaincre son interlocuteur de quoi que ce soit lui semblait intolérable et devant être fuie « plus que la peste » comme il le disait lui-même en parodiant Héraclite) ces transformations et ces évolutions et ces refus qui caractérisaient la démarche de O au fur et à mesure que progressait sa familiarité avec la pensée de W. Bien entendu cette lucidité quant à l'unique sujet qui nous tenait ainsi des nuits et des nuits à discuter sans jamais que l'un d'entre nous hausse même imperceptiblement le ton aurait pu nous rendre envieux de O ou nous donner le sentiment que notre vie à tous et toute entière pour chacun d'entre nous ne tournait qu'autour de celle de O ou du moins qu'autour du travail de pensée qu'il développait jour après jour, cette lucidité aurait pu d'une certaine façon nous tenir à l'écart de nous-mêmes en pensant que seul O captait notre attention et que du coup notre vie de l'esprit ne prenait plus son sens que d'être un satellite de la sienne, que sa vie, par

sa densité, nous aspirait et que sa pensée nous enveloppait jusqu'à ne faire de nous que des champs d'expansion pour certaines des pensées qu'il n'avait pas lui-même le temps de conduire et qu'il nous confiait, certain que nous les porterions le temps nécessaire pour les explorer et pour ensuite revenir vers lui et au cours de ces nuits de discussion lui en rendre compte au fil de nos échanges avec lui et que lui finalement en tirerait la certitude soit d'une impasse soit d'un chemin à parcourir lui-même.

Mais il n'en était jamais ainsi, et il nous eut semblé totalement déplacé de même l'envisager, connaissant comme nous le connaissions notre ami O qui était d'une part la personnalité morale la plus élevée que nous ayons les uns comme les autres jamais rencontré, une personnalité d'une force morale tellement stupéfiante pour nous tous qu'elle faisait l'objet d'un accord qui se passait de mots sur sa rectitude et sur l'absolue absence de tout calcul à notre égard, absence de calcul que nous n'exprimions même pas entre nous tant elle allait de soi, et qui était d'autre part aussi d'une rectitude intellectuelle absolument sans faille, sans ces petits accrocs qui nous menaient parfois à considérer comme des canailles ceux de nos professeurs que nous estimions par ailleurs le plus pour la qualité de leur discours intellectuel mais qui se signalaient parfois à nous par ces sortes de bassesses de l'esprit qu'étaient par exemple leurs tentatives d'exploiter notre admiration et notre bonne volonté à leurs propres fins dans le cadre d'un travail qu'ils nous demandaient non pas pour nous permettre de progresser mais uniquement pour préparer l'une de leurs prochaines interventions ou encore qui nous humiliaient parfois durant un cours uniquement pour marquer les distances qui devaient exister entre eux et nous puisqu'ils étaient professeurs et nous élèves, traits dont notre

ami O de par son élévation morale était totalement dépourvu, et qui d'autre part n'abandonnait jamais une pensée à l'un ou à l'autre pour s'en débarrasser et pour que celui-ci fasse en quelque sorte le chemin à sa place, mais uniquement parce qu'il se sentait incapable de mener cette branche de pensée à bien du fait de son caractère et des idiosyncrasies de son esprit (comme il les nommait) ou encore parce qu'il ne se faisait pas lui-même confiance et qu'il comptait sur la confrontation du double résultat entre la démarche mentale de l'un de ses amis et la sienne propre pour vérifier que le chemin de pensée et d'hypothèse qu'il avait conduit avait un sens et une valeur. Ainsi il ne se déchargeait pas sur nous des tâches pénibles, mais soit restait aux frontières par impuissance et attendait avec anxiété le résultat de ce fragment de pensée qu'il avait confié à l'un d'entre nous, et dont il ne doutait jamais le moins du monde que l'ami en question le conduirait à bien avec ses propres ressources, soit accompagnait l'un de nous sur un chemin mais en veillant à ne jamais interférer avec lui de telle façon qu'il put le décourager par un doute ou le contrarier par un désaccord inutile, et dans tous les cas, il n'envisageait de se conduire ainsi et de confier à l'un de nous l'une de ces hypothèses de réflexion et de travail que dans la mesure où chacun de nous y étions totalement prêts pour avoir déjà expérimenté à de nombreuses reprises à quel point il ne s'adressait à l'un ou à l'autre de nous avec une telle proposition que dans l'intention de lui permettre de parvenir à une conclusion ou à une élaboration qui soit parfaitement la sienne et qui le serve dans son développement, dans son « amélioration de soi-même » comme disait lui-même O en insistant sur le fait que cette amélioration de soi-même était bien entendu la seule occupation qui possédât un sens dans le travail de pensée qu'il menait et qu'il nous

invitait à mener avec lui sous la forme de cette hospitalité sans partage qui ne demandait jamais rien en retour.

Et je me souviens très bien qu'une des sources de cette attitude avait été d'une certaine façon qui reste obscure pour moi mais qui m'inspire un profond respect, la rencontre de O avec les textes de ce même W dont la tombe devait se trouver quelque part dans ce cimetière devant lequel ma promenade m'avait conduit. Et cette découverte avait marqué de façon décisive le début de ces nuits de discussion que nous tenions dans l'un ou l'autre de nos logements et que nous avons depuis toujours poursuivies de façon régulière jusqu'à ce que la mort volontaire de mon ami O rende impossible ces rencontres qu'il ne nourrissait plus des questions et des propositions que lui inspiraient sa recherche et qui constituaient le fondement et le ciment de ces moments de communauté.

Je faisais encore des pas, la grille passée, sur le sol du cimetière anglais, cette fois-ci, avec encore des arbres autour de ma promenade et avec ma promenade, et avec cette particularité des cimetières anglais qui ne respirent pas l'horreur impossible du regard bloqué propre aux cimetières continentaux où l'obsession, la seule obsession, semble d'enfermer encore les morts une fois qu'ils sont morts, non seulement dans la terre, mais encore dans la pierre, et particulièrement dans cette verticalité de la pierre particulièrement morbide, comme si, en plus d'avoir couché les cadavres de tout leur long dans la terre et dessous la terre, il fallait à la fois les empêcher de ressortir, en les couvrant d'une pierre, et encore leur donner un semblant de mémoire de ce qu'ils avaient été dans la vie en tant qu'hommes

debout, mais en plus en les assignant à résidence sous une pierre verticale qui ne fait que copier, malheureusement - et pour marquer la plus grande morbidité encore du rituel de mort - le souvenir de ce que les hommes ont été d'abord lorsqu'ils se tenaient debout, et dans une parodie qui rend la mort encore plus insupportable et dérisoire, et qui n'évoque pas le repos, la possibilité de la fin, mais cette seule gravité triste de la pierre droite et lisse sur laquelle le nom.

J'avais ici les pensées de mon ami O et mes pas, et ces tombes très basses, voire réellement au niveau du sol, au niveau qui me semble être la mesure et l'organisation la plus appropriée de la mort, et non pas, comme c'est l'habitude par chez moi, la mise en scène de la mort et du corps disparu, de telle façon qu'il n'apparaisse pas comme vraiment disparu, mais qu'il reste et blesse le regard, et qu'il confine le mort dans des rangées, sans même lui laisser la jouissance du ciel qui passe au-dessus de lui, ces tombes sur lesquelles glissaient mes yeux et qui ne les enfermait pas. J'ai toujours éprouvé une répulsion absolument infinie pour les cimetières de la ville, et pour tous les cimetières similaires, partout où je suis passé ; une répulsion provoquée sans aucun doute par la lucidité avec laquelle ces cimetières donnent à voir, de façon claire et tranchée et sans la moindre ambiguïté, que la conception de la mort qui y a cours est le prolongement d'une conception de la vie qui respire et sue encore plus l'horreur que la première, une conception de la vie d'une étroitesse et d'une méchanceté proprement insoupçonnables, mais sans cesse à l'oeuvre dans chacune des décisions prises au sein de ces sociétés, mais aussi dans chacun des gestes de chacun de ses habitants, et jusque dans chaque pensée elle aussi terriblement enfermée d'avance dans les carcans les

plus insupportables. Toujours j'ai haï et détesté ces cimetières - que je fréquente d'ailleurs beaucoup, car ils sont l'un des très rares et des derniers lieux de calme authentique qui ne soit pas encore envahi - pour l'image des hommes dans la mort qu'ils versaient au visiteur, cette image d'alignement, d'ordre déplorablement facile et stupide imposé aux morts comme il est imposé aux vivants, mais aussi cette image de compétition entre les tombes, et ce besoin de se différencier uniquement dans cela qui est le plus terriblement futile et dérisoire, comme une pierre tombale, ou des fleurs artificielles, le besoin de se démarquer dans la mort par les signes d'une stupidité insigne, et qui n'apportent rien, ni aux morts, ni aux vivants, et ne font qu'illustrer l'immonde solidarité que vivants et morts entretiennent dans cette exaltation proprement débile de la parure que rien ne parvient à faire cesser pas même la mort.

Mais ici dans ce cimetière de Cambridge, rien de tel, aucun énervement de cette sorte puisque en plus d'être composé uniquement de pierres tombales très basses, en fait courant sur le sol et s'en élevant de quelques centimètres tout au plus, et toutes quasiment similaires dans leur sobriété, la seule différence appréciable résidant seulement pour certains dans les différents types de pierres utilisées, c'est-à-dire non pas de ces coûteux et laids marbres gris, mais ici seulement dans les variations infimes et infinies en même temps du granit très simple qui était employé, dans ces variations absolument naturelles qui caractérisent la pierre lorsqu'elle est taillée, variations qui produisaient une diversité au sein de l'uniformité de ce lieu, diversité parfaite car tout à fait similaire à celle des arbres et des essences d'arbres et des individus représentant une même espèce et qui paraissent

d'abord ne varier que par des écarts imperceptibles, jusqu'à ce que l'oeil exercé prenne la pleine conscience de la richesse infinie de ces infimes variations et qu'il détaille et perçoive les caractéristiques particulières de chaque individu au sein de l'espèce plutôt que de chercher sans cesse l'absolue originalité, attitude qui n'est souvent que le fait de la pauvreté de l'esprit. En plus de cette composition de pierres toutes presque similaires mais pas tout à fait, dans ce pas tout à fait résidant un charme immense, le cimetière offrait à l'oeil le charme encore de ses légers vallonnements et celui des nombreux arbres qui y avaient été plantés et qui, comme c'est toujours le cas de ce côté de la Manche, semblaient n'avoir fait l'objet d'autre soin que de les laisser pousser avec la plus totale liberté, leur laissant ainsi la plus totale liberté de se développer comme individus membres de l'espèce. Et j'étais dans cet état d'esprit, entre le plaisir de ce beau lieu et le souvenir ému de mon ami O, et j'entreprenais de chercher la tombe de W en m'imaginant d'une certaine façon le faire en hommage à mon ami O, comme en hommage à W, et aussi comme une façon de me souvenir ou de faire l'effort mental qui me conduirait à ne pas oublier l'immense travail de W et l'immense travail de O et la façon dont tous deux devaient avoir eu une influence déterminante sur ma vie, et devraient, même titubant, continuer à l'exercer, même O mort, même W, depuis longtemps, mort.

J'étais dans cette attitude stupéfiante de devoir chercher à trouver la tombe de W, cette tombe dont je ne savais rien. Et, aussitôt engagé dans la recherche de la tombe de W, la stupidité sans fond de cette démarche, qui la condamnait à l'avance à ne pouvoir s'avancer que vers un échec ridicule, et à me conduire moi aussi dans cet échec, sans

aucun espoir d'en sortir, ni de me dégager, à mes yeux du moins, de la stupidité dont j'avais fait preuve, et qui trahissait clairement cette stupidité effarante qui me possédait presque dans chacun de mes gestes, la stupidité prétentieuse de ma démarche, prouvant à quel point ma paresse à comprendre était proprement phénoménale et inacceptable, cette stupidité m'apparut en plein, qui était que je n'avais en effet la moindre idée de la position de la tombe de W, mais encore plus que je n'avais la moindre idée de la forme d'une telle tombe, de l'aspect qu'elle pouvait avoir, et que je me trouvais donc à la recherche de quelque chose dont rien ne me permettrait de le reconnaître quand bien même on me l'eut mis sous les yeux en m'obligeant à la regarder. Il est en effet de notoriété commune, et seule mon insane paresse d'esprit avait pu me le faire oublier, cette paresse d'esprit qui me condamnait à poursuivre sans fin ces travaux de traduction sans valeur mais qui me prenaient totalement, me saisissaient totalement sans me laisser d'énergie pour quoi que ce soit d'autre présentant un semblant d'apparence d'intelligence, que la tombe de W, comme il l'exigea lui-même, ne présente nulle particularité, pas même une inscription, celle de son nom par exemple. Il tenait à éviter toute forme de publicité, toute forme de dérangement dans la mort par les touristes, et pour ce faire, il avait exigé avec la plus grande fermeté et la plus nette précision que, jamais, aucun signe distinctif ne permette de deviner quelle était sa tombe, et il avait demandé de plus à ce que sa dépouille soit inhumée ici, justement parce que ce cimetière abondait depuis longtemps en tombes dépourvues de tout signe distinctif et de toute inscription, et que la municipalité veillait avec la plus scrupuleuse obstination à ce qu'aucun plan ne permettant de modifier cet état de fait et de donner la moindre publicité aux morts ici enterrés

ne soit dressé. Cette absence volontaire de tout caractère différenciant, absence choisie pour des raisons admirables et si peu habituelles dans notre époque où chacun entend faire de sa mort une occasion même de se différencier, alors que toute hypothèse de se différencier, sauf par des actions et des choix comme ceux de W, est le plus total des non-sens, et ne peut que se muer en un conformisme sans fond, cette sobriété totale qu'avait choisie d'assumer W encore au-delà de sa mort (et elle lui avait déjà de son vivant servi de guide, de fil rouge à chaque instant qu'une décision devait être prise ou qu'une pensée devait être formulée, avec le plus de simplicité possible, ce qui demandait parfois des heures et des mois de formulation, car le simple est sans commune mesure avec aucun simplisme, et demande au contraire un déroulement total et coordonné de ses divers aspects, et une exposition de ses ambiguïtés, non pas dans le but de les résoudre mais de les donner au contraire à voir de la façon la plus probante, toujours dans la pensée de W) me renvoyait à l'absolue stupidité de ma démarche, qui voulait justement briser cet anonymat et cette discrétion si clairement revendiquées, sans même comprendre qu'avant d'en ressentir un blocage moral, les précautions de W faisaient que je vivais un blocage encore plus simple, me trouvant dans l'impossibilité, dans l'impuissance même, de trouver la tombe de W que rien ne permettait de différencier d'aucune autre des tombes qui se trouvaient là, de celles du moins dont le propriétaire avait, avant sa mort, exigé que rien ne permette jamais de distinguer sa sépulture d'une autre. (cependant, il aurait aussi été possible d'imaginer un cimetière dans lequel les noms sur les tombes auraient été inversés, ou soient régulièrement redistribués d'une sépulture à l'autre, toujours dans ce souci d'assurer un anonymat total aux défunts

qui souhaitaient écarter de leur souvenir tout ce qui aurait risqué de provoquer, comme c'est la coutume dans notre époque qui n'attachant aucun intérêt aux vivants s'attache de plus à les nier en vouant un culte aux morts célèbres, dans une démarche objectivement consacrée avant tout à nier la vie partout où elle risquerait de se manifester vivante, au profit de la mort, qui offre de bien meilleures options commerciales, si ce jeu avait été pratiqué dans ce cimetière, des hordes de badauds se seraient sans doute précipités ici dans le bonheur du dépit de retrouver la trace de la sépulture du grand homme (W en l'occurrence) en sachant qu'il ne s'agissait là que d'un trompe-l'oeil volontairement mis en place pour les égarer.)

Aussitôt engagé dans la recherche de la tombe de W, je compris l'innocuité de ma démarche, son manque de logique, mais surtout sa formidable prétention, et ce qu'elle signalait en moi de présence des pulsions les plus stupides et que je détestais, je compris tout cela en continuant ma promenade en apparence tranquille dans les allées de ce cimetière de Cambridge, promenade qui en elle-même, mais de façon beaucoup plus discrète, constituait la meilleure forme de visite que je pouvais faire à la tombe de W que j'étais, parvenu à ce point, incapable de trouver.

Alors je sus, je sus avec certitude, que désormais je pouvais continuer seul.